

Croix Rouge Française
I.F.C.S. - Rééducation
Paris

Université de Provence, Aix Marseille 1
Département des Sciences de l'Éducation
Lambesc

L'évaluation : le travail à l'œuvre

MÉMOIRE RÉALISÉ DANS LE CADRE DE LA VALIDATION
POUR L'OBTENTION DU D.E.S.S. « MISSIONS ET DÉMARCHES
D'ÉVALUATION »

Directeur de mémoire : M. Jacques Ardoino

Jean-Philippe Guihard

Année universitaire 2004

Je tiens à remercier tout particulièrement celles et ceux qui ont su me faire signe lorsque l'arrivée se confondait avec le départ.

Un petit mot amical à un mystérieux Y. A. rencontré un soir de pleine lune... À une prochaine fois ?

Un remerciement tout particulier à Jacques Ardoino qui m'a permis de me lire dans certaines de mes défenses par trop closes pour mettre en valeur ce qui pouvait l'être.

Nous n'abandonnerons pas une position pour en prendre une autre, puisque justement nous voulons dénoncer l'irréalisme de la référence conceptuelle exclusive à l' « état » pour approcher une réalité dont l' « étant » tient aussi son être du « mouvement ».

Jacques Ardoino

La réflexion claire a toujours le possible pour objet. L'impossible, au contraire, est un désordre, une aberration. C'est un désordre qu'amène seul le désespoir et la passion... Un désordre excessif auquel seule la folie condamne !

Georges Bataille

Table des matières

Liminaire _____	1
Introduction _____	3
L'activité chez les Grecs de l'Antiquité classique _____	6
<i>Les mythes fondateurs</i> _____	6
<i>Activité de production et activité créatrice chez les Grecs classiques</i> _____	12
<i>Catégories sociales dans l'Antiquité.</i> _____	15
Du Grec au Romain, du Romain au bas Moyen-Âge... _____	18
<i>Artisanat</i> _____	20
Les temps modernes _____	23
<i>La grande transition</i> _____	26
Petit détour étymologique _____	28
<i>L'ergon : εργον</i> _____	28
<i>De l'opéra au tripalium</i> _____	29
<i>Le tripalium</i> _____	30
Synthèse _____	34
Rappel historique sur l'utilisation du travail en psychiatrie _____	39
<i>Les aliénistes</i> _____	39
<i>Apport de la pédagogie</i> _____	40
<i>La médecine psychiatrique</i> _____	40
<i>Le mouvement de psychothérapie institutionnelle.</i> _____	41
Cadre de référence _____	43
<i>Champs d'intervention</i> _____	44
<i>Activité humaine</i> _____	45
<i>Subjectivité-objectivité</i> _____	47
<i>Pur et impur</i> _____	48
<i>Indépendance, autonomie</i> _____	49
<i>Activité libre</i> _____	51
<i>Ergothérapie : thérapie de et par l'activité humaine</i> _____	55

<i>Temporalité, altération</i>	60
Évaluation	62
<i>L'évaluation : connaître ou faire connaître ?</i>	67
<i>Le cogito Nietzschéen</i>	70
<i>Mesure et valeur : métrologie et axiologie</i>	73
Métrologie fluctuante	73
L'axiologie toute aussi fluctuante	76
<i>L'évaluation, c'est du cinéma</i>	84
L'évaluation en psychiatrie	86
Un outil	91
<i>L'outil : départ, objectif, moyen, fin</i>	91
<i>Chose ou outil ?</i>	92
<i>Outil : artiste ou artisan ?</i>	95
<i>Activité outil</i>	97
<i>Le mémoire : un outil</i>	99
Ergothérapie et le travail des institutions	112
<i>Espace vert</i>	120
Un tout	120
Une absence d'objet	121
Extra-muros	121
Des temporalités	122
Des médiateurs vivants	122
Des activités individuelles et/ou de groupe	123
Des évaluations	124
Une activité occupationnelle	124
La mise en action du sujet schizophrène	125
<i>Mode d'emploi et sens de l'objet social</i>	125
<i>Ergon-Thérapie ?</i>	126
Conclusion	131
Bibliographie	139

Liminaire

Nous voudrions préciser quelques idées relatives à la pratique de l'ergothérapie en psychiatrie. Ce document s'entend comme un projet, un guide à l'action ergothérapique. Celle-ci est responsable des conditions proposées et mises en place pour permettre au patient de s'approprier le changement engendré par sa pathologie. Il n'est ainsi pas question de réparation, de retour à un avant, mais d'accompagnement vis-à-vis d'un changement, d'une rupture qui est perçue comme non contrôlée, voire inacceptable.

Nous utiliserons le terme *patient* pour désigner la personne qui se donne ou à qui l'on donne le statut et/ou le rôle de malade. Il nous semble inapproprié au regard de ce présent document et des évolutions du champ sanitaire. Un travail sur cette notion de *patient* reste fondamental compte tenu, d'une part de certaines dérives sémantiques assimilant sans autre forme de procès, le client, le patient, le malade... sous couvert d'accréditation. D'autre part, ne serait-il pas envisageable de pouvoir sortir le malade mental du statut de malade et de la maladie ? Nous sommes passés du statut du possédé diabolique au Moyen Âge, puis à la bête car homme ayant perdu sa raison à la Renaissance pour arriver à celui de l'homme malade au XIXe siècle mais le mouvement semble s'être arrêté. La folie nous renvoie à la question du non-sens, c'est-à-dire à un sens qui nous met face à l'incompréhension. Elle nous renvoie aussi à l'explicable car les modèles anatomo-clinique, médico-biologique n'expliquent rien. Sans nier l'importance des progrès médicaux et pharmacologiques qui ont apporté un confort à certains malades, force est de constater que le symptôme n'est pas exclusivement le critère de la maladie, et en tant que tel, réparable par la pharmacopée. Il est aussi un sens, un message. Ces modèles médicaux sont alors inopérants parce que, pour eux, le sens n'a pas de sens. Il pourrait être alors envisageable, et ce quelles que soient les obédiences, que l'on puisse prendre en compte le fait que certains mal-être, comportements jugés bizarres ne soient pas liés à un dérèglement cérébral mais à des perturbations de la relation, des difficultés d'adaptation... Lorsque tel est le

cas, nous pourrions sortir du statut de maladie mentale car son principe ne serait pas du strict registre médical.

L'ergothérapie s'inscrit en tant que profession paramédicale dans une pratique. Parce que participant au processus thérapeutique, elle est dépendante de différents cadres théoriques (psychanalytique, neuropsychologique...) tout en recherchant une autonomie. La dépendance est une qualité de tout être vivant, et de fait, l'homme, être vivant « raisonnable »¹, doit dans l'appropriation de ses liens de dépendance, pouvoir élaborer son autonomie entendu comme pouvoir se donner ses propres lois dans une démarche de création autolimitée (Castoriadis, 1995).

¹ Nous considérons que cet être est raisonnable car conscience de soi et s'intéressant au monde pour s'y retrouver dans une dialectique entre conscience de soi et réalité effective, de ce qu'il est et de ce qui peut être connu de lui.

Introduction

Évaluer une personne en situation de vie quotidienne, mieux en situation écologique, entendu comme son lieu de vie, voilà ce que tout thérapeute se doit de pratiquer quotidiennement, et plus encore, s'il est ergothérapeute. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi faut-il faire cette évaluation au-delà du devoir d'obéissance à l'ordre. Que cherche celui qui veut évaluer ? C'est comme si cette chape de béton armée qui nous coule tout autour, portant le doux nom de « preuve » nous permettait l'élaboration d'un mécanisme de défense de rationalisation afin de se désimpliquer d'une relation d'homme à homme pour la cloisonner dans une relation exclusivement de professionnel à patient. Serait-il intolérable que, puisque l'évaluation vise la connaissance, nous cherchions aussi la reconnaissance, la non vérité, le faux, l'incertitude ?

De plus, les discours sur l'évaluation en santé en reste uniquement au niveau des faits, rien que des faits, bien observés afin de garantir une évaluation objective, dégagée de toute interprétation. Ce qui intéresse, c'est la vérité, le vrai du monde réel, de la chose en soi, dégagé de toute morale et loin des élucubrations des psychiatres, chologues, chothérapeutes. Cela est étonnant car la médecine est bien une science qui n'est pas exacte, qui ne peut se prévaloir du succès garanti, de la guérison assurée. C'est pourquoi nous avons dissocié différentes logiques à l'œuvre dans l'évaluation pour mieux les réarticuler et envisager les passerelles, les points communs et de fuites des ontologies sous-jacentes. Il ne s'agit pas d'opposer pour mieux gagner, mais de se questionner sur la valeur de la valeur et sur les motivations et les visées de celui qui évalue.

Afin d'envisager plus précisément ce vaste sujet, nous avons choisi préalablement de nous intéresser à l'ergothérapie et donc à l'*ergon* dans le cadre de ce document. Ce choix est dicté par une recherche sur le terme oh combien polysémique de « travail » puisque l'*ergon* aurait à voir avec la situation d'agir dans sa dimension humaine. Des champs professionnels se réclament de l'*ergon*, que ce soit l'ergothérapie, l'ergonomie, et depuis 1998, un champs disciplinaire – l'*ergologie* – à l'université d'Aix-Marseille I. La direction du département est assurée par

Renato Di Ruzza et les questions scientifiques et de recherche sont sous la responsabilité d'Yves Schwartz (directeur scientifique). Au demeurant, cette notion d'ergologie a été mise en perspective par l'équipe du L.I.R.L.² de Rennes sous la direction de Jean Gagnepain au travers de la *théorie de la médiation*, il y a 30 ans déjà.

Toujours est-il que, (trop ?), souvent l'*ergon* est assimilée sans autre forme de procès au travail, entendu dans son sens commun. L'ergothérapie serait-elle alors une thérapie des troubles du travail par la mise en situation de travail ? Cette définition, par ailleurs, nous la retrouvons dans le Larousse, Le Robert³ quand bien même elle date de 1963.

Nous allons voir en quoi l'*ergon* aurait à voir avec l'activité humaine, en quoi l'*ergon*, la *praxis*, la *techné* diffèrent et convergent chez les Grecs, comment apparaît le mot « travail » et ses dérivés et quels sens ils pourraient avoir autant que nous puissions en juger pour la période de la Grèce classique et du Moyen-Âge eu égard aux recherches menées sur ce thème. Ensuite nous aborderons les Temps Modernes pour arriver enfin au XIXe s qui ont vu l'avènement du sens du travail tel que nous le percevons aujourd'hui. Dans ce dessein, nous convoquerons différentes références que sont l'histoire, la philosophie, la psychologie historique, la sociologie et la sémantique.

Cette multitude de références est liée à notre volonté de nous décentrer autant que faire ce peu de notre ancrage culturel, de lutter contre les allants de soi et enfin partir à la recherche d'un sens que nous croyons évident et qui se dérobe lentement mais sûrement au fur et à mesure de notre quête.

² Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche sur le Langage, Rennes II. Le L.I.R.L. est une des deux composantes de l'U.P.R.E.S. (Unité propre de recherche de l'enseignement supérieur), Équipe d'Accueil (habilitée à former des étudiants de 3ème cycle), intitulée : "Anthropologie clinique - Psychopathologies et Sciences du Langage".

³ Définition de l'ergothérapie du Grand Robert dans son édition de 1992 : « Traitement de rééducation des infirmes, des invalides, des malades mentaux, par un travail physique, manuel, adapté à leurs possibilités et leur permettant de se réinsérer dans la vie sociale. »

Alors, l'ergothérapie, qu'en est-il ? S'agit-il d'une thérapie des troubles du travail par la mise en situation de travail ou d'une thérapie des troubles de l'activité humaine par la mise en situation d'activité humaine ?

L'activité chez les Grecs de l'Antiquité classique

Nous nous intéresserons, dans un premier temps, au « passage » dans une acception social-historique (Castoriadis, 1975) des Grecs présocratique vers la civilisation indo-européenne du troisième millénaire. Dans ce dessein, nous nous référerons aux travaux effectués par Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal Naquet ainsi qu'aux études publiées dans la revue d'anthropologie des connaissances (Blanchard, 2003).

Où l'on voit tout de suite que la distance qui sépare le sens commun actuel du mot « travail » avec celle que nous pouvons trouver dans l'Antiquité Grecque classique est abyssale. Il pourrait même être envisagé de dire pour résumer, que le mot travail en tant qu'il représente une catégorie mentale et sociale visant les « tâches productrices de valeurs socialement utiles » (Vernant 1955) n'existe pas. Nous ne trouvons pas trace de catégorie unifiée d'activité que l'on pourrait rassembler sous une traduction grecque du mot « travail ». Les Grecs ont peu réfléchi à cette notion et ont laissé peu de place à une théorie un tant soit peu systématisée de cette notion de travail. Néanmoins, quand on pense à l'activité, il nous vient spontanément le mot *ergon*, mais aussi *praxis*, *poiésis*, *techné*, *mimésis*.

Les mythes fondateurs

Il faut avant tout replacer cette partie relative au travail chez les Grecs dans le contexte de l'époque dont le point « culminant » se situe autour du IV^{ème} siècle av. J.C.. Athènes était la cité dominante, tant politiquement que commercialement. La Grèce était marquée par les conflits entre cités tout au long de la guerre du Péloponnèse (432-404 av. J.-C.), guerre qui a marqué la pensée de cette époque, notamment dans ce qu'elle a mis en avant dans les notions d'activités humaines nobles que sont le politique et la guerre.

Toutes les expressions relatives à l'agir de l'homme, que celui-ci soit humain-citoyen, ou artisan, esclave, se rattachent à deux dimensions de l'activité humaine

que nous nommerons pour faciliter, et sauf mention particulière de notre part, travail. Ces deux dimensions sont celles dont l'objectif est la production d'un objet extérieur au producteur et celles qui visent l'accomplissement d'une activité pour elle-même avec comme visée la production de soi.

Dans la première catégorie, nous retrouvons les activités agricoles et artisanales qui impliquent un objet extérieur à ces activités tout en ayant un terme différent d'elle-même car elles concernent la production, la fabrication de quelque chose d'extérieur au producteur et c'est justement cette production qui est l'objectif de l'activité. Nous nous situons dans une dimension économique, dans la sphère privée/privée et ces productions ont pour corollaire la satisfaction des besoins, de la nécessité. Ainsi retrouvons nous les activités liées à la subsistance que cela soit du registre de l'agriculture ou de l'élevage, mais aussi tout ce qui concerne l'artisanat pris dans un sens large.

Dans la deuxième catégorie, la fin de l'activité est l'accomplissement d'une activité significative et dont les critères d'évaluation appartiennent à l'accomplissant. Il ne s'agit nullement de fabriquer, produire quelque chose, mais juste exister, être dans et par cette activité, sans aucune logique d'utilité, de découverte mais dans une dimension créatrice. Il n'y a pas d'assemblage d'éléments déjà-là mais invention, histoire, temporalité. Nous sommes dans le registre de la subjectivité, du désir, du non-dit, de l'affect et de la poésie.

Si nous relisons deux origines fondatrices de notre civilisation, la mythologie Grecque et la mythologie Biblique, nous constatons une similitude quant à la création de l'homme issu dans les deux cas d'une faute. Chez les grecs, les hommes et les dieux vivaient ensemble, Les hommes vivaient d'une moisson naturelle et profitaient du feu mis à disposition tout aussi naturellement par les dieux jusqu'à ce que Prométhée⁴ et Zeus entrent en conflit. Prométhée vole le feu

⁴ Il est à noter que cette histoire figure une des première évaluation relative à l'homme car Épiméthée demande à son frère Prométhée de le laisser distribuer seul les qualités et de venir voir ensuite, entendu faire une évaluation de sa distribution. Il s'agit d'une évaluation sur un registre quantitatif puisque le nombre des qualités était limité, mais aussi qualitatif puisqu'il s'agissait d'un partage de qualités permettant la vie à la lumière.

à Zeus pour le donner aux hommes. En conséquence, et pour punir ces derniers, Zeus cache le feu et la nourriture les obligeant ainsi à l'artifice pour entretenir, créer le feu et leur imposant, non pas le travail mais la peine, le labeur de la terre pour survivre. En plus, les hommes ne naîtront plus directement de la terre, mais devront connaître avec la femme l'engendrement, la naissance, la maladie, la vieillesse et la mort. Apparaît ainsi une logique duelle, d'oppositions terme à terme dans cette nouvelle condition humaine de simples mortels. Il y a dualité entre la (pro)création et la fabrication, la fécondité et le travail, la vie et la mort, le plaisir et la souffrance. De même Prométhée se trouve-t-il associé étroitement à son double, à son frère Épithémé.

De cette trahison originelle, Prométhée, père des hommes, a réussi à distribuer les qualités, y compris aux hommes, tout en corrigeant les erreurs de son frère et a conclu un pacte avec les dieux. Les hommes devenus simples mortels recevront en échange de leur travail des troupeaux, moissons et de l'or. Leurs activités ont alors pour dessein la production d'objet leur permettant de vivre par eux-mêmes et non plus du jardin des dieux.

De même que dans la Bible, le péché originel est puni par la peine, le labeur des hommes⁵ ; chez les Grecs, le travail est central en ce qu'il permet l'autonomie des hommes vis-à-vis des dieux. Mais en même temps, travailler entendu comme peine, labeur ne veut rien dire quant au sens que l'homme donne à son travail. Il

⁵ Dans la Bible Adam est condamné à la peine et non au travail. Si nous regardons différentes traductions françaises, si nous les croisons avec les traductions latines, allemande, anglaise, nous voyons qu'il n'est pas fait référence au mot « travail » mais à celui de peine. Dans le célèbre verset 17 du livre III de la genèse, traduction française, version Bible de Jérusalem (1973), nous lisons : « À l'homme, il dit : parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger, maudit soit le sol à cause de toi ! À force de peines, tu en tireras subsistance tous les jours de ta vie ». Dans la traduction Louis Segond (1911), nous retrouvons aussi : « C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie ». Lorsque nous lisons la traduction en latin vulgaire : « ad Adam vero dixit quia audisti vocem uxoris tuae et comedisti de ligno ex quo praeceperam tibi ne comederes maledicta terra in opere tuo in laboribus comedes eam cunctis diebus vitae tuae ». Nous trouvons, certes opere, mais avec laboribus. Dans la traduction Luthérienne (1545), nous lisons : « Du sollst nicht davon essen; verflucht sei der Acker um deinetwillen; mit Kummer sollst du dich drauf nähren dein Leben lang ». Dans les traductions allemandes du XIX et XXe s, nous trouvons Mühsal. Dans les versions anglaises, nous lisons : *paintfull* (1973, 1978, 1944), *pain* (2001).

doit travailler parce qu'il doit fabriquer de quoi vivre faute des qualités naturelles pour vivre sans avoir à transformer la nature pour y vivre.

Néanmoins, à cette période, le travail se limite-t-il à l'agriculture et la notion de technique, d'artefact ne semble que peu ou pas présente. En outre, dans la Bible, les hommes sont punis sans possibilité de négociation, ils ont commis une faute et en tant que telle, la faute n'est pas réparable car il s'agit de transgression et non d'infraction⁶.

L'autonomie humaine semble alors devoir passer par une double logique : la trahison et le travail. Pour devenir homme, il nous faut alors trahir et pour pouvoir assumer cette trahison, il nous faut souffrir, travailler pour vivre comme expression symbolique de notre devenir adulte. Ne retrouve-t-on pas encore aujourd'hui ces processus, ces schémas mentaux à l'œuvre lors du passage de l'adolescence à l'adulte (Ardoino, 1998). Ce passage clé, cet entre-deux est à l'origine de nombre de décompensations psychiatriques car il est source d'angoisse, de difficultés à pouvoir réinvestir un autre objet d'amour, à pouvoir actualiser son potentiel d'autorisation et *in fine*, d'être dans une liberté où il ne s'agit pas de reproduction à l'identique, où le retour est un interdit ainsi que le faire du pareil avec du même. Comme le précise la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, ce qui prime, c'est l'égalité et non l'identité. Comme nous le verrons, cette affirmation d'une égalité non identique n'est pas sans poser des questions car c'est la Révolution Française qui a défini le mètre étalon.

L'évolution de cette notion de travail reste floue compte tenu du peu de documents disponibles. Comme nous l'avons dit, la catégorie mentale abstraite de travail était inconnue des Grecs. Il n'y a pas de représentation sociale des hommes

qui travaillent, il n'y a pas de place pour eux dans les thèmes de réflexion politique, guerrière. Les propos parlent toujours des travaux en tant qu'activités spécifiques visant un objectif particulier et qui permettent de remplir les fonctions relatives aux besoins matériels indispensables à la vie quotidienne. Il n'y avait pas de corps social constitué de travailleurs qui auraient accès à des fonctions actualisant les modes de vivre ensemble des Grecs. Ainsi retrouvait-on le terme *ergon* au singulier pour désigner l'œuvre et au pluriel *erga* pour désigner les travaux, mais toujours par rapport à une activité donnée (les travaux agricoles, les travaux de ferronnerie...). Alors que le singulier désignait l'œuvre comme nous la caractérisons depuis le XIXe s d'œuvre d'art, les *erga* désignaient exclusivement les travaux manuels qui répondaient aux besoins naturels. Néanmoins, nous retrouvons des hiérarchies suivant les auteurs et les cités. Ainsi, les agriculteurs trouvaient-ils le plus de grâce aux yeux des citoyens, tout en restant des non citoyens. La valeur de l'agriculteur par rapport à l'artisan par exemple tient en ce qu'en cas de guerre entre deux cités, si l'une d'elles envahit le territoire de l'autre, l'agriculteur cherchera à défendre sa terre et pourra dans une certaine mesure le faire étant donné sa force. L'artisan, au contraire, affaibli par sa condition et vil de profit marchand, ne cherchera que le compromis, la négociation pour continuer son commerce.

Au demeurant, cette distinction entre *ergon* et *erga* pointe que les Grecs, quant bien même ils n'accordaient pas une place dans la chose publique aux travailleurs, avait une (re)connaissance des qualités de la chose bien faite, de l'œuvre. Les *erga* en tant que travail manuel toujours référés à une activité particulière se traduisaient en *cheirotechnia* pour désigner l'expression générique et littérale du travail manuel, du travail des mains. Le mot est constitué en technique des mains,

⁶ Le moindre de nos comportements est effectué au risque de la transgression car elle se situe au niveau du désir ; nous disons, faisons toujours autre chose que ce que nous disons, faisons. Nous énonçons, mais nous annonçons autre chose, de l'interdit, perdu que nous sommes par nos pulsions qui visent à une satisfaction coincée par l'ineffable. L'infraction, le délit est une transgression pénalisable par la codification sociale de l'interdit (Gagnepain, 1994). Or, les lois sociales sont élaborées par la société mais ce sont les hommes qui participent à leur actualisation. Elles ne sont en aucune manière divine mais bel et bien humaine. Dans les récits mythologiques, la loi n'est pas discutable, ni actualisable et tout manquement est de l'ordre du privé, de l'autorisation (Ardoino, 1999) et donc de la transgression.

mais entendu comme assemblage d'élément préexistant en vue d'une fin utile. Cette *cheirotechnia* était une vue utilitariste de la peine, du labeur et ne produisait pas un objet autre que devant uniquement remplir les fonctions pour lesquelles il était fabriqué. Cette *cheirotechnia*, cette *techné*⁷ produisait des objets et en tant que tels, ils sont finis, clos et sans fin car l'arrivée est contenu dans le départ. La notion d'œuvre, d'*ergon* est étrangère à la *cheirotechnia* mais le commanditaire avait en vue le beau.

Toujours est-il qu'il semble que le travail va rester cantonné aux seuls esclaves, aux artisans, prisonniers et que la citoyenneté, ce qui est de l'humain selon les Grecs, restera l'apanage de celui qui ne travaille pas, se consacrant exclusivement à la chose publique, à la guerre. En effet, si l'on suit le Protagoras de Platon, Prométhée, obligé de réparer les bêtises de son frère qui a distribué toutes les qualités aux seuls animaux non humains, se trouve alors obligé de voler, dans l'atelier de Hephaïstos et d'Athena, le feu. Ce dernier est le symbole du « génie créateur des arts » (J-P. Vernant, 1955, 1996). Ces hommes ont alors le potentiel technique utilitaire entre leurs mains, mais il leur manque l'art politique et l'art militaire qui, pour Platon, sont les seuls à permettre aux hommes d'être homme et de décider de leur mode de vivre ensemble. La technique permet « juste » à l'homme de vivre confiné dans sa sphère privée, dans la petite logique de la propriété privée, alors que l'art politique et militaire sont les seuls qui garantissent le lien social, la *polis*, la justice et la prospérité collective.

Quand bien même cette vision de la cité Grecque se trouve largement exprimée dans les textes qui sont parvenus jusqu'à nous, il n'en demeure pas moins que la société grecque était plus complexe que cette opposition entre esclave-artisan-agriculteur et les citoyens.

⁷ Le mot Grec *Techné* correspond au savoir-faire qui permet d'obtenir un résultat commandé. Il est savoir-faire, technique non formalisé de type tour de main ou procédural et formalisé de type recette, mode d'emploi...

Activité de production et activité créatrice chez les Grecs classiques

Si nous reprenons notre propos introductif visant à distinguer différents types d'activités, nous avons vu que nous pouvions les scinder en deux axes. Le premier visant les activités qui produisent, fabriquent un objet et dont l'objectif est cet objet lui-même. La fabrication, la *praxis*, met en œuvre des moyens déjà-là, posés et ajustés en vue d'une fin qui est définie par une instance autre, en l'occurrence, celui qui commande cet objet. Il s'agit d'une relation marchande, du registre de l'ordre, de l'obéissance et de la sphère économique. Le fabricant sert, est utile au commanditaire, mais il n'y a pas de réciprocité dans la relation qui est contractuelle, dans une logique de dépendance (Memmi, 1993) et non dans celle de la domination⁸. Il n'y a pas eu de révoltes victorieuses des peuples soumis, des artisans, des esclaves car il n'y avait pas de conscience collective de la situation et l'inscription sociale-historique du politique comme garantie d'un vivre ensemble de qualité, comme invention de nouvelles qualités propres à la sphère publique/publique imposait une actualisation du principe de la loi comme législation universelle.

⁸ Qu'est ce que la dépendance ? En quoi, cette notion que les ergothérapeutes utilisent toute la journée se révélerait-elle opératoire dans nos pratiques au-delà de la classique et simpliste opposition dépendance-autonomie. Albert Memmi dans son ouvrage « la dépendance », pose une triangulation, une relation trinitaire pour reprendre son expression, dans l'équation de dépendance : celui qui attend quelques biens (le dépendant) ; le bien convoité (l'objet de pourvoyance); celui qui le lui procure (le pourvoyeur). Il y a deux partenaires et un objet tant en termes concrets que symboliques et les jeux qui se jouent entre ces trois points dépendent des qualités de ces variables et de la triple perspective selon que nous nous plaçons du point de vue du dépendant, de celle du pourvoyeur ou de l'objet de pourvoyance. Dans cette optique, l'artisan est celui qui attend le commanditaire qui va le faire vivre en lui donnant une rétribution en échange, non pas de son travail, mais du respect du contrat passé. En effet, la dépendance est le fait de ne pouvoir vivre sans l'objet de pourvoyance, alors que la domination est le fait de jouir de ne pas fournir cet objet. Étant entendu que nous ne pouvons pas ne pas être dépendant, il devient évident que la dépendance n'est pas une pathologie. « *On assimile couramment dépendance et sujétion, d'ailleurs au profit de la sujétion : le dépendant serait une autre appellation pour le dominé. [...] Le dépendant consent plus ou moins à son aliénation, le dominé, non. La raison en est claire : le dépendant tire profit à l'être ; le dominé, non* ».

Comme nous l'avons évoqué, le fabricant n'offre rien d'autre que ses services pour réaliser ce qui lui a été commandé, il ne propose que peu d'objets tout faits à la vente, il fabrique au coup par coup, suite aux commandes. Il faut ici entendre commande dans son acception relative à l'ordre, au requis car il s'agit bien d'un ordre donné à l'artisan, à l'esclave quant à ce qu'il doit faire. Le fabricant est relativement libre du comment en tant que possesseur du savoir faire, mais il est contraint par l'ordre qui implique, certes un faire, mais aussi un quoi faire. Il s'agit alors de faire passer une chose du non-être à l'être par un assemblage d'éléments préexistant, il y a mise en œuvre de technique, de moyens, mais le résultat est issu des moyens réunis autour du producteur. Nous avons affaire à de l'imitation, de la reproduction d'un déjà-la par la mise en place d'actes rationnels afin de contrôler son environnement. Comme nous le verrons, il n'y a pas de création de nouveau car « tout » est déjà-là. Nous sommes dans l'ordre naturel des choses, dans la reproduction, la copie de la nature, la *mimesis* la *praxis*. Ce qui importe, c'est le résultat, la conformité avec ce qui est attendu et la relation, l'évaluation de ce qui est fait repose sur ce résultat. Il s'agit ici de reproduction matérielle de l'homme. Dans ces conditions, il n'y a pas de relation à proprement parler humaine puisque tout est axé sur le résultat qui est contenu de fait dans la commande. Le départ et l'arrivée sont confondus ce qui ne permet pas la mise en place d'une relation, un échange autre que contractuel. Le fabricant n'existe que parce qu'il est supposé pouvoir obtenir le résultat exigé, peu importent les moyens mis en œuvre, il n'existe pas dans cet objet car c'est le commanditaire qui en est le propriétaire, l'auteur. En tant que tel, ce dernier refuse toute déformation de son objet, toute appropriation par le fabricant car ce qui est exigé, c'est de la conformité et en aucune manière de la fantaisie, il s'agit de *praxis* et non de *poiesis*. C'est de cette dimension du travail qu'ont découlé les acceptions relatives à la souffrance, la douleur, la peine, le *ponos*.

Le deuxième axe repose sur l'activité elle-même en tant qu'elle est instance d'expression des actes et des actions (Guihard, 2001). La finalité est alors la mise en actes et n'implique en rien une production d'un objet ; en tous les cas, si production il y a, elle n'est pas la conclusion de cette activité. La visée de ce type d'activité est la production du sujet. Ce qui importe, c'est de faire, d'agir dans le

monde, sur le monde et non de répondre à un besoin, une commande. Il y a un potentiel de création de nouveau, le monde n'est pas arrêté, limité et j'inscris mon action dans le monde dans un futur incertain. Je suis car je fais, expression de mes délibérations intra-psychiques, de mes choix, de mon autonomie. Le résultat de ce type d'activité est une œuvre qui « existe indépendamment de l'activité qui l'a fait être et valant plus qu'elle (Aristote, Éthique à Nicomaque, I, 1) ». Il y a passage d'une chose à une autre qui n'existait pas précédemment, création comme émergence de nouveau. Il s'agit certes d'un objet, mais ce dernier est investi affectivement et symboliquement et il rentre dans les jeux du « donner à voir » et à être, dans l'utilité de l'inutile. Peu importe le résultat pourvu que le fabricant, l'acteur soit l'auteur de ce petit bout de vie, qu'il soit dans et par l'objet qu'il investit. Ces activités, ces travaux qu'ils soient politiques, sportifs, guerriers impliquaient de la relation, de l'échange, de l'intersubjectif et ainsi une reconnaissance de l'autre comme alter et comme miroir de ce que je suis, imagine être. Contrairement à la dimension précédente, nous retrouvons ici le plaisir à être et à faire, à partager.

Où l'on voit que faire, fabriquer n'est pas créer car, tant dans la dissolution du créateur dans le créé, il n'en reste pas moins que le principe est dans le créateur et non dans le créé, quand bien même le passage à l'acte – de fait, de créer – nous soustraie à l'hallucination donnant vie au créé. (mouvement du pro-créé vers le pro-crément). De ce mouvement, nous pouvons poser que nous nous inscrivons, en tant qu'ergothérapeute, dans ce registre du « faire créateur [qui] est fondé sur deux présupposés : il y a du possible, le monde n'est pas épuisé...⁹ ». Nous ne participons pas à ces procédures de production de quelque chose qui existe déjà, nous ne faisons pas découvrir des choses aux sujets, mais nous lui permettons d'inventer de nouvelles perspectives de vivre-ensemble. Il y a dans cette dimension du politique et production de soi, des autres, production morale. La découverte ne fait que voir ce qui existait tandis que l'invention fait advenir du nouveau, de l'aléa. La création (*poiésis*) doit donc s'entendre comme la réalisation

⁹ Castoriadis, 1995, p 294

d'un objet mais ce dernier acquiert un statut particulier puisqu'il n'est pas que le résultat d'un assemblage d'élément préexistant. Il naît de rien car il émerge à la conscience de son auteur, de son créateur comme création pure car le nouveau est possible. Nous sommes dans la subjectivité, le sentiment, l'affectif, dans la régulation. Il y a engendrement de l'homme par l'homme.

Cette distinction nous semble fondamentale car elle va guider, accompagner toute l'évolution, tant culturelle, sociale, politique et donc sémantique de l'évolution de l'idée d'activité humaine. En effet, la notion de travail au sens le plus large repose sur cette distinction et nombre d'ambiguïtés, de dissonances et d'interprétations sont héritées de ce métissage entre un faire marchand, que cela soit dans l'économique ou dans le troc et un faire gratuit en tant qu'il est désir d'être au monde, volonté de puissance. Pour reprendre une de nos questions de départ, l'ergothérapie est-elle une thérapie par la mise en situation de travail au sens industriel ou une mise en situation d'activité humaine et qui dépasse donc le « simple » produire objectal ? Nous allons ainsi retrouver différents verbes pour exprimer le faire humain comme expression du premier axe ou du second. Ainsi, si nous suivons Hannah Arendt dans *condition de l'homme moderne*, les racines indo-européennes relatives au travail nous offrent-elle toujours aujourd'hui des paires, des couples comme : en grec, *ponos/ergon*, en latin, *labor/opus*, en allemand, *arbeiten/werken*, en anglais *labour/work*, comme nous le verrons ultérieurement, souffrance/plaisir et travail/art.

Catégories sociales dans l'Antiquité.

La société Grecque était composée en majorité numérique par les *pénètes*. Il s'agissait de ceux qui n'avaient pas assez d'argent pour se consacrer à temps plein à la chose publique. Ils avaient l'obligation, la nécessité de travailler pour vivre. Cette idée d'une classe suffisamment riche pour ne pas avoir à travailler et pouvant s'occuper du mode de vivre ensemble perdurera longtemps avec l'aristocratie. Il semble ainsi que ce soit les nécessités matérielles, les contingences qui soient le discriminant entre les citoyens et les autres et que seuls ceux qui avaient les ressources pouvaient se consacrer aux affaires publiques et à

leur formation. Et encore, faut-il avoir en tête que se consacrer à la vie de la *polis* était une « obligation » car avoir les ressources pour ne pas travailler et ne pas participer à la vie de la cité est le propre de l'homme inutile.

En outre, une autre catégorie humaine représentait une part importante de la main d'œuvre utilisable pour faire vivre la *polis*, mais aussi la Rome antique. Il s'agissait des esclaves qui ont assuré le fonctionnement des sociétés antiques, tant en termes de force de travail, qu'en pourvoyeur de richesse puisque considérés comme marchandise. En effet, et contrairement aux artisans, aux *pénètes*, à la plèbe Romaine, l'esclave ne vend pas sa force de travail à un maître, mais il est vendu en entier, y compris sa force de travail. Au même titre que le cheval est vendu pour sa rapidité, sa force, on n'achète pas la rapidité du cheval, mais bien la bête en entier. L'esclave est alors marchandise comme une autre, dénuée de tout droit. Pour les Grecs, l'esclave cesse d'être un homme pour devenir un corps, pour les Romains, il devient une chose.

Les esclaves furent, pour partie, les causes des guerres car il est constaté que le commerce d'esclave fut très florissant et permit l'édification de fortunes colossales et ce système marchand dégénéra car le nombre d'esclaves à vendre dépassa largement le besoin de force, de main d'œuvre. On fit la guerre uniquement pour se pourvoir en esclaves et ainsi les vendre. Au demeurant, cela ne fut pas sans conséquences négatives, notamment, sur l'évolution des techniques, de l'économie. En effet, la main d'œuvre étant disponible en masse et à bas prix et alors que les connaissances théoriques se développaient, la mise en pratique de celle-ci stagna car il n'était pas nécessaire de chercher à développer des techniques qui permettraient de se passer de la force humaine. « L'empire Romain, au cours de ses quatre siècles, est pour l'histoire des techniques une époque de stagnation décevante. Le maintien du système esclavagiste est tout à la fois, si l'on considère l'ensemble de l'empire romain, l'effet de cette stagnation des techniques et une des raisons principales ¹⁰ ». Ce n'est que lorsque l'empire romain déclina et que les esclaves commencèrent à manquer que l'on développa

¹⁰ GAGÉ J., Les classes sociales dans l'empire romain, Payot, 1971, p 45

des techniques qui visèrent à automatiser la force de travail en utilisant les ressources naturelles disponibles (moulin à vent, à eau...). Ce moment marque la généralisation de la transformation de la force de la nature en mouvement.

Toujours est-il que cette main d'œuvre a priori bon marché a enfermé les civilisations antiques de la Méditerranée dans une logique d'opposition corps esprit puisque la force était présente mais vulgaire. Mais en même temps, a été développé, pensé la connaissance, la science sur un aveuglement face à la pratique, la mise en application. Comment se fait-il qu'il y ait eu si peu de progrès technique dans le travail alors qu'en même temps, ces civilisations accomplirent des progrès dans la géométrie, l'architecture, la guerre ? Elles ont su inventer des ponts, des aqueducs, la vis sans fin, l'astronomie mais rien pour ce qui est de fabriquer ces ponts, ces voiries, ou tout du moins pour soulager les travailleurs. En plus, le travail de l'esclave était de très mauvaise qualité car celui-ci, contraint, maltraité ne donnait que le minimum. Les esclaves étaient si nombreux qu'il peut être envisagé qu'il était plus intéressant d'en avoir quatre pour espérer avoir un rendement équivalent à un seul travailleur consciencieux.

Peut-être cela participe-t-il à ces deux axes relatifs au travail tel que nous les avons proposé précédemment. Le premier axe en tant que le travail est production d'un objet qui est la fin, relève du travail des esclaves, des agriculteurs et des artisans et par la même, ne peut être considéré noblement par l'aristocratie qui elle, ne se consacre qu'au deuxième axe, l'activité pour elle même, et surtout, l'activité intellectuelle, politique et guerrière. Alors que chez les Grecs, la noblesse était de se consacrer au gouvernement de la cité, de se consacrer aux autres ; chez les Romains, une dérive morale s'est installée qui prônait l'oisiveté, une Rome libre de ne rien faire comme signe distinctif, comme privilège. Cette différence entre Grecs et Romains tient à ce que chez les Grecs, les philosophes ont eu une place essentielle dans les évolutions de la société, place que nous ne retrouvons pas chez les Romains qui n'ont eu que peu de philosophe. La société Romaine centrée sur la ville de Rome, symbole politique et liturgique de l'empire romain, reposait sur un mode de vivre ensemble basé sur le juridique. Il y avait une très forte notion d'État puisqu'il y avait une unité politique autour de

la cité romaine contrairement aux Grecs dont la société était centrée autour des cités.

Du Grec au Romain, du Romain au bas Moyen-Âge...

Comme nous venons de l'évoquer, une différence entre ces deux sociétés, outre la chronologie, est l'absence de penseur, de philosophe chez les Romains. Certes, nous en connaissons à l'instar de Sénèque, Cicéron, Pline le jeune..., mais ils n'ont pas eu l'influence d'un Platon, d'un Socrate autant que nous puissions en juger aujourd'hui. Les Grecs ont pensé l'être, sa relation au monde, être en tant qu'être, ipséité, dégagé des apparences, des sens. Les Romains l'ont jugé, encadré juridiquement au fronton de Rome, l'homme se référant au droit et au devoir. Les Romains ont été fortement influencés par la civilisation Grecque, mais nous ne retrouvons pas toute la subtilité de la langue Grecque dans le latin. Les Romains étaient avant tout un peuple agricole et guerrier.

Le point commun était ce rapport au travail qui reposait sur les hommes libres mais travailleurs (agriculteur, artisan) et sur les esclaves qui n'étaient pas humains mais choses. Cette distinction n'a pas pour autant apporté une réflexion sur le travail, distinction qui aurait pu porter sur le travail servile et le travail libre. Non, ces deux catégories travaillaient à la satisfaction des besoins de la société, et quand bien même certains Grecs et Romains savaient que sans eux, ces deux sociétés ne pouvaient perdurer. Cela était si bien ancré dans la « nature » des choses, dans les religions respectives, que cette question ne se posait pas.

Cela dit, si l'existence de ces deux modes de travail, libre et servile, a pu se maintenir côte à côte pendant si longtemps, c'est parce que le travailleur libre possédait le savoir faire, la qualité du geste, du travail bien fait ; l'esclave travaillait mal, n'était pas « professionnel » de son travail. Mais les travailleurs libres avaient une condition misérable de vie car ils étaient en concurrence avec le travail servile et donc, a priori gratuit. Or, pas plus qu'il n'y a eu de révolte des esclaves qui auraient pu renverser le pouvoir en place, il n'y a eu de révolution

des hommes libres parce qu'il n'y avait pas de catégories mentale, sociale et politique du travail.

Cette situation va évoluer avec la chute inexorable de Rome. Depuis 338, le Droit romain avait « amélioré » les rapports entre les hommes libres et les esclaves en interdisant les mises à mort des esclaves qui n'étaient plus productifs comme les vieillards, les nourrissons, les infirmes. L'évolution de l'économie, pour partie liée à la baisse du nombre des esclaves, à la confrontation avec de nouvelles cultures venues de l'Est, à la maigre qualité du travail a permis petit à petit un aménagement des conditions de vie et de travail des esclaves en leur permettant par exemple d'avoir un petit pécule. Les maîtres les ont installés sur de petits lopins de terre qu'ils vont cultiver mais toujours pour leur maître. Ainsi, certes cultivant, travaillant pour autrui, les esclaves ont commencé à envisager de pouvoir aussi travailler pour eux. Ils glissent de fonctions purement animale vers celle de domestique, de cuisinier, de fermier, d'artisan mais toujours, répétons le, au service de... Ainsi est née la catégorie et le mot de serf explicitement issu du travail servile. Mais cette modification des conditions de vie a permis l'émergence de la notion de famille, d'un début de chez soi. Alors que pendant des siècles, les esclaves ont vécu en troupeau, naissaient condamnés par leur condition naturelle à grandir sans esprit de famille, sans droit et devoir et donc sans responsabilité et autonomie, des couples pouvaient dès lors se former et vivre ensemble dans un lieu qui reconstituait une structure familiale avec une filiation possible, un père, une mère et des enfants. Devenus domestique, fermier, ils sont responsabilisés dans leur faire, leur être et leur lieu de vie, toujours misérable, leur offre un potentiel d'appropriation. Réapparaissent des instincts ?, des désirs ? qui remontent à la nuit des temps et qui font que vivre en famille, travailler en famille, quand bien même c'est sous le joug d'un maître, fait rejaillir le désir de travailler aussi pour la survie de sa famille, pour la protéger et pour éventuellement en être fier, de son travail, de son nom... De même, ils étaient reconnus comme autre, différent mais homme, ce qui permet la mise en place des jeux de différenciation, d'altérité, jeux interdits, ou plus exactement inexistant car l'humain de l'esclave était nié tant par les maîtres que par les esclaves eux-mêmes, pliés sous la puissance d'une destinée.

Suite à la chute de l'empire romain, les peuples de l'Est se sont succédés en Gaules au bas moyen-âge, l'homme qui est homme ne travaille pas mais pille et tue pour avoir ce dont il a besoin. Celui qui travaille est un sous-homme, devient esclave parce que fait prisonnier à deux catégories « professionnelles » près : Les forgerons et les joailliers. Celles-ci étaient respectées car elles fabriquaient et décoraient les armes. C'est entre le VIe et le VIIIe siècle que le verbe *laborare* se spécialise dans les travaux agricoles. Cette période voit la société se scinder explicitement en deux : les travailleurs serviles et les « oisifs », c'est-à-dire le clergé et les guerriers.

Artisanat

Si nous nous permettons de nous arrêter sur cette notion, c'est parce qu'elle relève, certes de cette recherche relative au travail, mais aussi parce qu'il est souvent fait le lien entre l'art-thérapie et l'ergothérapie dans le sens où la première a seule valeur de thérapie eu égard au statut de l'art. Comment ne pas sourire face à une profession qui affirme que seule la vannerie a valeur thérapeutique alors que le majestueux de l'œuvre d'art, quelle soit graphique, mais aussi parole (le psychiatre et la poésie), c'est quand même autre chose que le vulgaire de ce panier. Toujours est-il que cette notion d'artisan vient à cette période où les esclaves voient leur condition de vie s'améliorer en devenant petit à petit homme, mais aussi parce que la fin de la chute de l'empire romain tient, pour partie, à l'invasion des peuples de l'Est et que pour se protéger, les domaines se regroupent en villages, petites cités et qu'il devient nécessaire de pouvoir assumer une vie en autarcie. Des besoins ainsi se concentrent et se développent des métiers différents. Il fallait réunir autour de ces villages tous les corps de métier nécessaires et certains esclaves ont pu être ainsi affranchis en échange de leur travail sur ces villages.

C'est vers 859 que la notion et l'expression *artes mechanicae* apparaissent. « Face aux *artes liberales*, s'affirment sur un pied d'égalité les activités artisanales et techniques (*les arts libéraux procèdent naturellement de l'intelligence. Mais les arts mécaniques ne sont pas naturellement innés mais procèdent d'une réflexion*

humaine) » (Le Goff, 1999) et ce, jusqu'au XVI^e siècle. Art, artiste, artisan désignaient ces deux catégories : Les arts libéraux ou beaux-arts et les arts mécaniques et le peintre comme le cordonnier était appelé indifféremment artiste ou artisan. Ainsi, retrouvons nous dans les appellations européennes de cette catégorie de travailleurs des origines latines relatives à l'*ars* dans artisan, *artigianato* en Italie, *artezanato* au Portugal et *artesanado* en Espagne. Mais dans les pays du nord, nous retrouvons *Handwerk*, *handicraft* qui se réfèrent à la notion de travail manuel¹¹.

Il y avait une différence entre mais pas une opposition. Une conceptuelle qui nous dit que l'art est une connaissance appliquée liée à un domaine d'activité réglée (c'est-à-dire technique) ; et une institutionnelle relatif aux sept arts qui désignent les disciplines enseignées en tant que méthodes et non en tant que connaissances abstraites. Il s'agissait de la grammaire, la dialectique, la rhétorique d'un côté et de l'arithmétique, la géométrie, l'histoire et la musique de l'autre.

Cela dit et comme nous le verrons ci-après, l'apparition de l'artisan, de l'artiste puisque c'est le même nom pour des catégories professionnelles similaires, va aussi impliqué la création des confréries, compagnonnages... Il y avait ainsi des artisans issus de la *Mètis* et d'autres de la *Thèmis*.

Nous passons du Ve, VI^e siècle au Moyen Âge, au XIII^e, XIV^e siècle où le travail est devenu utile et reconnu par l'église, toujours lié au maître, mais avec pour une partie de certains serfs le pouvoir de changer de maître. Mais en même temps, il y a eu généralisation de la notion de travail, c'est-à-dire créer quelque chose, que celle-ci soit tangible, spirituelle ou symbolique. Ainsi, il est dit qu'aussi bien le

¹¹ Nous nous permettons ici une petite incursion sémantique sur cet *art*. En lisant les dictionnaires « étymologies du français » de l'Encyclopædia Britannica, ainsi que le Grand Robert, nous découvrons que l'*ars* d'origine latine, renvoyait à « aptitude », « ajustement », « habileté ». Mais aussi, par le mot latin *artus*, « jointure », puis se transformant en *articulus*, nous retrouvons les petits membres, et notamment les doigts de la mains et du pied et cela a aboutit au français orteil. En grec, nous avons au début *arism*, puis *harms* qui désignait un terme technique de construction comme « joint, cheville ». Le mot *harmonia* désignait quant à lui « chose bien agencée » d'où le français d'harmonie. Nous sommes aussi passé par l'*arthron* qui était l'articulation pour arriver, avec l'ajout d'un suffixe -i- à la notion de classement, « d'ordre » et ainsi à l'arithmétique en français.

serf, le prêtre, le chevalier travaillent mais il va sans dire que nous ne pouvons pas mélanger ces différentes catégories de travailleurs car ils ne relèvent pas des mêmes catégories sociales. Toujours est-il qu'auparavant, seuls les esclaves et les petites gens travaillaient aux besoins des autres catégories qui elles ne travaillaient pas. Le Moyen Âge a vu la généralisation du travail par tous à défaut de pour tous. Ce qui a profondément changé, ce sont les finalités du travail. Les débats théologico-philosophiques ont permis que l'homme puisse travailler, et même comme l'a dit Jacques de Vitry en 1250, « qui ne travaille pas, ne mange pas ». Il y a alors une catégorie mentale de la notion de travail, mais celle-ci recouvre des aspects extrêmement différents, notamment de par les finalités de ce travail.

C'est vers le XIIIe, XIVe siècle qu'apparaît une nouvelle forme de travail, celle de salarié. Comme l'expose Robert Fossier (Fossier, 2000, p47), plusieurs facteurs ont participé à cette création. Le principal est d' « ordre moral. Il estimait nécessaire qu'un lien affectif, parfois charnel comme dans l'aristocratie, attache le travailleur à son employeur. Ils se doivent amour et entraide ; s'ils en viennent à la rupture, rébellion de l'un, cruauté de l'autre, il y a péché plus encore que trouble à la paix qui maintient en ordre la société ». En effet, cette sentimentalité réciproque vient de ce que, comme nous l'avons évoqué, pour Dieu, « le travailleur, le *laborator*, est placé dans l' « ordre » des producteurs, il ne peut prétendre en sortir, ni même contester le rôle, donc l'autorité, des deux autres ordres, laïc ou non, qui ont d'autres soins et où se recrute l'essentiel des employeurs ». Le travailleur acquiert un statut social et il est reconnu les mérites de son travail, la qualité de son objet en tant que producteur car seul le producteur, l'auteur est homme.

Cela n'est pas sans conséquence sur l'évolution de la mise en valeur, le donner de la valeur car ce salarié, ce travailleur du Tiers État se recrute sur des critères qui importent peu ici, embauché dirions nous aujourd'hui, sur la place des Grèves de Paris par exemple et pour des tâches données, une activité particulière, un temps donné. Il recevait une rémunération sonnante et rébuchante, mais aussi en nature sous forme de logis et de nourriture chez et par l'employeur. Ce lien affectif évoqué ci-dessus participe à la relation et à la mise en valeur réciproque quant au

travail. Certes, le salarié comme le serf travaillent pour autrui, mais il est évalué sur la spécialisation de son travail, ses qualités et ainsi se généralise une nouvelle division du travail, passant de l'esclave, bête à tout faire (le *faber* de celui qui ne fait qu'exécuter et non créer) à celui de professionnel d'une technique, voire à celui de maîtrise de son *ars*. La mise en valeur du travailleur participe à celle de l'employeur dans une double logique de la relation humaine et dans celle du Droit car il y avait contrat écrit ou contrat moral. Ces normes visent en premier à maintenir un « bon » esprit de concurrence entre les employeurs et moins la protection des travailleurs. C'est l'affirmation du compagnon, des confréries dont l'objectif est la survie des employeurs par une régulation des corps de métiers afin d'éviter une concurrence sauvage, voire barbare. Ce qui est nouveau c'est la généralisation de ce phénomène d'acceptation du travailleur et du contrôle de ces derniers. Notamment, l'essor de cette reconnaissance du travail est passé par l'église qui a promu le travail en groupe car le travailleur solitaire était difficilement contrôlable, sous l'emprise potentielle des démons et de la corruption. Le travail en groupe participait à une vie commune, collective où le chant, la prière et la loi permettaient et facilitaient le contrôle de l'église, sur les corps aurait dit M. Foucault.

Les temps modernes

La transformation du travail vers ce que nous connaissons aujourd'hui a débuté en même temps que la transformation du monde suite à la découverte de Christophe Colomb et à la rupture Copernicienne. Le monde prend une nouvelle forme, tant physique qu'intellectuelle et la place de l'homme dans ce nouveau monde va profondément se modifier.

Ainsi, pour poursuivre notre voyage dans l'art, la différence entre beaux-arts et arts mécaniques s'est effectuée petit à petit de la façon suivante : Les beaux-arts étaient créatifs et les arts mécaniques étaient reproductifs.

Beaux-arts.

Arts conceptuels relatifs à l'agrément, à la technique de la beauté, à la connaissance. Nous trouvons la Poésie, musique, peinture, sculpture... mais aussi l'art militaire, naval. L'artiste était le mot pour qualifier celui qui pratiquait cette catégorie d'art. L'art était pratiqué par des hommes car il s'agissait d'une activité de culture, noble. Nous avons à faire avec l'artefact, la création de quelque chose qui n'existe pas dans la nature. L'artiste a du talent. Nous trouvons ici l'horloger qui crée une machine que nous ne trouvons pas dans la nature

Arts mécaniques.

Art social relatif à l'utilité. Il s'agissait de technique pratiquée par l'homme en vue d'une fin. Nous trouvons ici les activités du travail de l'homme, les travaux communs à la nature. Il s'agit dans les arts mécaniques de reproduire ce que nous trouvons dans la nature. Il y a imitation et l'artisan, mais on utilise ici aussi le mot artiste, n'a pas de talent, il est habile. Nous trouvons ici le cordonnier qui manie des matériaux naturels et produit le sabot de l'homme.

À partir du XVIIIe s et notamment l'encyclopédie de Diderot, on voit apparaître la dimension technique de reproduction en masse. C'est au début du XIXe s que la technique devient une donnée de plus en plus importante, devenant un champ de connaissance à part entière et la technique, un domaine d'application de la science.

La révolution industrielle a fondé une rupture épistémologique entre les arts et la technique, entre les arts et le métier. Alors que jusqu'au XVIe s, les arts et le travail étaient liés, les arts étant la connaissance et le travail la maîtrise du geste, au XIXe s le processus de production fait que l'on ne demande plus à l'ouvrier de réfléchir, le découpage en tâche fait que l'ouvrier ne possède plus son objet, n'en fabricant qu'un bout. À cette époque, la différence se fait sur la quantité de raisonnement que demande une activité. Si elle est forte, c'est de l'art, si elle est faible c'est de la technique.

L'art devient ce que nous entendons aujourd'hui à partir du XIXe s avec l'apport germanique (Goethe, Kant...) et les romantiques français. L'art devient un savoir et non plus exclusivement une activité. La dimension du sentiment, de l'imaginaire émerge. L'art devient un savoir sur l'esthétique avec la création d'école d'art, de l'histoire de l'art. Il s'agit de pouvoir appréhender les différents arts (musique, peinture, sculpture...) grâce aux connaissances qui donnent des clés de compréhension, d'élaboration. Ce mouvement s'est inscrit dans le balayage philosophique, politique et social de la révolution des lumières qui a permis aux « travailleurs » d'accéder à une humanité, certes plus de devoir que de droit et à une reconnaissance du travail proprement humain et non plus exclusivement animal. Au demeurant, le mot artisan, même depuis cette révolution, pose une différence entre l'artisan et l'ouvrier. L'artisan est celui qui travaille pour son propre compte, qui est qualifié, qui est habile tandis que l'ouvrier est le salarié avec toute l'aliénation implicite.

Si nous mettons de côté l'opposition entre l'humain noble et l'animal vulgaire, cette opposition-association, cette dialogique dirait Morin, n'est pas sans évoquer cette même opposition entre une dimension artisanale et une artistique au sein de l'ergothérapie, ce divorce devant être prononcé par les art-thérapeutes. Or l'*ergon* n'est pas plus l'artisanat que les beaux-art. La preuve en est que nous ne pouvons pas utiliser un autre que terme qu'art pour désigné ce que le sens commun met dans l'art. L'*ergon* embrasse toute l'activité humaine, tant dans sa composante artisanale qu'artistique. L'*ergon* est l'artisan et l'artiste comme était la définition avant le XIXe s. L'*ergon* est tout aussi bien les arts libres, les beaux-arts que les arts mécaniques. Nous mettons en place les conditions pour qu'une personne puisse être les deux, artiste et artisan car l'art renvoie aussi à l'articulation, donc au vivant. Elle renvoie à l'espace entre, à la dimension du jeu¹², que celui-ci soit mécanique ou ludique.

¹² Dès son origine, le jeu possède lui aussi une opposition basée sur le mot « *jocus* » le jeu de parole, la plaisanterie et « *ludus* » le jeux en acte. Nous voyons tout de suite que nous retrouvons aussi en ergothérapie cette opposition apparente entre le discours et l'acte. De ces deux dimensions, le jeu a perdu rapidement la première pour ne conserver que l'acte. Mais de cette dimension ludique, nous retrouvons deux nouveaux axes :

La grande transition

Alors que précédemment, nous étions dans une tradition religieuse et souveraine du devoir au travail, s'amorce le passage du devoir au droit au travail, du travail-peine à l'épanouissement au travail. Depuis la célèbre affirmation de Diderot « je veux être heureux » les relations entre la société et les hommes commencent à s'inverser. Au XVIII^e s il y a l'émergence de l'individu, de l'économie, la rationalité, Dominique Méda propose même de situer la naissance du travail à cette époque en tant qu'il serait une catégorie mentale d'être sur le monde. C'est ainsi la naissance effective de la bourgeoisie et des salariés. L'économie comme science se formalise (Adam Smith) et postule que les rapports sociaux reposent sur la capacité à produire de la richesse et que cette production s'effectue dans la sphère exclusive du privé/privé. Petit à petit les rapports sociaux marqués du sceau de la souveraineté du roi de Droit divin s'estompe. Le travail émerge à l'homme et la régulation des rapports sociaux pourrait, devrait passer par le travail. Les bourgeois continuent leur lente et inexorable inscription sociale. Ils ont érigé des beffrois dans les villes, mis des horloges dans toutes les villes en opposition aux clochers, inventé les livres de compte. Ils ont rationalisé, inventé la gestion, le contrôle, le temps chronologique écartant les clercs et l'aristocratie des villes. Ils ont maîtrisé le travail et imposé de nouvelles formes de celui-ci. Avant cette période, l'homme n'avait pas conscience de travailler, de ce qu'était le travail, il vivait, survivait et devait travailler comme condition de son humanité sur terre.

Mais c'est le XIX^e s qui a vu la création du travail comme catégorie mentale et donc comme catégorie sociale et cela sur un paradoxe. C'est à cette période que

L'amusement libre, indéterminé et l'activité ludique « en tant qu'elle est organisée par un système de règles définissant succès et échec, gains et pertes et donc s'inscrivant comme activité déterminée (Le Robert, 1992) ». Par métonymie, le jeu est l'espace où l'on joue et par extension, un espace aménagé pour la course d'un mouvement aisé d'un organe ou d'un objet. Ceci nous renvoie à la dimension de l'articulation. La règle du jeu est la possibilité de réglage, à l'organisation de cet espace de jeu. Le verbe jouer est défini comme « se mouvoir librement avec aisance dans un espace déterminé ».

Le jeu est une activité proprement humaine qui inclut le sentiment puisqu'au XIII^e s et XIV^e s, le jeu et l'activité amoureuse étaient synonymes.

les conditions de travail sont les pires, que le travailleur devient salarié que les théories sur le travail (Hegel, Marx) comme liberté, émancipation, achèvement de l'homme maître et possesseur de la nature sont écrites. Toujours est-il que le travailleur devient salarié, prolétaire, mais surtout, perd son appropriation de son travail du fait de la division du travail. Auparavant, le paysan, l'artisan pouvait être fier car il était responsable de son travail, il n'en est plus question pour les salariés car ils ne sont propriétaires de leur travail ne réalisant qu'une partie de l'objet, ne travaillant que pour un salaire et louant ainsi avant tout sa force revenant ainsi à la forme Grecque et Romaine de l'esclavage. Or ces salariés étaient tous des anciens paysans pour qui la satisfaction du bel ouvrage était une valeur importante. Ce deuil à faire va faire émerger un inconscient collectif où la solidarité va être un maître mot. Ainsi à la fin du XIXe s, nous allons arriver au droit au travail mettant à mort le devoir de travail. Le syndicalisme va tenter d'effacer l'obligation de l'effort au travail, de la force bestiale pour la remplacer par le travail comme facteur participant à une vie possible en dehors même du travail, comme fondement des liens sociaux de solidarité et d'épanouissement. Cette transformation s'accompagne par une modification de l'inscription sociale-historique de l'État qui devient un État social et non plus régalien. C'est ainsi que parallèlement se développeront, s'accroîtront, les processus de rationalisation de l'homme dans la Science avec un grand « S » rejetant de plus en plus loin l'humanité de l'homme qui n'aura plus de droit au nom de sa seule humanité (Arendt, 1994).

Petit détour étymologique

L'ergon : εργον

Si nous nous référons au Bailly, l'*ergon* à quatre acceptions principales. I) action par opposition à l'inaction, à la parole. Il s'agit d'une réalisation ou d'une exécution d'une chose. II) L'*ergon* renvoie dans cette deuxième acception à l'œuvre et à l'ouvrage (Cf. le développement sur œuvre et ouvrage ci-après). Le Bailly précise que sous œuvre et ouvrage, nous retrouvons engager une action¹³, les occupations et le travail. Comme précisé précédemment, *ergon* au pluriel () renvoie aux travaux de... la mer, de la mine, de tapisserie... Mais l'*ergon* est aussi manœuvre, intrigue. Toujours dans cette deuxième acception, nous retrouvons l'affaire des hommes, faire son affaire de quelque chose, apporter toute son attention à quelque chose. Mais c'est aussi affaire dont il faut se charger, le besoin entendu comme « nous avons besoin de... » pour réaliser notre œuvre, notre ouvrage. Cette perspective renvoie à l'*opus* latin. La troisième acception de l'*ergon* est le travail accompli, l'œuvre, l'ouvrage. Les exemples cités vont de l'arme au vêtement, mais aussi de la statue aux sept merveilles du monde. De façon péjorative, l'*ergon* renvoie au fait de devenir l'œuvre accomplie par quelqu'un ou quelque chose, par exemple devenir la proie ou la victime de la maladie (« si je suis tué, ce sera par votre fait », c'est-à-dire, ce sera votre œuvre). Mais l'*ergon* est aussi affaire financière en tant que ce qui est l'œuvre de, produit par. Enfin la dernière acception est de sens général, commun et renvoie au chose, affaire, au fait, acte et événement.

Le radical ergo () a donné différents dérivés en devenant affixe, et notamment artisan et artiste qui sont réunis sous un même nom *ergo-téchnitès* (-) et qui s'oppose à l'agriculteur, à tout ce qui touche aux travaux de la terre. Les artisans étaient ceux qui sont « techniciens », c'est-à-dire ceux qui

¹³ Cf. *gëro* en latin : 1) porter quelque part quelque chose, 2) porter sur soi, 3) porter, avoir, se comporter, faire paraître, tenir un rôle, 4) se charger d'une chose, d'une charge, d'une affaire mais dans l'ordre publique, de la cité romaine. *Gëro* est l'origine de gérer, gestion.

sont habiles en, s'entendent en, ainsi que les personnes versées dans les pratiques religieuses. Les artistes étaient plus particulièrement les comédiens, mais aussi les chanteurs. Par extension péjoratives, ce sont les fourbes, les charlatans, les comédiens. Mais nous trouvons aussi *ergo-ponos* caractérisant le travail laborieux, et plus particulièrement du cultivateur et du chasseur, mais aussi les mauvaises actions au sens moral. Mais ergo est aussi le radical qui a formé *ergie* que nous retrouvons dans *energeia* en grec et qui signifie « force en action ».

Où l'on voit que la complexité de la question est fort présente dans cette définition issue d'un dictionnaire. Et encore, nous n'avons fait qu'un résumé de ce qui est proposé.

De l'opéra au tripalium

Nous nous référons au dictionnaire de Georges GOUGENHEIM, « Les mots Français dans l'histoire et dans la vie, Tome I, 2e édition, A. & J. PICARD, Paris, 1983 » et qui définit, non pas tant le travail, que l'idée de travailler. Ces définitions reposent sur les origines latines et font « l'impasse » sur une étymologie Grecque car, d'après l'auteur, elles sont trop éloignées des correspondances françaises.

Le verbe le plus ancien qui ait signifié « travailler » est *ouvrer* (du latin vulgaire *operare*, substitué au latin classique *operari*). Cette disparition du verbe ouvrer au profit de celui de travailler est étonnante car nous retrouvons nombres de mots formés à partir de cette origine (*œuvre, ouvrage, ouvrier...*) et notamment « jour ouvré », à ne pas confondre avec ouvrable. Ce dernier vient du verbe ouvrir et correspond à un jour où l'on ne travaille pas au contraire du jour ouvré, qui est un jour travaillé (La semaine comporte six jours ouvrables et cinq jours ouvrés).

Œuvre, est elle même dérivée du latin *opera* et du neutre *opus*, et ce, tout comme ouvrage. La différence que nous effectuons entre l'œuvre et l'ouvrage d'art (peinture, sculpture pour la première et pont, tour pour la seconde) est toute récente car nous ne la retrouvons pas dans le Littré qui ne connaît ouvrage d'art qu'au sens artistique.

Mais, en plus du verbe ouvrir, il était utilisé le verbe labourer issu du latin *laborare*. Ce verbe s'est spécialisé très tôt dans son acception agricole, et même plus spécifiquement, dans les travaux de la terre. Son dérivé laboureur a donné le mot cultivateur. De même, cette origine à donner labour et labeur et ce n'est qu'à partir du XVI^e s que le labeur est passé du labour au sens général que nous lui connaissons.

Ce n'est donc qu'à partir du XVI^e s que le verbe travailler s'est imposé mais dans une double logique. Celle de transformer, modifier « façonner le métal » et dans le sens transitif de « se donner de la peine ». Il est à noter que la première acception de transformer renvoie au verbe éduquer dont l'édition de 1992 du Grand Robert précise : « *Éduquer [...] est mal reçu jusqu'au XIX^e s. Littré écrit en 1864 qu'éduquer « qui est correct, et qui répond à éducation, n'obtient point, malgré tout cela, droit de bourgeoisie »; le Dictionnaire général, v. 1900, le qualifie de « populaire » et certains dictionnaires de « familier ».* ».

Travail est un dérivé du verbe travailler et n'est pas le prolongement du nom « travail » en tant qu'instrument de contention à trois pieux. Il exprime l'idée de labeur, de peine, de tourment, de fatigue car il est dérivé du verbe.

Travailleur, quant à lui, s'il est nom commun correspond à celui qui travaille et en tant qu'adjectif, à celui qui se donne de la peine. Dans ces deux sens, il s'agit d'un terme d'éloge. Ce n'est que la division sociale du XIX^e s qui a façonné l'opposition travailleur/capital.

D'après Georges Gougenheim, travailler ne s'est imposé que parce que ouvrir, labeur n'avaient pas de verbe correspondant.

Le tripalium

Le travail, quels que soient les siècles, est intimement lié au labeur, à la souffrance, à la contrainte. L'étymologie nous précise que le travail vient du bas latin d'époque mérovingienne, *tripalium*, qui se trouve dans les décisions du concile d'Auxerre (578). *Tripalium* était classiquement un instrument de contention à trois pieux utilisé pour contenir, maintenir, bloquer les animaux pour

aider à la délivrance. Mais en fait, il s'agit surtout d'un outil très utile dans les fermes, notamment pour le ferrage, le marquage au fer rouge, et les interventions vétérinaires douloureuses. De cette utilisation, l'enfantement humain utilise aussi le travail, la table de travail à trois plans car, au XII – XIIIe s, le *tripalium* avait pour fonction d'immobiliser la mère si les douleurs étaient trop importantes. Alors, ce *tripalium* ne serait pas que torture mais bien aussi, et en même temps, ce qui nous permet de créer, donner (de) la vie ?

Jusqu'au XVIe s, le travail n'est pas acte de (re)production mais s'inscrit dans la chair du vivant comme souffrance et contrainte. Le glissement sémantique de « travail – faire souffrir au travail » comme fabrication par transformation de matière en vue d'un résultat, se fait petit à petit mais toujours avec l'idée du labeur, de l'effort, de la souffrance. À partir du XVIe s, commence à apparaître l'idée que le travail est aussi faire un ouvrage, rendre plus utilisable...

Nous sommes donc dans une logique où le travailleur est le tortionnaire et le torturé. Il torture la matière pour la transformer par le labeur. Or le labeur (du bas latin *loborare*) signifie autant « mettre en valeur, cultiver » que « se donner du mal ». Le labeur aurait-il un lien avec l'évaluation qui est étymologiquement « donner de la valeur à... » ? et dans l'affirmative, n'y aurait-il d'évaluation que dans la douleur ?

Travailler est donc autant souffrir que faire souffrir, subir autant que dominer, la contrainte que la liberté, transformer qu'imiter. L'homme travaille pour produire des éléments qui lui permettent de se reproduire. Mais l'homme n'est pas qu'animalité car il a la raison qui nous différencie de la nature en tant qu'elle est contingence de notre survie. L'activité technique de l'homme, le travail, ne confère une dimension humaine à l'homme que parce qu'elle est source de connaissance, de signification, de co-production.

La production est étymologiquement « conduire en avant, amener, exposer, développer, faire pousser... ». Cette mise en avant est pour partie liée à la mise en évidence, d'aucun pourrait dire, la mise en valeur... Il a aussi un sens juridique puisqu'il s'agissait, et ce, à partir du XIVe s de produire une pièce, un

témoignage. Ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle, par métonymie, qu'il a désigné la publication d'une œuvre.

La création, elle, relève du désir, du sens, de l'inspiration, de l'imagination. Elle est « un dévoilement, une ouverture de la parole à l'être ». La *poiésis* est auto-production de l'être ou le dire et le faire ne caractérise plus l'être, mais sont les instances par lesquelles l'être s'actualise. Mais cette auto-production de l'être par l'ipséité est clôture *a priori* et est brisée par l'intrusion du social et par la filiation. Cette auto-production devient alors auto-crédation, pro-crédation, elle est conduite en avant, guide, accompagnement vers un advenir qui s'élabore et s'actualise dans la symbolique de la fonction, non pas génitale, mais sexuelle. La création n'est donc pas fornication, répétition car elle est production de sens, significations et donc nouveau, possible, vide. Le travail est in-signifiant, transformation, passé, plein, formalisable, objectif. Il ne vise qu'à transformer son environnement, à modifier des objets déjà-là, signifié. La création, la production visent quant à elles de nouvelles formes de signification. Le marteau du piano s'inscrit dans le travail de l'accordeur, tandis qu'il est appropriation du pianiste qui interprète.

Mais peut-on cliver de façon aussi abrupte le travail et la production, peut-on envisager que tout travailleur soit un animal insensé ? Comment le travailleur, en tant qu'homme, peut-il vivre et être si le travail n'a pas de sens ? Le travail aliène-t-il l'homme (Marx) ou le libère-t-il de son animalité (Aristote) ? De quel travail parle-t-on ?

L'homme est travailleur par nécessité, mais il est aussi et en même temps, créateur car « machine désirante ». L'une n'est pas réductible à l'autre et ne permet le sens que comme expression contingente de l'un dans l'autre par surgissement continue et non-maîtrisable du flot incontrôlable de notre inconscient, que celui-ci soit freudien ou cognitif. La seule chose que nous ne pouvons maîtriser est le fait que nous pensons toujours, tout le temps et en tout lieu. Il n'en demeure pas moins que nous pouvons agir sur la qualité de ce flot de pensée ; un mot nous renvoie toujours à un par-delà du mot, un acte nous renvoie toujours ailleurs en tant qu'ils sont symbole, sentiment, affectivité, imagination.

Nous disons, faisons toujours autre chose et au-delà de ce que nous croyons dire et faire.

Nous commençons alors à percevoir qu'effectivement, l'ergothérapie ne peut pas être dans le registre strict du travail car nous sommes mécaniques, physiologiques, mais aussi, et surtout, logique, technique, ethnique et éthique. Nous sommes ce que nous disons de ce que nous faisons dans un rapport aux autres qui nous donne les lois. Nous sommes ce que nous disons comme société dont nous faisons les lois. Et c'est parce que nous créons une société particulière dans une société qu'il nous faut tout autant créer que travailler. Le travail est la condition de notre survie, condition nécessaire mais pas suffisante, tout en nous permettant d'accéder au logos, au tropos, à l'ethnie et la norme (Gagnepain, 1994). C'est par l'élaboration psychique et des mécanismes de défense afférents que nous pouvons envisager la souffrance de notre nécessité par l'illusion, l'hallucination sublimée de notre sociabilité.

Nous sommes bien en ergothérapie dans le registre de la création du sens, et ce, quel que soit notre lieu d'exercice et les modalités de nos pratiques. D'aucun diront que c'est jouer sur les mots, moi je préfère jouer avec les mots. Mais il n'en demeure pas moins que ce travail sémantique est indispensable pour pouvoir envisager d'élaborer, de créer de nouvelles ergothérapies. N'en rester qu'au sens commun, des glissements à l'emporte-pièce transatlantique ne permet pas l'émergence de nouveau. Nous n'en restons qu'au niveau de l'interfaçage, et ceux qui ont fait un véritable travail de traduction le savent bien. L'ergothérapie universelle n'existe pas car il n'y a pas un seul paradigme de l'ergothérapie, n'en déplaise à ceux qui en viennent à défendre leur « paradigme ».

Synthèse

Que pouvons-nous tirer de cette brève étude par rapport à notre problématique de départ qui est relative à l'ergothérapie. En premier, le travail en tant que catégorie mentale qui est de l'ordre du lien social, du vivre ensemble et est une notion relativement récente, apparue autour du XVI^e s. Avant cette période, les hommes travaillaient pour vivre, mais d'un vivre sans à côté. La vie était de vivre, d'être dans son accomplissement de labeur et la vie sur terre relevait de la condition naturelle, divine qui nous avait placé à tel ou tel endroit, à tel ou tel niveau. Travailler, relevait des trois ordres (aristocratie, religieux et tiers) et était production, soit d'objets matériels, soit de soi. La valeur était la *Thémis*, chacun à sa place puisque Dieu avait décidé et était la Valeur suprême, l'idéal. En conséquence, la notion de sujet libre n'existait pas. C'est à partir de la rupture Copernicienne, de l'explosion intellectuelle des XVII^e et XVIII^e s que le sujet est petit à petit apparu, que la valeur s'est transformée en rationalité et que le travail a rencontré sa division. Au demeurant, c'est Adam Smith dans « la richesse des nations » qui est un des premiers à mettre en valeur le travail en tant que celui-ci serait valeur en soi et source de toute valeur et déterminant la valeur d'usage et la valeur d'échange.

Les deux catégories de production d'objet et de soi ont perduré, mais se sont petit à petit modifiées pour prendre en compte l'individu comme pouvant avoir une vie à côté du travail, que ce dernier était avant tout fournisseur de subsides pour vivre et faire autre chose. Mais en même temps, le travail a perdu de son humanité puisque nous sommes revenu à une tradition où l'objet n'appartenait plus à son producteur comme pour les esclaves et artisans de l'Antiquité. Mais en plus, la division du travail ne permet plus au travailleur devenu salarié de faire son objet, de le réaliser du début à la fin. Alors que le travail s'humanisait par la possibilité d'être en dehors du travail, en même temps, il accentuait l'aliénation du travailleur en ce qu'il n'était plus que force de travail et ne participait que d'un petit bout de l'objet, mettant à mal les processus d'appropriation de l'objet et du travail « bien fait ».

En outre, le vecteur de valeur a été, et est toujours aujourd'hui, la monnaie comme critère absolu de référence. Cette dimension du travail comme source d'échange et donc d'enrichissement s'est faite au détriment de la dimension de réciprocité. L'échange, de fait marchand a induit une évaluation faussement objective et dont la norme est la justesse de l'échange en tant que le coût est juste car mesuré. Alors qu'avant le XVIe s, le critère de valeur était le temps et l'effort fournis pour la réalisation du travail, le développement de l'économie, de la révolution industrielle et donc de la bourgeoisie a défini le critère au niveau de l'utilité de l'objet et du bénéfice économique envisageable. Ce critère est élaboré, non par le travailleur-salarié, mais par le maître-bourgeois. Comme nous avons vu qu'à partir du XII-XIIIe s le maître hébergeait son ouvrier, voire le nourrissait, impliquant en cela des relations « amicales » et donc une certaine forme de réciprocité, l'avènement de l'économie fera glisser la réciprocité vers l'échange marchand et effacera la relation comme support d'intégration sociale au profit, et c'est le cas de le dire, de la redistribution rationnelle car théorisée dans une logique quantitative d'équivalence, d'équilibre.

Pour ce qui est de l'ergothérapie, s'agit-il donc d'une thérapie par le travail ou par la mise en situation d'activité humaine ? À ce stade de notre étude, dire qu'elle est une thérapie par le travail est une définition trop souple eu égard à la polysémie du mot « travail » et de sa forte valeur sociale en ce début de troisième millénaire. Elle est dans le registre de la psychothérapie et donc de la production de soi avant tout. Elle n'est donc pas du travail strictement industriel, de la production d'objet mais en même temps, elle utilise des activités humaines en tant que porteur de sens, de jeux et elle produit des objets souvent tangibles qui sont bien dans la première dimension abordée. La visée de l'ergothérapie est assurément la production du sujet en souffrance, son potentiel d'autorisation, d'être auteur, co-auteur de ses actes, de sa *poiésis*. Alors que la maladie mentale, mais aussi nombre de troubles neurologiques sont dans le registre du pathos « ôteur » de soi, il convient bien d'envisager une ergothérapie qui promeut ce travail sur, de soi. Faire un panier en osier est production d'un objet (le panier), mais c'est aussi, et avant tout, production de soi par les jeux d'altérité de la relation, par la mise en place d'une aire de jeu (Winnicott, 1971). Nous sommes, en tant que thérapeute,

co-responsable de cette aire d'expérience, de la sécurité de la personne, de cet accompagnement dans une mise en scène dont la pièce ne sera jouée qu'une seule fois. Dans l'activité, il y a un cadre, des règles, mais il est régulé, discuté, actualisé car c'est la vie qui est en œuvre et non en fabrication. L'activité, l'agir, place la personne face à son futur passé, face à son objet qu'elle est libre de produire comme de le détruire et qui n'est pas dans le système de consommation. Le temps libre de la séance est une histoire, un mode « d'être ensemble » car les contraintes afférentes sont une fenêtre ouverte sur le temps libre qui passe et non sur le *chronos* rationnel. Or ce temps libre fait peur car il est vide *a priori*.

Pendant les séances, ce qui importe, c'est la relation, le langage qui nous met en rapport avec l'autre, les autres. L'activité est le support de cette relation, nous sommes dans la médiation du langage et non des choses en tant qu'objets réifiés. L'objet produit, la chose fabriquée, ne sont présents que s'ils sont parlés, échangés, élaborés dans et par la relation. Cette priorité au langage comme relation va à l'encontre de la forme de vie sociale instituée à ce jour. En effet, cette promotion acharnée du travail fait que toute activité, pour être socialement partageable, doit être ramenée à cette valeur suprême qui porte sur les choses, sur la technique, sur le bien de consommation et non sur l'activité, sur l'œuvre. Cela nous semble découlée de notre culture d'animal bio-psycho-fiscal qui pense en termes de consommation, d'acquisition, de dépenses marchandes, en utilitarisme.

La personne a, au début, souvent du mal à investir l'atelier comme lieux de la création gratuite, apparemment libre. Elle reste avec l'image de l'utilitarisme productif qui fait qu'elle vient travailler, s'inscrivant dans cette opposition entre un monde où l'on doit acquérir, consommer, se reproduire rationnellement et la perte, la dépense improductive, irrationnelle. L'utilité implique un avantage, le maintien d'un déjà-la ou un accroissement et s'oppose en cela au désir. Il est vrai que l'atelier et la séance de thérapie sont des temps et des lieux d'expression de la souffrance. Alors, comment passer du *tripalium* à l'*opus*, du travail à l'activité, du *ponos* à l'*ergon* ? Comment passer de la décision de fabriquer, d'offrir quelque chose d'utile à celle de réaliser un objet à offrir pour (se) faire plaisir, comment passe-t-on du produit neutre, impersonnel à l'objet sentimental ? La réponse paraît

évidente : en permettant à la personne d'investir du plaisir, des sentiments. Mais qu'est ce que ce passage implique ? Et bien, d'avoir en tête un destinataire et de l'investir au travers de cet objet, d'exister déjà un tant soi peu avec cet autre et cet objet interne à soi, en soi dans cette relation fantasmée et hallucinatoire. L'extériorisation de cet objet ne se fera que par l'accompagnement du thérapeute qui, progressivement, lui fera éprouver le risque, l'angoisse de cette extériorisation, de cette séparation, de ce passage de relais au futur donataire.

L'objet, dès qu'il est élaboré, et pendant le temps qui sépare le don, entre dans l'intimité des sujets et participe à leur communion. L'objet est alors retiré de l'ordre des choses, il absorbe l'excès d'investissement devenant par la-même investissement hallucinatoire d'un étant et non de l'être. Retirer ainsi à la vie partageable, il se dissout dans le créateur qui ne peut l'envisager encore comme extériorité, étant sa *part maudite* (Bataille, 1967). Cet objet d'échange n'est pas une chose, il n'est pas mort, réifié car il rayonne d'un devenir politique en tant que possibilité de création d'un nouveau mode de vivre ensemble (Guihard, 2001) de la sphère privée-privée (les relations humaines, la famille, l'amitié...). Il est dans le cadre des séances d'ergothérapie tout en étant le créateur de ce cadre, de cette fenêtre vers une histoire se faisant. Il ne doit pas être l'expression de la répétition du passé dans le présent, mais bien la marque de la création au présent.

N'envisager l'ergothérapie que dans le registre du travail, production d'objet est amputer cette modalité psychothérapique d'une part d'elle même. La production d'objet est dans le registre de l'échange marchand, de l'équilibre, du contractuel. Être dans la production de soi est du registre du Don, du déséquilibre et des sentiments. Suivant que nous nous situons dans l'un ou l'autre, la personne que nous accompagnions attend de nous des choses différentes. En tant que producteur d'objets, elle attend de nous un maître, un enseignant, des conseils techniques, des savoir-faire alors que si nous nous situons dans la production de soi, elle attend aussi un soutien, une aide, un guide, du sentiment, que nous permettions un travail de perlaboration. Il est à noter que ce métissage, cette articulation des deux logiques ne peut s'effectuer que si nous nous situons dans la logique de la production de soi car nous pouvons alors penser ces deux

perspectives et envisager de passer de l'une à l'autre, être technicien d'un savoir-faire technique et d'un savoir psychothérapique. Il ne nous paraît pas envisageable, si nous nous situons dans la logique de la production d'objet de pouvoir passer à la production de soi tant la rupture épistémologique nous semble importante¹⁴.

En outre, la production de soi implique un travail sur soi, de production de soi de la part du thérapeute afin de pouvoir supporter le regard, la parole de l'autre en tant que limite de notre désir, de notre pouvoir et de notre ambition de maîtrise. Comme l'a développé Jacques Ardoino, ce travail nous confronte à la fonction majeure de la surprise¹⁵, de l'inattendu qui nous renvoie à la place majeure de la notion de création.

¹⁴ Que dire alors de ceux qui prônent des caricatures pour mieux distinguer au nom d'une hétérogénéité qui est toujours plurielle d'homogène et qui viserait si nous les écoutons, une assumption d'une dialectique miraculeuse de contraires mais encore une fois toujours homogènes et donc facilement réductibles. Effectivement, la distance fait peur car elle sépare et il est facile de vouloir les relier faute de pouvoir les penser fondamentalement opposées, guerrières et inaccordables. Mais c'est ce qu'elles sont et pourtant il ne faut pas les réduire à de simples oppositions légères. Quand nous sommes dans une logique qui vise, ou plutôt qui défend, trône le bilan validé, il est inconcevable de passer aisément, voire caricaturalement à une logique d'intimité avec l'autre car ce serait se nier, envisager comme l'évoquait Philippe Vaur de « soi niais » l'autre. Mais que dites-vous, soigner l'autre, vous n'y pensez pas, il faut qu'il se soigne tout seul car il doit être acteur de ses soins. Quand en plus, le maître mot est la prise en charge globale, il devient clair que l'autre est « soi nié ».

¹⁵ « Ces acceptions plurielles [du mot « surprise »], comme les contextes dans lesquels on les emploie, le plus généralement, font bien apparaître qu'en dépit des sens communs liés plutôt aux émotions ou aux états ressentis, subis, éprouvés, il subsiste dans la surprise quelque chose d'irréductiblement différent, parce que non nécessairement contenu dans « l'étonnement », c'est-à-dire la relation concrète, vivante, bien marquée entre le sujet et l'autre. La surprise est impensable sans altérité explicite. La construction du terme surprise implique l'**action**, fonction, elle-même de l'**autre** humain, co-présent dans la situation, au moins autant que l'**état**, et de ce seul fait, suppose l'**interaction**. » Discernement entre pédagogie de l'étonnement et pédagogies de la surprise ? (A propos d'une articulation entre formations initiales et formations continues). Jacques Ardoino (avril 2002), colloque AFIRSE, Pau

Rappel historique sur l'utilisation du travail en psychiatrie

Ce bref rappel a pour vocation de situer schématiquement l'utilisation du travail comme visée thérapeutique dans l'évolution de la psychiatrie française depuis deux siècles. Il va sans dire que nous le ferons de façon très succincte eu égard au format de ce document.

Les aliénistes

C'est avec les aliénistes français, Esquirol et Ferrus, élèves et disciples de Pinel, que la psychiatrie va prendre un tournant, même si, comme le signale M. Foucault « On sait bien que le XVIIe siècle a créé de vastes maisons d'internement ; on sait mal que plus d'un habitant sur cent de la ville de Paris s'y est trouvé en quelques mois, enfermé [...] Depuis Pinel, Tuke, Wagnitz, on sait que les fous, pendant un siècle et demi, ont été mis au régime de cet internement [...] C'est entre les murs de l'internement que Pinel et la psychiatrie du [tout début] XIXe siècle rencontreront les fous ; c'est là - ne l'oublions pas - qu'ils les laisseront, non sans se faire gloire de les avoir « délivrés »¹⁶ ». En effet, déchaîner les fous fut, certes un progrès considérable, mais les laisser enfermés dans les murs des asiles fut le début de la pratique française de l'enfermement où le malade devait participer au travail pour son bien, mais aussi, et surtout pourrait-on dire, pour le bien de l'hôpital et pour faire vivre ce dernier. Il s'agissait de permettre la survie économique de l'institution, mais aussi des administrations notamment départementales, ainsi que sa pérennité écologique par le calme des malades. Le travail avait alors une vertu morale et calmait les débordements des fous. Cette question du travail découle du surcroît de liberté accordé aux malades que l'on devait alors occuper. Les travaux proposés et imposés sont principalement des activités de plein air (jardinage, agriculture, élevage...) ainsi que des ateliers fermés compte tenu de contre-indications avec l'état de certains malades, des

¹⁶ FOUCAULT M., *Histoire de la folie à l'âge classique*, Édition Gallimard, Paris, 1989, p 51

conditions climatiques. Tous ces ateliers sont encadrés par des gardiens et les malades sont qualifiés de malade travailleur. Cet état de fait tient à ce que, majoritairement, l'hôpital est un lieu de vie qui doit concilier la triple exigence de soin, de bien-être et de survie économique. Ce sont donc les patients dits « chroniques » qui sont mis au travail comme moyen de bien-être pour cette population d'incurable, tandis que les malades riches qui payent leur pension ne travaillent pas.

Apport de la pédagogie

Les évolutions de la pédagogie eurent deux répercussions importantes sur le travail à l'asile, puis à l'hôpital à partir de 1937.

Au début du XXe siècle, le courant prédominant, repris par le docteur Hermann Simon, était affilié, entre autres, à Alain (1868-1951) qui, outre le choix d'une didactique autoritaire basée sur le rapport d'autorité du maître sur l'élève, souhaitait que les écoles soient coupées des réalités sociales. Néanmoins, des pédagogues commencent à semer pour l'avenir, nous citerons Célestin Freinet (1886-1966) qui souhaitait mettre en avant le rôle social de l'école, le travail coopératif et la possibilité d'une réalisation personnelle de l'enfant. Cela aura de grandes répercussions pour la création de la psychothérapie institutionnelle.

C'est donc au sein de cette dualité entre l'ordre collectif et l'éducation communautaire que l'évolution du travail comme thérapie va grandir accompagnant ainsi les évolutions de la société, notamment avec l'apparition des loisirs.

La médecine psychiatrique

Le travail thérapeutique s'intègre dans l'évolution de la psychiatrie. Celle-ci affine la nosographie, s'enrichit de nouvelles thérapeutiques (électrochoc, insulinothérapie...), intègre de nouveaux modèles théoriques permettant une meilleure orientation des traitements. La distinction travail traitement et travail bien-être s'affine sur des critères plus « scientifiques » et non exclusivement sur le

versant économique. Néanmoins, beaucoup restait à faire même s'il ne faut pas oublier que le travail avait comme objectif principal d'éviter une oisiveté qui ne pouvait qu'être déstructurante compte tenu des durées de séjour.

Le médecin chef, directeur est responsable de la mise en place du travail, il délègue au surveillant d'atelier la gestion quotidienne. En France, ces derniers ne sont pas formés, alors qu'aux États-Unis naissent les *occupational therapist* en 1918.

La thérapeutique de ce début de siècle est basée principalement sur le conditionnement développé par Pavlov. En Allemagne, c'est Hermann Simon qui définit la première théorisation du travail thérapeutique en affirmant les modalités de mise au travail ergothérapique selon deux temps. Un premier passe par la conservation des automatismes restés sains en utilisant des travaux stéréotypés ; le deuxième temps va promouvoir l'activité comme devant permettre au malade d'échapper à ses idées délirantes, aux phénomènes morbides des processus pathologiques par la distraction et par l'autorité des supérieurs, entendu la hiérarchie.

Il en résulte qu'en ce début de siècle, et même jusque dans les années 40, nous trouvons jusqu'à 80 à 90 % des malades au travail dans les hôpitaux psychiatriques français. Ceci a concouru à déshumaniser ces institutions de soin par l'inscription de l'ordre et de la discipline à leur fronton.

Le mouvement de psychothérapie institutionnelle.

Au sortir de la deuxième guerre mondiale, un double constat va bouleverser le paysage psychiatrique français. À cette époque, le travail y est encore inscrit comme tradition asilaire à vocation économique pour l'hôpital.

La prise en compte du surpeuplement et de l'indifférenciation des institutions entraîne certains psychiatres à envisager l'hôpital comme un élément fortement pathogène où la psychose envahit les murs de l'établissement allant jusqu'à psychotiser son fonctionnement. L'autre constat est lié à la déportation, l'enferment pendant la deuxième guerre mondiale, de nombreux soignants qui ont

alors vécu personnellement les conséquences sur la personnalité humaine de la terreur, la brutalité, la contrainte... Partant du constat que la situation d'interné était identique à celle de prisonnier, cela va corroborer les constatations du caractère pathogène institutionnel.

La psychothérapie institutionnelle va naître de ces prises de conscience, ainsi que des nouveaux courants pédagogiques qui ont été amorcés au début du siècle et qui se développeront dans la pédagogie institutionnelle. Racamier, Daumezon, Sivadon, Paumelle et Tosquelles défendent alors l'idée que les équipes devraient permettre une déconstruction des représentations que les soignants ont de leur profession au profit de la création d'une nouvelle identité fédératrice car liée à la mise en place d'espaces de liberté, de manipulation des structures et d'appropriation des normes. Ils seront créés par des individus différenciés, autonomes et générateurs de nouvelles valeurs. Il ne s'agit plus de considérer le travail comme curatif grâce à ses dimensions morales et éducatives, mais de prendre en compte la situation de travail comme rencontre possible avec le sujet en souffrance. L'ergothérapie est thérapeutique parce que contextualisée dans l'institution et devient échange matérialisé. Nous passons d'une logique d'autoritarisme moral (H. Simon) à celle de co-auteur (Tosquelles, Racamier...), nous passons d'une logique anglo-saxonne de l'occupational therapy (ergothérapie) qui vise au maintien d'une pratique sociale et productive à celle d'une écoute de la souffrance de l'autre, de l'interprétation du sens à donner au symptôme et à l'activité, nous passons de l'atelier de production à celui d'atelier de création.

Cadre de référence

Ce présent document propose un cadre de référence, une démarche scientifique, mais qui ne vise pas à tout expliquer, démontrer rationnellement, objectivement et scientifiquement car une telle démarche est incomplète, voire insuffisante ; l'explication n'est rien sans la compréhension. Il ne s'agit pas, bien entendu, de la rejeter et de céder corps et âme aux chants des sirènes de la complexité, mais de garder à l'esprit qu'effectivement la psyché, l'imaginaire par exemple, entendu comme ce qui nous permet de créer autre chose que ce qui (pré)existe, est une donnée fondamentale de la composante humaine. Elle n'est certes pas scientifique, pas rationnelle, pas objective, mais nous avons cette ressource en nous et qu'elle soit nommée imaginaire, imagination, fantasme, rêve... cela importe peu¹⁷ à partir du moment où nous ne la rejetons plus.

Cela induit que nous pouvons nous placer, non plus dans une logique explicative, analytique mais dans une perspective de compréhension. Ces deux logiques, que beaucoup cherchent à opposer, doivent se compléter, être en discours réciproque, dialogique (E. Morin) afin que ces deux temps puissent être l'expression d'une réalité quotidienne tout en permettant l'émergence d'une pensée diachronique, source d'évolution, de projets, de vie. Il serait vain de vouloir ne considérer qu'un aspect de notre regard, il nous faut regarder avec une vision polyculaire, multiréférentielle (J. Ardoino). En effet, la complexité des situations ne tient pas aux objets observés, mais à notre regard. Nous nous situons dans un champ ou dans un autre, auteur de nos observations, acteur de ces situations. C'est donc dans cette perspective que nous nous plaçons, position liée à cette impérieuse nécessité des regards multiples, des langages distincts mais non opposés, de discours pensés, construits, dénoncés, interprétés comme signifiant de notre incomplétude.

¹⁷ Il n'en demeure pas moins que, bien que ces termes puissent apparaître synonymes dans leurs sens communs, un travail de définition sémantique et paradigmatique soit indispensable pour nous permettre de glisser de l'opinion à l'argument.

Néanmoins, ce projet, parce qu'avec inscrites des visées politiques et philosophiques, ne saurait être clos et statique. Il est du devoir éthique du thérapeute de remettre en question les validités des modèles, des concepts qui sous-tendent les pratiques correspondant à l'état des connaissances actuelles. Cette remise en cause passe par l'interrogation, le questionnement qui ne doit pas être vide, sans signification.

Champs d'intervention

Le champ d'intervention de l'ergothérapie est vaste a-t-on l'habitude de lire et d'entendre, or, il n'est pas vaste mais complexe. Il ne l'est pas car cela revient, d'une part à spatialiser, rendre statique une démarche thérapeutique qui n'est pas, ne devrait pas être exclusivement technique, technologique, procédurière. Nous n'évoluons pas dans une géométrie à deux plans, et de plus, finie. D'autre part, cette mise à plat, cette clôture implique une négation du temps, de l'histoire de vie. En effet, que dire d'un champ de connaissance qui ne serait que « vaste », serait-ce à dire qu'il suffirait d'un explorateur plus aventureux que d'autres pour en faire le tour et que ce qu'il ramènerait serait alors non plus magique, mais uniquement un donné ramassé. Or, il s'agit d'engager une discussion épistémologique quant à cet objet d'étude et, nous semble-t-il, cette discussion étant dans une perspective complexe, il convient de réunir la « connaissance » et « le faire connaissance » en tant que la science et la clinique dialoguent parce que reconnues. Pourquoi l'inconscient Freudien ne pourrait-il pas connaître l'inconscient cognitif ? Pourquoi la médecine serait-elle une science et l'ergothérapie une plaisanterie ? Mais surtout, et avant tout, pour quoi cette quête d'une ergothérapie comme science ?

Cet aspect clos, fermé de la prise en charge du patient place l'ergothérapie, parmi les autres professions du soin, à la périphérie, dans un petit coin, dans une zone « impure » où l'on ne sait plus très bien si c'est du sanitaire, du social ou du médico-social. Nous serions à la limite, limite et en tous les cas, certainement pas scientifique. A-t-on déjà vu une profession de santé dite scientifique utiliser la

vannerie, la cuisine...? Notre credo, c'est l'activité humaine, dans sa « banalité », son quotidien, ses habitudes, et en plus, nous le revendiquons.

Ce présent texte doit nous permettre d'oser voir, d'oser regarder et d'être vu. Il nous engage dans une relation avec l'autre qui, seule, nous permet d'exposer nos pratiques. Nous avons alors pris comme option que l'ergothérapie ne se sait pas encore réelle dans ce qu'elle fait parce que trop longtemps et trop souvent, elle a cherché à savoir, à expliquer et non à penser, à comprendre. Elle doit se résoudre à se penser elle-même afin de se chercher dans ce qu'elle est.

Nous vous proposerons ci-après des propositions relatives à ce que nous pensons être des fonctions et rôles de l'ergothérapie, de l'ergothérapeute. Nous avons posé que le terme *fonction* recouvrait tout ce qui avait trait à l'administratif, au profil de poste défini par les directions des ressources humaines.... Le *rôle*, quant à lui, est de l'ordre du sensible, de l'humain et représente ce que nous éprouvons, et ce que les autres éprouvent de notre posture au travers du regard de l'autre, des autres.

Activité humaine

Un des axiomes de la pratique et de l'éthique de l'ergothérapie repose sur la prise en compte de la valeur des actions humaines étant entendu que l'ergothérapie est une thérapie des troubles de l'activité humaine par la mise en situation d'activité humaine, nous y viendrons ultérieurement. En ceci, refuser toute interprétation, toute évaluation entendue comme étymologiquement donner de la valeur à..., c'est, au nom de la scientificité, ne pas accorder de sens à l'action humaine. En effet, l'homme n'est pas réductible à ce qu'il fait ou ne fait pas, il n'est pas valeur instrumentale. L'activité humaine, parce que objet d'étude menée par l'homme, est autre chose qu'un besoin, que l'activité animale. Tout être vivant est activité, depuis la cellule jusqu'à l'homme. L'homme est un animal raisonnable même si sa raison est trop souvent mise de côté au profit d'une prise en compte omnipotente du soma. À juste titre, Heidegger disait : « Lors même qu'on a privilégié l'homme en tant qu'être vivant raisonnable, il continue toujours à apparaître de telle sorte que son caractère d'« être vivant » reste prédominant,

même si le biologique, au sens de l'animal et du végétatif, reste subordonné à la caractéristique de l'homme d'être une raison et une personne, caractéristique qui détermine sa vie consciente ¹⁸ ».

L'être humain évolue dans un environnement, comme il est l'environnement, avec lequel il est en interrelation. Cette relation est activité, qu'elle soit physique mais aussi symbolique, imaginaire, affective et, parce qu'humaine, elle acculture notre relation à cet environnement. Ceci advient parce que la pensée structure notre langage (Vygotski) et réciproquement, nous permettant d'accéder à la conceptualisation, à l'abstraction et, *in fine*, à l'action raisonnable. J. Piaget écrivait « Comprendre consiste à dégager la raison des choses, tandis que réussir ne revient qu'à les utiliser avec succès, ce qui est certes une condition préalable de la compréhension, mais que celle-ci dépasse puisqu'elle arrive à un savoir qui précède l'action et peut se passer d'elle¹⁹ ». C'est alors que l'homme peut s'approprier et créer des rôles qui, parce qu'au-delà des statuts et fonctions, sont vecteurs d'identité, d'être dans le processus de socialisation. Ce mouvement inclut deux axes réflexifs et relatifs à l'activité humaine. L'homme doit être entendu comme utilisateur de l'activité, mais aussi comme créateur de l'activité et *in fine*, d'objets dans lesquels il se dissout. Cette création d'objet est l'expression de la possibilité du passage du symbolique au concret, de l'abstraction à l'action, du geste à la fonction, de la prise à la préhension et *in fine*, de l'activité libre (nous y viendrons ci-après). C'est dans la rencontre entre l'objet qui préexiste à l'homme, qui est reconnu comme non-moi et l'être que l'expérience de l'activité peut s'accomplir. L'objet n'est que le signe tangible de ce champ d'expérience dans lequel il nous renvoi à ce qui est « objectivement perçu et ce qui est subjectivement conçu (Winnicott, 1971, p21) ».

¹⁸ HEIDEGGER M., *Qu'appelle-t-on penser ?*, PUF, Paris, 1999, p 150

¹⁹ PIAGET J., *Réussir et comprendre*, Paris, PUF, 1992, P 253

Subjectivité-objectivité

L'ergothérapie, parce que voulant poser un regard global sur l'homme, doit être une profession du soupçon afin de remettre en question, en doute dans une démarche Nietzscheenne et Foucauldienne, ce qui nous est donné à nos sens afin de repousser les limites d'une clinique qui se renferme dans la pratique, d'une orthodoxie économique-scientiste. Nous vous proposons de distinguer deux axes de connaissance de l'homme. Un axe qui étudie ce que la nature fait de l'homme en ce sens que l'homme n'est pas apte à utiliser à ses propres fins ce sur quoi la nature a agi. Ainsi, le cancer, la sclérose en plaque, même s'il est lié à des facteurs relevant du registre de la culture, parce que nous ne pouvons agir sur lui, nous offre à contempler avec angoisse le travail de la nature sur l'homme. Le deuxième axe est d'observer ce que l'homme fait de lui-même, de la nature et de fait, des autres. Ainsi pourrions-nous observer, interpréter, apprécier en quoi et comment cette rencontre peut advenir et être source de changement. Cela engage dans une recherche sur les limites de notre savoir, sur le sens de nos actions et sur la validité de leur poursuite. Ces deux axes se chevauchent, se rencontrent, s'actualisent, se reproduisent car ils sont dialectiques.

Pour reprendre le dialogue entre Socrate et Theetete, « N'arrive-t-il pas que le même souffle de vent donne à l'un de nous le frisson, mais pas à l'autre ». Nous pourrions n'en rester qu'à l'interprétation, à la représentation, au subjectif, mais le vent existe, il est présent par-delà le ressenti, il est senti par l'être biologique, il peut être décrit par le scientifique. Il nous faut donc prendre en compte ces deux axes, un liant les phénomènes, les actions de la nature sur l'homme (dégénérescence synaptique, cirrhose...) et l'autre, le sens que l'homme donne à ses actions, la perception, le questionnement qu'il en a. Nous sommes alors dans une subobjectivité, position transitionnelle qui nous expose comme étant thérapeute tout en étant reconnu comme paramédicaux, c'est-à-dire non-médical.

Cependant, nous nous inscrivons dans un concept de l'action, de l'activité en tant qu'elle est agie par un homme qui est pour partie conscient de ce qu'il fait, fera, a fait, englué que nous sommes par un double fond impur.

En fait, que cela soit le regard porté sur l'une ou l'autre, c'est avant tout notre référence épistémologique qui va, non seulement guider nos propos, mais surtout imposer un regard particulier. En effet, nous concevons l'évaluation sur des faits, des comportements observables publiquement (la cause) ou nous la concevons comme appréciation, interprétation, écoute du vécu, le pour quoi (la raison). Il s'agit dans le premier aspect de pouvoir décrire par l'interprétation de nos sens, de notre sensorialité ce que fait quelqu'un en tant que phénomène observable et donc imputer, inférer ce faire soit à un phénomène extérieur (le monde agit sur moi), soit à un phénomène intérieur mais de l'ordre du mécano-biologique (la nature agit sur moi).

En outre, si la nature agit sur moi, le vent frappe sur mon visage, il n'y a pas acte ou action puisque nous avons postulé que la nature n'a pas d'objectif, d'intention. Il ne peut alors être question d'interpréter l'action d'un environnement naturel sur nous. Le vent frappe mon visage, mes mains se bougent pour se placer devant celui-ci *comme* pour le protéger. Il s'agit bien d'un phénomène public en réaction, d'un comportement disent les béhavioristes où la volonté du sujet n'a plus place. Il y aurait alors deux notions vis-à-vis de l'agir humain. 1) il ne peut rien faire en tant que corps, tout au plus le corps bouge-t-il parce qu'il est programmé pour survivre et possède en cela des activités réflexes ; 2) l'homme agit par volonté, par libre arbitre et donc de chercher à comprendre pour quoi je veux marcher et pour quoi je me déplace. L'action est-elle alors celle par laquelle nous transformons le monde ou celle par laquelle le monde agit sur nous ? En d'autres termes, « Le désir de savoir n'a peut-être qu'un sens : de servir de motif au désir d'interroger. Sans doute savoir est nécessaire à l'autonomie que l'action - par laquelle il transforme le monde - procure à l'homme. Mais au-delà des conditions du *faire*, la connaissance apparaît finalement comme un leurre, en face de l'interrogation qui la commande. (Bataille, 1999, p 63) »

Pur et impur

Cette option, cette fonction, ce rôle de thérapeute dit non-scientifique est parfois difficile à assumer eu égard aux images négatives renvoyées par les autres corps

professionnels et, dans certains cas, par les patients eux-mêmes. Et oui, nous sommes « impures », et oui, nous évoluons dans la marge, mais c'est elle qui cimentent l'existence de l'être. Nous nous insérons dans le processus de changement du patient et nous allons poser un regard global, et non total, sur cette personne. Cette prise en compte de l'autre en tant que différent oblige à envisager une part d'impureté, d'étranger car les relations humaines ne sont jamais pures. Cette impureté, ces résidus sont créateurs de limites, de frontières, d'images altérées de ce que nous sommes. Ces frontières entre pur et impur, entre nature et culture, entre fini et infini permettent de regarder la situation du soin comme un système complexe qui n'est pas pur car parasité par du social, de l'économie, du psychologique, du culturel, du religieux... Il faut donc, dans la mesure du possible, prendre en compte ces impuretés car elles nous donnent accès à la totalité de l'humain. Cette globalité, plus encore que la totalité, est donc la définition des limites, qui, parce que nous nous plaçons toujours au centre en tant que machine égocentrique, sont floues, peu observées, peu interrogées. Ces limites, ces frontières sont les liens, les résidus en même temps que les zones de contact entre les individus. Elles seraient les médiateurs de la (re)connaissance de l'être en rapport avec un ensemble instable et enchevêtré. Parce que limite, contact, articulation sont de lui, l'homme ne peut qu'éprouver et faire éprouver à l'autre « la sauvage impossibilité de notre esprit qui ne peut pas éviter ses limites et ne peut pas non plus s'y tenir (Bataille, 1986, p 295) » afin de participer à cette instabilité, cette complexité source de vie mais aussi de difficultés. Elles fondent en miroir notre identité, nous renvoyant à ce que nous pensions être et assurent ainsi une tâche de liaison entre pur et impur par cette prise en compte de phénomènes parasitaires, de contacts, d'échanges et donc de différences et non de supérieur, d'inférieur ou d'exclusion.

Indépendance, autonomie

L'activité est donc le lien impur entre les hommes, la médiation permettant d'appréhender l'autre. Chaque homme est inconnu, inconnaissable et nous nous construisons par le miroir de l'autre, image déformée de notre activité par celle de l'autre. Ce processus repose sur l'ambiguïté et l'irrationnel qui font partie

intégrante de la perception que nous avons du monde. Comme telle, et en accord avec C. Castoriadis, « l'activité est la liberté », mais elle a un coût : l'autonomie. Il s'agit de se donner ses propres lois, mais tout en sachant que l'on peut tout faire et que l'on ne doit pas tout faire. En effet, la loi est un interdit et comme le précise le terme autonomie, il s'agit de se donner ses propres interdits. Néanmoins, être à l'origine de ses actes ne signifie pas que ses actes aient une valeur sociale, le passage à l'acte est une absence d'élaboration psychique mais pas une autonomisation. C'est dans les limites, les frontières que nous devons travailler par une conscience, une évaluation de l'imaginaire social dans lequel nous évoluons et qui peut nous conduire vers l'autonomie par une gestion des transgressions. Parce que l'on peut se donner ses propres lois en s'autolimitant, on peut devenir créateur de changement, de sa vie, et *de facto*, de celle des autres. Cette activité, parce que libre, ou éprouvée comme telle, est source de choix, d'actions, de pertes, d'angoisse et de dépendances. L'être vivant est dépendant biologiquement de son environnement (oxygène, aliments...), l'homme - l'être vivant raisonnable - est dépendant biologiquement, mais aussi relationnellement, affectivement... et c'est dans la prise de conscience de c(s)es dépendances, dans leur gouvernement que l'homme peut devenir autonome. Comment pouvoir se donner ses propres règles si on ne (re)connaît pas ses dépendances ? Ce processus schématiquement exposé nous permet d'entrevoir que les interrelations homme-environnement citées en début de paragraphe, ne sont en fait qu'une succession récursive de dépendance-autonomie, l'homme fait l'histoire qui elle-même dépend de lui, l'homme dépend de son environnement qui n'existe que par lui. Sans « je » pas de « nous » ; le sujet ne devient que par et dans une société, par et dans la relation avec les autres, ce qui rend possible l'existence même de cette société.

Mais l'autonomie a sa sœur en la personne de l'autorisation, de l'auteur. En effet, l'autonomie renvoie à une dimension plus sociale²⁰, une perspective sociologique

²⁰ « J. Ardoino : D'une certaine façon, l'autorisation est la clef psychique d'une autonomie voulue plus sociologiquement plus juridiquement.

du sujet. L'autorisation est la capacité, et nous dirons le potentiel à s'autoriser de..., à se reconnaître auteur de ses propres actions étant entendu que cet auteur est un auteur multiple, contradictoire. La garantie de sa survie passe par la *praxis*, la *poiésis*, la mise en acte pour ne pas rester dans l'hallucination, la psychose. Ces notions sont essentielles car ce qui prime, c'est le potentiel de création en action. S'autoriser, c'est bien un risque à prendre dans ce que je fais, c'est accepter un déjà-là car je suis dans le monde, mais en même temps, ne pas me satisfaire de ce déjà-là pour poser un acte de création radicale. L'autorisation est viscéralement inscrite dans le sujet, dans ce qu'il a de frottement avec l'autre. En thérapie, comment être auteur, permettre à l'autre de développer, explorer, exprimer son autorisation si l'on ne se connaît pas ; si l'on ne sait pas que l'on existe, que l'on ait(me). Ayant à m'ouvrir à cet autre, je dois m'inscrire dans une temporalité qui me fait être à l'autre et qui me permet de m'autoriser, de créer mes propres interdits tout en actualisant les interdits sociaux.

Activité libre

Puisse que nous avons posé que l'activité est la liberté (Cf.§ précédent), nous allons tenter de préciser ce distingo entre la prise et la préhension, entre le geste et la fonction. En effet, le mouvement (la prise, le geste) est autre chose que l'action, l'activité. La prise est un déplacement, un mouvement que l'on observe, qui se produit (les muscles fléchisseurs des doigts se contractent) tandis que la fonction, la préhension se décline par rapport au sujet qui produit ce geste, signe de la fonction qui donne l'intention (je prends un stylo pour écrire). La première est neutre, mécanique, rationnelle (le corps se penche en avant) alors que la deuxième expose un sens observable et interprétable, un choix, une volonté d'agir pour transformer une situation (je me penche pour attraper mon stylo). C'est dans cette action visible, ou cette non-action tout aussi visible, que l'autre m'engage à interpréter cette fonction comme tentative de communication du motif de cette

C. Castoriadis : Elle a évidemment les deux versants. L'interaction entre l'imaginaire social et l'imagination radicale singulière est là dès le départ ; la rupture de la monade psychique commence avec cela Et l'agent essentiel de cette rupture, de la socialisation de l'*infans*, c'est la mère. » (Castoriadis, 1997)

activité et *in fine*, du sens qu'il souhaite me voir donner comme lien social. C'est donc par l'activité raisonnable, et non par l'activité causale, que s'exprime l'ici et le maintenant dans le devenir, et non l'ailleurs, le passé et dans une causalité qui place l'agent, et non l'auteur (J. Ardoino, 1996), de l'activité en dehors de cette dernière.

L'activité raisonnable peut être qualifiée de libre, de liberté car nous en sommes l'auteur au sens plein du terme. Il y a du don, de la dette et ce don²¹ veut parler...

L'activité causale doit être entendue comme obligation, contrainte, comme désigné

²¹ Deux éléments se chevauchent : D'une part la situation institutionnelle qui fait que la personne se crée un objet avec le thérapeute dans une relation contractuelle (le thérapeute est payé pour ça) et d'autre part, dans la mesure où la relation est *suffisamment bonne*, un autre niveau d'échange apparaît dont nous faisons l'hypothèse qu'il est de l'ordre du don, de l'échange gratuit. De ces deux niveaux d'échange (marchand et gratuit), nous pouvons en dégager un troisième qui est celui du don de l'objet *in fine* à un membre de la famille (père, mère, enfant, épouse...), troisième niveau que nous devons avoir en tête car il nous faut accompagner la personne dans la préparation de ce moment crucial. Parce que les niveaux d'investissement objectaux sont très différents et que le moment de ce don n'est pas borné, codé socialement – contrairement au rite de la remise du cadeau lors de la fête des mères par exemple – la personne prend le risque énorme de ne pas se voir pleinement reconnu dans ce don qui doit permettre la création d'un espace d'échanges où les culpabilités respectives du donataire et du receveur peuvent s'exprimer à moindre risque et à moindre coût. Il s'agit de permettre la relation par le biais, l'intermédiaire de cet objet offert et qui est alors le support de la parole, le conteneur d'un trop plein d'affects et joue ainsi l'amortisseur de cette (trop ?) grande différence de niveaux d'investissement. Il s'agit bien de ce que le don veuille parler.

Lorsqu'une personne est hospitalisée, elle prend le doux nom de patient et en tant que telle, elle reçoit des soins, patientant si possible sagement. De par cette position, elle est exclue, elle s'exclue du don non marchand, c'est-à-dire que cette relation don-dette n'a plus de sens pour elle. Tout au plus est-elle revendicatrice par rapport à l'institution et donc par rapport au contrat social et professionnel qui lui donne(rait) des droits en tant que client. Or le don est synonyme d'investissement objectal, affectif et symbolique et pour pouvoir dépasser le cadre du patient et ainsi regarder la relation personne-thérapeute comme de l'ordre du don qui veut parler, il nous faut appréhender cette limite entre l'échange marchand qui fait que nous sommes salariés, professionnel et le don en tant que porteur de relation égale. Mais cette égalité n'est pas une égalité quantitative qui est toujours une quête de réduction de l'écart, de la différence, qui cherche l'annulation de cette dernière par l'indifférenciation. En effet, comme le précise Gilles Deleuze (1999, p49) « *La quantité comme concept abstrait tend toujours essentiellement à une identification, à une égalisation de l'unité qui la compose, à une annulation de la différence dans cette unité. [...] La qualité se distingue de la quantité, mais seulement parce qu'elle est ce qu'il y a d'inégalable dans la quantité, d'inannulable dans la différence de quantité.* » Dans le don, doit agir une égalité qualitative qui est la prise en compte de la différence, de l'hétérogénéité. Il ne s'agit plus alors de compenser, de tenter de diminuer un écart par rapport à une norme, mais de construire sur cette différence, avec elle. La différence est constitutive de l'être car elle fait notre singularité et offrir un objet n'est pas dire que je suis comme toi, égal à toi, mais que je suis comme moi et qu'il est l'instance de l'échange de nos différences. Ainsi pouvons nous dépasser la faute objective pour prendre en compte la culpabilité subjective et l'élaboration psychique qui en découle.

volontaire pour faire. Il y a donc dans l'activité libre, dans la fonction, dans la préhension du désir. Nous nous situons dans le deuxième axe de la notion de travail comme exposé précédemment, dans l'*ergon*. Or l'ergothérapie s'adresse, à ce désir, à l'humain et non exclusivement au mécanique et au besoin.

Cette liberté implique que l'autre ait mis en place une stratégie, élaboré des raisonnements, opéré des choix avant d'exposer, d'exprimer, de réaliser une activité qui est le reflet de ce processus dans lequel le sujet a placé son désir, c'est-à-dire qu'il a assumé tout ou partie de l'angoisse, de la souffrance relative au choix, aux conflits inhérents à ce désir. Cette activité est partagée entre ce caractère subjectif (le désir) et son objectivité, sa réalité (le geste), entre une dimension irrationnelle et sa réalisation pratique, entre la compréhension et l'explication. Le désir, l'activité est double langage, mouvement entre la rationalité car adaptée à une fin et l'irrationalité parce que le désir est dans cette dimension. C'est par l'évaluation du sujet de l'action, sujet grammatical (Je prends un verre pour boire) et sujet ontologique, que l'on peut observer la place de l'autre et son niveau d'implication dans l'activité en termes d'auteur de... (J. Ardoino, 1992), c'est-à-dire d'être ou ne pas être reconnu explicitement comme à l'origine de...²², comme responsable de..., comme expérience de rencontre socialement partageable et non pas égocentrique, autistique.

Cette prise en considération subobjective pose le cadre institutionnel de notre intervention d'ergothérapeute qui réfute l'exclusivité du geste pour y voir la fonction, un possible de liberté, une autonomie. L'écoute de l'autre (sujet grammatical, psychique, physique et thématique), de cette activité, accompagne le passage à l'acte qui n'est pas exclusivement un geste arbitraire mais qui s'inscrit dans une création radicale (C. Castoriadis, 1975), dans une œuvre commune aux protagonistes de cette rencontre. Alors, parce qu'il y aura une reconnaissance

²² Néanmoins, il ne s'agit pas de mettre la position d'auteur sur un piédestal, il est des situations où il est plus confortable, économique de n'être qu'agent, voir qu'acteur. L'activité causale, contrainte, dégage celui qui l'exécute d'une partie anxiogène du choix, de la responsabilité. Ces positions (agent, acteur ou auteur) ne sont que des possibles qui sont pris en compte dans l'économie psychique de chacun dont certains peuvent être altérés par l'aliénation mentale dans la situation institutionnelle qui nous préoccupe.

mutuelle, discours réciproques, un vouloir commun, s'élaborera un niveau d'activité qui sera déplacé par la création d'une nouvelle loi issue des valeurs internes de chacun (subjectif) et du cadre (objectif) de cette relation. La liberté est autonomisation parce qu'il y a la règle et comme nous l'avons précisé, l'ergothérapeute est responsable de cette loi, c'est-à-dire de cet interdit, de la liberté de l'autre. Sans loi, il n'y a plus de liberté car il n'y a plus de possibilité de désobéissance, de transgression, de création. Or le geste, parce que mécanique, ne fait qu'aller contre, c'est-à-dire s'appuyer sur ; tandis que la fonction va au-delà, elle s'appuie contre comme guide, comme protection, mais aussi, elle repousse, elle transforme, elle (s')oppose, elle crée. Il s'agit alors de regarder cette activité libre, cette fonction comme un discours que l'autre me donne à entendre, comme expression de ses capacités à créer, se créer un monde que l'autre doit chercher à rencontrer, à comprendre ; comme désir à faire et à être avec, comme capacité à gérer les dépendances à la loi qui doit être extérieure et suffisamment bonne pour que l'énergie psychique de la décision d'action ne soit pas passage à l'acte mais sublimation du désir, autorisation du sujet participant à la vie, en premier lieu institutionnelle, puis sociale-historique ; comme reconnaissance de sa propre existence inscrite dans la communauté. Je suis par le type d'activité que j'adopte.

Néanmoins, cette perspective ne nie pas le besoin de prise en compte du geste. Qu'en serait-il de la fonction sans le geste ? La restauration des amplitudes articulaires, la prise en charge pharmacologique de la crise d'angoisse sont indispensables. La pathologie s'exprime en signes, en syndromes et il faut une prise en compte de ces altérations tout en y incluant une dimension plus globale des conséquences sociales de ces changements. Cette prise en compte passe par différents cadres de prise en charge (psychiatres, médecins, infirmiers, kinésithérapeutes, ergothérapeutes...) qui participent, non pas à un découpage, à une volonté d'intégration des gestes en un tout qui ne peut exister dans une telle démarche, mais à une remédiation globale des altérations des activités, des fonctions. L'activité va au-delà du geste, de l'acte, il y a prise en compte d'un autre niveau de désir qui s'inscrit dans une activité, certes de rééducation, mais aussi ludique, de vie quotidienne, sociale. En kinésithérapie par exemple, l'attention est focalisée sur la récupération des amplitudes articulaires, sur une

reprise de la marche..., temps indispensables pour le traitement du patient. En ergothérapie, et grâce à cette complémentarité, cette récupération articulaire est proposée par le biais, non plus exclusivement du geste, mais dans une activité socialement partagée. Quand le patient réalise un jouet en bois, peint une toile, non seulement il participe à des actes de rééducation fonctionnelle, mais en plus, il (re)découvre le plaisir de faire, peut utiliser l'objet réalisé, en court de réalisation, comme symbole d'un mieux être, comme expression d'un possible à nouveau, d'une dynamique qui s'installe dans un cadre thérapeutique partagé. Toute altération d'un geste n'est que le signe objectif d'une perte de l'autonomie de l'activité humaine.

Ergothérapie : thérapie de et par l'activité humaine

L'ergothérapie est une thérapie de l'activité humaine par la mise en situation d'activité humaine. En effet, toute altération de l'être a une conséquence en termes de changement sur l'activité humaine. Ces modifications, ces altérations, peuvent devenir insupportables pour lui-même et/ou les autres. Cette dimension de l'insupportable renvoie à une perspective statique, mortifère où l'on ne peut plus être le propriétaire exclusif sous peine de céder, c'est-à-dire casser. Nous ne sommes plus maître de nous, dépossédé d'une partie de notre activité à être pour soi et avec les autres.

C'est lorsque cette rupture dans notre histoire survient, et ceci même lors d'interventions de prévention où la rupture est déjà présente comme l'émergence d'un possible qui prend forme et sens, que les rencontres avec l'ergothérapie adviennent. Cette rencontre est alors le lieu d'interrogation de l'activité du sujet, et parce que nous questionnons cette activité, ou cette non-activité, nous allons utiliser la médiation de celle-ci pour accompagner l'autre dans de nouvelles activités. Nous allons donc utiliser le support de l'activité pour promouvoir des changements corrélatifs à la pathologie. Cette promotion ne va pas de soi car, avant même de passer à l'action, les processus en jeu, afin d'envisager une intention de changements, c'est-à-dire la prise de conscience de notre propre système de valeur, sont coûteux affectivement, psychologiquement parce que au-

delà du simple engagement. Nous évoluons au plus profond de l'être, dans cette dimension de l'implication qui est vecteur de dangers, d'angoisse, de décisions.

La démarche, parce qu'activité, nous fait regarder, non pas la personne, mais ce changement et ce, dans le respect de l'hétérogénéité de l'être. Elle doit être globale mais en aucun cas totale. Il n'est pas dans nos fatuités de tout connaître, de tout maîtriser. On ne prend pas en compte la totalité de la personne comme il est fréquent de l'entendre car le total, la totalité renvoi à un espace à deux dimensions, plat, et parce qu'il est tout, il est clos, fini, sans exception possible et avec des frontières, symboles de la maîtrise et du contrôle. Le temps en tant qu'il est histoire, vie est absent, voire nié. Nous sommes alors dans le registre de l'administratif, de l'homogène, membre du collectif et qui doit me ressembler. L'ergothérapie a une approche globale parce nous nous situons avec le sensible, l'humain, la communauté. Nous ne regardons pas tout de la personne, mais nous regardons tous quelque chose de la personne. Le global, la globalité évolue dans des géométries multiplans, dans l'infini. Ce qui est global est globalement précisé, il y a des limites, mais elles sont floues, impures et le lieu d'exercice, de questionnement. Nous inscrivons comme données viscérales la différence, l'hétérogène parce nous ne travaillons pas avec des matériaux stables mais dans l'aléa, l'incertitude, avec une inscription profonde de l'exception comme créatrice de la règle. Ceci ne sous-entend pas que, au nom d'une subjectivité omnipotente, nous faisons tout et n'importe quoi. La globalité comprend la rigueur, la totalité la rigidité. Nous laissons la place à l'incertitude, à l'incident comme source de construction de l'activité, comme fondement de cette dernière. En effet, comme l'arrivée est inscrite dans le départ, nous ne pouvons qu'être attentif à l'aléa comme source unique d'expression de l'autre et comme validité de notre impossibilité à maîtriser. Le savoir faire ne sous-entend pas le faire, ce n'est que dans l'appropriation de soi que le sujet décide. Lorsque le patient « sait faire » quelque chose (descendre les escaliers en fauteuil roulant...), parce que nous intéressons à l'activité de l'autre, nous avons inscrit en visée à ce projet thérapeutique l'acquisition de cette fonction dans les habitudes de vie du patient. C'est-à-dire qu'il ne sait pas totalement maîtriser son fauteuil roulant, mais globalement l'utiliser. Le patient a intégré les conséquences de cette rupture

(paraplégie), a fait le deuil, et la remédiation mise en place devient une habitude et donc le soubassement de sa vie. L'habitude est un ensemble d'activités auxquelles nous faisons référence quotidiennement de façon non consciente et qui demandent une prise de conscience pour ne pas les réaliser. C'est dans cette inscription du quotidien, grâce à notre posture, que l'acte ergothérapeutique vise à une appropriation de ces nouvelles modalités de vie afin que l'amorce du changement puisse être opératoire sur le lieu de vie de l'autre. Combien de patients utilisent leurs aides techniques, les conseils, uniquement à l'hôpital, les mettant au placard dès leur retour au domicile. Ce n'est que lorsque le patient entrera dans une démarche d'arrivée et non de retour (Guihard, 2001) que ces processus pourront être qualifiés de diachroniques.

L'action s'inscrit dans une « raison d'agir » qui emprunte à la psychologie en tant que choix, réflexions, décisions personnelles et donc éthiques. L'action englobe la triple dimension de l'acte, de l'action, de l'activité en tant qu'elle est passage à l'acte visibles, (dé)montrable, repérable et dans une certaine mesure connaissable. L'action est le terme générique de tous les choix, les possibilités qui nous sont offerts, que nous nous donnons en vue de... L'instance d'expression de cette dialectique entre acte et action est l'activité qui comprend la part visible de nos contractions musculaires, mais aussi la part invisible de nos délibérations internes et des retours de nos six sens puisque aux cinq sens « traditionnels », il nous faut ajouter la proprioception, sens à part entière et qui participe au retour d'information (Schwartz, 2000, p 643). Elle est le sens du corps en tant qu'il nous permet de sentir, en dehors de tout autre sens, ce qui a été fait, ce qui se fait à l'images des pilotes de lignes qui en situation de vol extrême, pilotent avec la capacité kinesthésique de leur corps faute de recevoir des informations de la vue, de l'ouïe, de l'odorat...

Instrument Acte	Outil Action
Pratique	Plaisir
Utile	Superflu
Nécessité	Sens
Science	Art
Travail	Jeux
Conservation	Gaspillage
Raison	Rêve
Père	Meurtre du père
Productif	Inutile
Achèvement	Devenir
Réflexe	Intention
Dépendance	Autonomie



ACTIVITÉ

Mais l'action est aussi sociale et donc normée

parce qu'humaine et volonté. Cette dimension sociale permet la régulation par le droit en tant que modalité du vivre ensemble et donc relève de l'ethnique car l'entrée en culture est inséparable d'un arrachement qui nous fait étrangers à nos propres origines²³ et nous place dans une logique du vouloir, de la volonté de puissance. Le vouloir veut et se veut universel car ce que je veux, je le veux comme obligation pour l'autre d'accepter cette volonté comme justifiée, objective, comme le meilleur des choix pour lui et pour moi. Tout le monde doit donc accepter ma volonté car elle a valeur d'universel. Mais en même temps, ce que je veux est un objet, une fin donc un objet particulier. Un singulier se veut pluriel d'un particulier. C'est donc une volonté particulière qui veut être partageable dans une volonté folle d'universel. Je le veux car j'ai raison sur tout. Mais la volonté en tant que raison pure reste vide car il lui manque l'agir. Le sujet est despotiquement désirant de tout et de son contraire, il vit de la contradiction car il est la contradiction lui-même. L'individu en tant que sujet socialisé est agir médié par la symbolisation sociale et cet agir est l'expression de cette dialectique

²³ RICŒUR P., 1986, p 279

entre l'autonomie folle de la psyché et l'aliénation à notre fond culturel²⁴. Il s'agit d'entrevoir cet agir comme lieu de la tentation et de la tentative. « Le bien de l'homme et de la fonction de l'homme ne s'exerce complètement que dans la communauté des citoyens²⁵ ». P Ricœur propose ainsi quatre phases relatives à l'action :

1. Je peux (potentiel, puissance, pouvoir) ;
2. Je fais (mon être, c'est mon acte) ;
3. J'interviens (j'inscris mon acte dans le cours du monde, le présent et l'instant coïncident) ;
4. Je tiens ma promesse (je continue de faire, je persévère, je *dure*).

²⁴ Il ne s'agit pas ici de penser pour autant que le cerveau fonctionne en autodétermination, pas plus qu'en hétérodétermination, mais bien par le jeu de la dialectique entre les buts propres au corps en tant qu'il est « programmés » pour s'adapter et adapter – conditions universelles et génériques de sa survie, mais aussi, parce que nous sommes hommes, vis-à-vis des buts du sujet. Il est difficile de ne pas privilégier une porte d'entrée par rapport à l'autre, mais il nous faut tenir ses deux axes ensemble car nous sommes sujet indivis-duel tout en étant la société. Sans homme, il n'est pas de société. Cela dit, nous ne pouvons nous réduire à l'homme comme social car ce serait nous amputer de notre potentiel d'autorisation qui est du champ du politique et non du social.

Qu'est ce à dire pour l'ergothérapie ? Que nous ne pouvons pas poser un homme seul face à un environnement qui serait la réalité en soi. Cela ne permet pas de préciser en quoi nous avons accès à une réalité en soi. Est-ce à dire qu'il y a une interaction entre l'homme et son environnement ? Non, bien entendu car ce serait sous-entendre des capacités d'agir à cet environnement, des buts, des objectifs. Où l'on voit très vite que cette position ne peut tenir longtemps car il est dans l'environnement les autres hommes qui ont des projets propres, comme les escaliers qui en sont dépourvus. Cette impasse tient à l'imprécision du terme environnement. Que pouvons-nous mettre sous ce mot ? Que recouvre la situation de handicap ? Le sens commun nous renseigne bien quant à la situation du paraplégique face à un obstacle matériel infranchissable et nous concevons facilement que ce puisse être une situation de handicap. Mais qu'en est-il lorsque ce même paraplégique est face à cet obstacle infranchissable seul tout en se trouvant à coté de personnes qui ne souhaitent pas l'aider à le franchir ? Il y a une incapacité à réaliser le projet de continuer son chemin. Mais à cause de quoi ou de qui ? De la personne paraplégique, non pas à cause de sa lésion médullaire qui lui ôte sa capacité à déambuler « normalement », mais bien parce que cette personne a décidé de maintenir son projet, refusant par la même de modifier tout ou partie de ce projet. Ou bien est-ce à cause de cet obstacle mais ce serait lui prêter des intentions, de la réflexion, du choix... ou bien est la faute du tiers qui ne veut pas aider ? Mais le paraplégique, fait-il une demande d'aide implicite, explicite, sous quelle forme ? Est-ce un refus à une demande, un refus avant la demande

²⁵ *ibid*, 282

Temporalité, altération

La notion de prise en charge induit un début, un commencement, mais dans une logique de la continuité, de la temporalité. En fait, il n'y a jamais de début sorti *ex nihilo* de la tête du soignant, il ne s'agit que d'un mot qui désigne un changement par rapport à un avant, changement continuité, rupture ou intermédiaire, hybride dirait J.J. Boniol. Nous avons pris ce terme afin de faciliter la représentation de ce que pourrait être notre démarche. Il nous apparaît important de bien prendre conscience que la notion de temporalité fait qu'un patient ne vient pas sans son histoire et qu'il en est de même pour le soignant. Le malade ne naît pas lors de son hospitalisation, il était, devient et deviendra ; le début de son hospitalisation n'étant que le point de repère d'un nouveau changement qui doit pouvoir se transformer en démarche de changement afin de devenir opérant.

Il s'agit bien de différence, de singularité, mais avec inscrite en elle la notion de temporalité et d'altération. La temporalité renvoie à ce que la rencontre des deux histoires (celle du patient et celle du thérapeute) peuvent potentiellement en créer une nouvelle propre à eux mais c'est toujours le patient qui va la créer en tant qu'il est le seul à choisir d'investir affectivement tel ou tel thérapeute. C'est néanmoins au thérapeute de pouvoir rester suffisamment ouvert à l'autre afin de mettre en place les conditions suffisamment bonnes à la rencontre. Pour cela, il doit y avoir un possible d'altérité, y compris dans l'agir *a priori* sans soucis, qui fait, ferait, la qualité professionnelle du thérapeute sûr de sa pratique et de ce qu'il fait et fait faire. Mais être sûr de ses gestes n'est pas la même chose que de rester ouvert à l'imprévu, la différence et le risque.

Être sûr est avoir une vision définitive de la situation, une perception statique des choses, de nous-même et du monde. Il n'y a plus de place pour le temps qui se vit, pour le spectateur du film, seul compte la régularité des 24 images secondes et peu le vécu du spectateur confiné à celui de patient et en aucune manière à celui d'acteur. Cela veut dire que, en tant que thérapeute, je suis sûr de ce qui va se dire, du résultat de mes actions, en un mot, de guérir. Or la médecine est, par excellence, le monde de l'incertain.

Cette dernière notion induit que ces jeux dynamiques sont constitués d'explicite et d'implicite, mais aussi de désirs, de pulsions, d'intérêts et d'intentions, de stratégies. Tous ces éléments se rencontrent, s'entrechoquent, se mélangent et se modifient, se transforment, s'altèrent et *de facto*, nous transforment par cette rencontre avec nos limites éprouvées par nous au travers de la rencontre avec l'alter. Mais c'est parce que ces jeux sont inscrits dans le temps, dans la durée, dans la mémoire et dans l'histoire que l'altération peut devenir construction de l'être singulier et/ou collectif. Il s'agit bien de diachronie, de systèmes ouverts, inscrits dans une-des histoire(s) et « ce que l'on appelle « être » n'est jamais simple, et s'il a seul l'unité durable, il ne la possède qu'imparfaite : elle est travaillée par sa profonde division intérieure, elle demeure mal fermée et, en certains points, attaquable du dehors (Bataille, 1976, pp110-111) ».

Si nous intervenons en tenant compte de l'histoire institutionnelle, sociale, individuelle, nous pouvons alors intervenir, certes via des programmes, mais tout en ayant conscience des intentions politiques et philosophiques de ces projets. Parce que le processus du sujet, de l'équipe sera présent, la pratique de l'ergothérapeute, de l'ergothérapie, pourra être anticipative, c'est-à-dire que la prévision d'un résultat par rapport à des objectifs sera possible du fait qu'elle intègre une prévision de ce que l'autre fera conséquemment à nos actions. Nous dépassons le discours qui pose que « je fais ceci et donc j'aurai tel résultat » et entrons dans un principe qui dit que « je fais ceci parce que, connaissant *suffisamment* l'autre, sa fonction, son rôle, je pense qu'il fera telle action ». Cette anticipation n'est possible que parce que je suis dans l'histoire, l'interrelation et non plus exclusivement dans l'opérationnel. De ce fait, cette boucle de réflexion - action se place dans la morale qui est l'expression de l'interprétation du sujet de son action et en tant que telle, les retours d'information deviennent aléatoires parce que constitués d'imprévu, d'interprétation.

Évaluation

Nous souhaitons préciser que nous nous inscrivons dans cette démarche qui vise à différencier différentes épistémologies relatives à l'évaluation, non pour les exclure, mais, parce que définis, les rendre dialectiques, repérés, pour pouvoir les inscrire dans un principe de réalité *réalisante*. c'est-à-dire une intériorisation des phénomènes dans une dialectique des conflits supportables pour le sujet en situation de les éprouver.

Tout professionnel de santé se doit d'évaluer. Mais qu'est-ce au juste que ce verbe ? À la vue de la quantité d'ouvrages parus sur ce sujet, nous ne pouvons que rester dubitatif face à ces actes qui pourtant nous semblent si familiers. La complexité du sujet et la bibliographie pléthorique nous invite à l'humilité et renforce notre idée de ne pas (vouloir ?) donner de définition, d'explication sur ce que peut être l'évaluation. Tout au plus, pouvons-nous dire qu'évaluer est avant tout un rapport aux valeurs. Notre propos sera de questionner, d'élucider ce que nous vivons, élaborons dans le cadre du processus ergothérapeutique.

Le succès de ce mot tient à ce qu'il passe partout, en économie, en médecine, en pédagogie, en justice... Il est neutre, peu connoté affectivement à la différence de mots comme bilan, contrôle, jugement, diagnostic. Évaluer est suffisamment flou pour que chacun puisse y mettre tout ce qu'il veut, voire tout ce qui l'arrange. De sa racine latine (*valeo, valere*) s'est dégagé deux termes forts à notre époque : valeur et valoir.

Jusqu'au XIIe s, valeur se dit, soit des qualités, mérites d'une personne comme valeur positive : « un homme est valeureux, fort, brave... » ; soit des qualités positives d'une chose. Valeur était employée pour mettre en valeur, donner de la valeur à quelqu'un, quelque chose. À partir du XIIIe s, un petit glissement sémantique s'opère. Valeur renvoie à la capacité d'une chose à pouvoir être mesurée pour pouvoir être échangée. On retrouve ainsi un autre dérivé de valeur : équivalent. Mais ce n'est qu'au XVIIe s que la notion de prix, de valeur fiduciaire apparaît. Cette dimension se retrouve encore dans la T.V.A. (Taxe à Valeur

Ajoutée) par exemple. Il s'agissait principalement d'utiliser « valeur » et ses dérivés, comme qualificatif positif d'un homme ou d'une chose, pour mettre en valeur en tant que tel, ou dans une perspective d'échange, étant entendu que plus une chose est mise en valeur, plus sa valeur d'échange est bénéfique à son propriétaire. La valeur, et l'évaluation des hommes et des choses est factuelle. Elle repose sur les faits, un homme est dit valeureux compte tenu des faits qu'ils a accomplis, les choses ont de la valeur d'échange de part le fait d'échange.

Nous sommes dans une notion de valeur « floue » dans la mesure où le mot ne renvoie pas encore à la mesure, où les critères d'appréciation de la mise en valeur ne sont pas directement liés au sens de valeur. Ce n'est qu'à partir de 1740 que le terme de mesure se trouve lié à celui de valeur. C'est à cette époque qu'en musique, la valeur d'une note définit sa durée relative (croche, noire, blanche...). De même, la valeur en peinture exprime la mesure du degré de clarté ou d'obscurité des couleurs. C'est le début de la notion de valeur comme présentant des critères objectifs et mesurables. Les objets portent en eux les critères de leur évaluation.

Au XIXe s, la science utilise le terme « valeur » dans son acception de mesure comme expression algébrique, numérique d'une quantité. C'est le début de l'ère de l'objectivisme scientifique, du positivisme qui pose la valeur des objets d'étude, d'évaluation comme indépendante de celui, de ceux qui ont une valeur à donner. C'est aussi à partir du XIXe s que nous trouvons un glissement définitif de l'évaluation du « mettre en valeur » à « donner la valeur de ... », de valeur à valoir et ce, parce que la révolution industrielle est en marche et que la bourgeoisie institue « le marché » comme valeur de référence, c'est-à-dire, pose comme valeur suprême la « valeur d'échange » au détriment de la « valeur d'usage » (Marx). Puisque la valeur sociale actuelle est le consumérisme, l'évaluation est entendue aujourd'hui comme la recherche d'une objectivité permettant l'échange dégagé de toute subjectivité. Le critère de référence, l'étalon est la monnaie et détermine la quantité au détriment de la qualité. Cette perspective de l'évaluation entendu comme prix a débordé aussi le champ de l'entreprise pour petit à petit envahir les théories managériales, de gestion des

ressources humaines comme si l'on gérait des hommes au même titre que des portefeuilles boursiers. Et l'hôpital, pas plus que le champs de l'éducation, n'a échappé à cette déferlante puisqu'il s'agit d'évaluer les élèves, les malades avec les mêmes critères que les pommes de terre tout en martelant que l'évaluation se résume à cela et en aucune manière qu'elle doit s'intéresser aux processus humains en jeu en tant qu'ils sont porteur aussi d'une évaluation axiologique des systèmes, des modes de vivre ensemble. Évaluer l'autonomie des hommes devrait être aussi l'évaluation-régulation de la société dont nous actualisons les lois.

Aujourd'hui, évaluer renvoie à une multitude de verbes dont la synonymie ne peut qu'accentuer la perplexité de celui qui les lit : apprécier, juger, noter, mesurer, constater, estimer, observer, valider, valoriser... Mais cet apparent cousinage ne reflète pas moins des ambiguïtés certes linguistiques, mais aussi, et surtout ?, épistémologiques, éthiques. L'évaluation étant dans le registre de la relation entre..., que cela soit entre des hommes, entre un sujet et un objet, il s'agit bien de valeurs établies dans une relation qui porte en elle les valeurs de celui qui évalue. C'est donc un entre-deux, un espace potentiel qui se crée, s'auto institue par les jeux de l'altérité réciproque et la nécessaire disponibilité du thérapeute qui se trouve être « chez lui » jusqu'à ce que le patient puisse créer un chez-soi sécurisant pour oser, s'autoriser.

Si vous faites une recherche dans le moteur de la base de données documentaire du CNDP²⁶, il est renvoyé 211 entrées sur le mot évaluer et 759 sur le mot évaluation. Sur des bases de données commerciales, nous arrivons à des chiffres de 1659 livres ayant le mot « évaluer » dans son titre. L'évaluation fait le bonheur des circulaires en tout genre, des cabinets conseils, de la formation et des maisons d'édition à l'image des mètres linéaires sur ce sujet. C'est dans le domaine de l'éducation que nous retrouvons le plus de références « pratiques » mais aussi théoriques. Nous ne pouvons que constater une montée en puissance depuis 20 ans de ce thème dans tous les domaines de l'homme. Ainsi, l'Encyclopædia Universalis, dans son édition de 1981, nous ne trouvons que 2 entrée à

²⁶ Centre National de Documentation Pédagogique

« évaluation » pour 12 dans sa dernière édition. Il est intéressant de noter en quoi la problématique de l'évaluation en éducation et en clinique possède de nombreux points communs. L'évaluation repose sur un rapport d'humain enseignant à humain élève, d'humain thérapeute à humain patient, d'un humain qui a le savoir à un qui attend.

Parce que « valeur » est polysémique et renvoie à l'humain, elle met en perspective deux axes : la vertu et le prix. En d'autres termes, lorsque nous évaluons, donnons nous de la valeur à... ou donnons nous la valeur de... ? Pour paraphraser Yvan Abernot, lorsque nous sommes en situation d'évaluation, s'agit-il de mesurer le « niveau » d'un sujet ou de l'interpréter ? S'agit-il d'être dans la peine, le labeur ou dans la créativité, l'*ergon* ?

Il est clair qu'il ne s'agit ni de l'un, ni de l'autre mais bien de tenir les deux ensembles et c'est là toute la difficulté, voire la gageure de la pratique évaluative. Il nous faut tenir ensemble des valeurs *a priori* contradictoires et de savoir pourquoi et pour quoi nous choisissons la vertu ou le prix, le qualitatif ou le quantitatif dans telle ou telle situation.

Où l'on voit tout de suite que l'évaluation renvoie aux valeurs fondatrices de chacun car associer vertu et prix, qualité et quantité, mais aussi mesure et interprétation, objectivité et subjectivité ne nous laisse pas indifférent. Mais c'est bien de cela dont il s'agit dans l'évaluation. Comme nous l'avons vu, « valeur » a son origine est dans le registre de l'humain, du valeureux, du jugement de valeur. Ce n'est que plus tard que valeur a pris possession des objets comme jugement sur la valeur d'échange, puis sur la valeur marchande passant du jugement moral à celui de mesure objective sans supprimer ce premier sens. Évaluer, choisir une méthode d'évaluation plutôt qu'une autre, parle de soi, de ses valeurs personnelles, de celles de l'institution et de la société dans laquelle nous évoluons. Mais nous l'avons dit, il nous faut les tenir ensemble, nous avons besoin des bilans qui sont notés, normés, universels, voire validés (et nous retrouvons notre racine *valeo* dans validé, validité), comme nous avons besoin d'entretiens qui sont interprétés, éthiques, singuliers. Nous avons besoin de mesurer la rotation interne d'une épaule, et donc de donner la valeur de ce geste. Mais aussi, nous avons

besoin de donner de la valeur au panier que se réalise une personne. L'ergothérapie a l'avantage, et le défaut, qu'elle s'adresse à notre part animale, mécanique, chimique tout autant qu'à celle qui fait d'un homme un homme, c'est-à-dire l'imagination, le politique.

Si l'on regarde un ergothérapeute en situation d'évaluation, il ressort que ses actions s'inscrivent dans cette double logique. Parce que l'ergothérapie est la thérapie des troubles de l'activité humaine par la mise en situation d'activité humaine, nous dépassons le cadre de la *praxis* en tant qu'elle est l'utilisation de moyens en vue d'une fin. Nous nous « concentrons » sur l'*ergon*, sur ce qui est au-delà, par-delà le strict mouvement, la stricte contraction musculaire... Nous envisageons avec la personne que nous recevons une évaluation quantitative (amplitude articulaire, capacité cognitive...) que nous mesurons avec des bilans validés ou non afin de donner la valeur de cette amplitude, du bilan... Mais de même, nous envisageons avec cette personne le sens, la visée de (c)ses séances d'ergothérapie en tant qu'implications dans la qualité de sa vie. Dans cette situation d'évaluation, nous n'utilisons pas de grille, de bilan, mais nous construisons avec elle la grille, les critères. Nous interprétons avec elle le sens à donner à cette nouvelle vie avec un hémicorps défectueux, avec un délire récurrent, nous donnons de la valeur à ce que cette personne agit, dit...

Et l'ergothérapie est bien dans ce double registre du « donner la valeur de... » et du « donner de la valeur à... » car nous nous référons aux valeurs sous-jacente à ces deux logiques. Nous utilisons une évaluation quantitative, normée pour objectiver des faits, nous donnons la valeur de... et nous engageons une évaluation qualitative, éthique, subjective pour donner de la valeur à... Il nous faut donc engager, certes une discussion sémantique, mais aussi méthodologique car c'est bien de ce discours sur les méthodes à choisir, à élaborer que nous trouverons le(s) lien(s) idoine(s) avec le processus ergothérapeutique mais aussi et surtout, avec une dimension scientifique, non pas de notre profession, mais d'une (future ?) discipline ergologique. Mais alors, qu'elle serait-elle ?

L'évaluation : connaître ou faire connaître ?

Que ce soit donner la valeur de... ou donner de la valeur à..., il s'agit d'une opération mentale qui vise un sujet évaluateur et un objet, que ce dernier soit humain ou non. Donner une valeur et de la valeur, nous dirons évaluer pour ce propos, est donc une relation où l'évaluateur donne quelque chose à l'autre, ce quelque chose est une valeur, une parole et ce geste est effectué vis-à-vis d'un objet connu ou pas. Deux situations nous semblent à distinguer : celle qui est décidée comme étant du registre de l'évaluation et dont l'évaluateur a créé, mis en place les conditions d'une évaluation. Il y a un dispositif plus ou moins formel qui participe à la rencontre entre eux. La deuxième situation est les moments de la vie où nous avons à donner un avis, un jugement, une appréciation mais sans préméditation. D'aucun pourrait qualifier ces situations d'évaluation spontanée. Cette distinction vise principalement à ne pas considérer que nous passons notre temps à évaluer et que donc, tout est évaluation dans nos activités.

Toujours est-il que l'évaluation est bien « donner une valeur » *et en même temps* « donner de la valeur ». Il s'agit bien de connaissance car je dois connaître l'objet de mon évaluation mais comment avoir accès à cet objet : par mes sens, mes fantasmes, mes rêves, mes livres... Et une fois que j'ai accès à cet objet, comment puis-je le connaître ? Qu'est ce que je connais de lui ? Dois-je privilégier les qualités naturelles de celui-ci (masse, couleur, propriété chimique, électrique...) ou dois-je privilégier les qualités humaines (jeux, dépendance, beauté, mystique...) ? Pourquoi tenons-nous certaines de nos représentations pour des connaissances et non pour ce qu'elle représentent ? Pour évaluer, il faut connaître ou alors, serait-ce l'évaluation qui me permet cette connaissance ? N'ayant pas accès à tout l'objet, je traduis celui-ci en parties, en bouts, en critères que j'ai choisis plus ou moins consciemment et qui vont me servir de base de référence, de points de repères pour d'éventuelles comparaisons. Ainsi vais-je traduire mon morceau de hampe, de bavette en couleur plus ou moins brune, en poids, en prix, en goût alors que mon boucher le traduira en connaissance de son client, en carcasse, en recette... Mais ce n'est pas encore suffisant, car pour manger une « bonne » hampe, encore faut-il que les conditions de sa dégustation soient

réunies : cuisson juste comme il me faut, table mise à temps, Pommard préparé, convives agréables afin de pouvoir mettre en valeur ce morceau de viande qui va donner toute sa splendeur grâce à ces qualités intrinsèques, naturelles dirions nous, mais aussi de part l'ambiance du sa dégustation qui est une mise en valeur de ce plat.

Cela dit, l'évaluation, dans la mesure où elle est connaissance, que cela soit *a priori* ou *a posteriori*, relève de l'épistémologie en tant qu'elle est discours sur la connaissance. Que dire alors d'une évaluation qui refuserait cette dimension relative à des épistémologies en contradiction, en opposition et qui ne verrait qu'une connaissance pure, que ce soit dans une négation des sens ou dans un appareillage qui de toute façon est là aussi pour nier, tout ou partie de c(s)es sens. Connaître, reconnaître, est une donnée fondamentale de l'évaluation car nous sommes bien dans une visée qui dépasse largement les évaluations cantonnées dans du programmatique dirait Ardoino et qui refuserait, certes une dimension épistémologique, mais surtout, une dimension ontologique à cette activité oh combien fondatrice de ce que nous croyons être. En effet, l'évaluation est une vision du monde qui porte le vrai ou le faux, mais aussi la vérité et le mensonge et ne l'oublions pas, la norme et les valeurs. Or, vouloir mélanger allègrement ces notions, ces paradigmes par fainéantise, c'est nier toute valeur humaine à ces regards multiples qui se superposent, se combinent, se métissent. La valeur de l'évaluation tient justement à ces pluriels, mais des pluriels d'hétérogénéité et non de simples pluriels d'objets toujours homogènes. Il ne s'agit pas de faire une étude des épistémologies en vigueur, mais de regarder ce que l'évaluation pourrait nous expliciter de cette quête hasardeuse de la vérité, du vrai ou de la norme. Autant le dire tout de suite, nous nous inscrivons dans cette lignée de penseur pour qui le sujet est multiple, diffracté et inconnu à l'instar de ce que Nietzsche, Freud, Bataille, Foucault et Castoriadis pour ne citer qu'eux ont si magistralement démontré. Mais cela n'est pas suffisant car l'évaluation dépasse toute épistémologie car elle a à voir avec l'ontologie : Comment envisager que les modalités d'évaluation choisies, le type d'épistémologie sous-jacente ne soit pas porteur d'une ontologie spécifique ? Au-delà des caricatures entre évaluation contrôle, évaluation régulation, formative, formatrice, « faire passer » des test, des

bilans à un patient ou prôner une éventuelle vertu de l'entretien, de la mise en situation d'activité est bien à ce moment, soit considérer l'autre comme un tas de neurone ou comme un sujet en activités et en affection. Toute la dynamique de l'évaluation repose sur cette nécessité de la mesure et dans son insuffisance. La mesure en tant qu'elle est objectivation de la situation de performance est nécessaire, mais elle est tout aussi insuffisante car nous avons à faire avec l'humain.

Une guerre épistémologique justement repose sur une distinction qui serait fondamentale entre un être humain qui ne serait que « machine neuronale » ou qui ne serait que pur esprit décontingent. Malheureusement, ou heureusement, la question est toujours mal posée. Il ne s'agit pas d'opposer ou de tenir ensemble car tenir est toujours emprisonner, imposer, mais bien de penser un et transcendant ces puérides, mais oh combien riches, débats, guéguerres. Pour une fois, nous adhérons à une partie de la complexité, ou tout du moins, dans la définition de la dialogie. Il faut laisser ces deux, ces trois perspectives (matérialisme, vitalisme, réductionnisme...) séparées, opposées pour mieux les appréhender comme foncièrement, ontologiquement opposées et contradictoires tout en étant pareilles et non identiques. En effet, la complexité des situations ne tient pas aux objets observés, mais à notre regard. Nous nous situons dans un champ ou dans un autre, auteur de nos observations, acteur de ces situations et il nous faut nous avouer nos impostures (Feyerabend, 1988) pour penser cette évaluation comme autre, mais pas une autre spatialisation, une autre objectivation, mais fondamentalement une autre irréductibilité entre notre naturalité et cette mystérieuse âme, psyché, pensée. Il ne faut plus alors être soit pour l'un, soit contre l'un car l'évaluation en tant qu'elle reflète une ontologie implicite ou pour partie explicite, repose sur un vieux dilemme, une vieille contradiction entre corps et esprit et qui pose qu'il faudrait une évaluation spéciale corps et une évaluation spéciale esprit étant entendue que vous êtes favorable à l'une et pas à l'autre. Classiquement cela se résume à une perspective qui pense que le cerveau pense et qu'en démêlant les pelotes du cerveau, en tripatouillant les gènes, nous arriverons à reproduire un être humain à l'identique. L'autre courant envisage un esprit dégagé de toute contingence naturelle, matérialiste et qui perçoit la pensée,

comme le corps, comme n'étant que des mots et qui regarde, mais sans les yeux en tant qu'ils sont sens naturels, parce que le vent, le temps, la lumière n'existe pas en tant que tel pour cet esprit. Tout au plus sont-ils des sensations qu'il ne s'agit pas de nier mais qui ne sont pas réductibles à une règle neuronale, physico-chimique. L'esprit n'est pas un organe et sa référence est justement que nous nous situons toujours en référence à... une situation, un autre, un objet, à un déjà connu. Serait-ce à dire que nous nous situons toujours face à un déjà-là et que toute création de nouveau est un vœux pieux ? Bien entendu non, mais cette gymnastique nous invite à plus de prudence et à l'humilité. Toute évaluation fait intervenir de l'humain et en tant que telle, elle doit nous obliger à ne pas nous nier dans cette situation car il s'agit bien d'interpréter des résultats en tant qu'ils sont des données valides au moment de cette interprétation et qu'ils se doivent d'être explicitation d'une histoire qui se fera de toute façon avec ou sans nous.

Le cogito Nietzschéen

Cette évaluation est effectuée par un sujet, mais qui est-il ou plus exactement, que pouvons-nous en dire ? Serait-il ce sujet de connaissance pure dégagée du corps, des sens et de la passion ? Est-il ce sujet qui cherche, ou plus souvent affirme la vérité rationnelle, universelle de type mathématique et qui possède cette mystérieuse propriété du partage transparent et compréhensible par tous.

Nietzsche a montré en quoi il ne faut pas se situer du point de vue du vrai²⁷, de la vérité dans la connaissance, mais bien dans le sens de ce qui est annoncé car

²⁷ « L'évaluation de valeur: " Je crois que telle chose est ainsi " considérée comme essence de la " vérité ". Dans les évaluations s'expriment des conditions de conservation et de croissance. Tous nos organes de la connaissance et des sens sont seulement développés par rapport à des conditions de conservation et de croissance. La confiance en la raison et ses catégories, en la dialectique, donc l'évaluation de la logique, démontre seulement l'utilité de celle-ci pour la vie, utilité déjà démontrée par l'expérience: et non point sa " vérité ". Qu'il faut qu'une quantité de croyance existe; qu'il faut que l'on puisse juger; que le doute à l'égard des valeurs essentielles fasse défaut: - ce sont les conditions premières de tout ce qui est vivant et de la vie de tout ce qui est vivant. Donc, il est nécessaire que quelque chose soit tenu pour vrai, - mais il n'est nullement nécessaire que cela soit vrai. " Le Monde-vérité et le Monde-apparence " -, cette antinomie est ramenée par moi à des rapports de valeurs. Nous avons projeté nos conditions de conservation comme des attributs de l'être en général. Du fait que, pour prospérer, il nous faut de la stabilité dans notre croyance, nous sommes arrivés à affirmer que le monde-" vérité " n'est point muable et fluctuant dans le devenir, mais qu'il est l'être. », Nietzsche, *La volonté de puissance*, livre III, § 268

l'évaluation, c'est bien dire, annoncer. L'évaluation, la connaissance est un discours sur... car elle ne sert à rien si elle n'est pas dite, transmise. Les débats sont donc inutiles lorsqu'ils se situent au niveau d'une quelconque discussion visant à distinguer le vrai du faux. Ce qu'il convient alors de découvrir, élucider c'est bien le sens, ce que veut dire celui qui évalue, à qui il s'adresse. Le discours de l'évaluateur a un rapport avec le vouloir dire de celui qui parle, à sa propre histoire, renvoie à la langue utilisée (médicale, philosophique, juridique, poétique, commune...) et cette parole s'adresse à un certain type d'imagination, d'inscription sociale-historique. En effet, derrière tout discours, et plus particulièrement ceux qui recherchent la vérité, il faut se poser la question du « que veut dire cet évaluateur ? », à qui s'adresse-t-il ainsi ; que ce « il » soit singulier ou pluriel, mais des pluriels tout aussi bien individuel que multiple. Il s'agit donc de connaître, et encore le verbe « connaître » est-il ici inapproprié, ce que veut celui qui parle, évalue ; quel type de volonté est en jeu dans cette affirmation d'une valeur donnée, exposée. Nous savons que derrière toute volonté consciente, publique, se cache un, des vouloirs inconscients, que ceux-ci soient Freudien ou cognitif. Pour comprendre une partie, il faut comprendre la langue, situer le moment où cela se dit, dans quelle loi morale cela s'inscrit, dans quelle vision du monde, de l'homme cette affirmation, cette confirmation évaluative s'inscrit.

En effet, comme l'a si bien montré Nietzsche, ce sont des volontés qui se jouent, déjouent, travaillent, métissent et qui se combattent au niveau inconscient au profit temporaire d'une pulsion consciente liée au contexte et à un moment qui fait qu'au niveau conscient, nous avons l'impression d'un Moi unifié qui peut dire « Moi, Je » et qui donne l'impression que le *Moi* et le *Je* sont uniques, cohérents et surtout (malheureusement ?) définitifs, comme si le monde était clos, fini, injouable. Mais c'est bien le niveau de potentialité (Winnicott, 1971) de subordination des pulsions qui donne l'expression de ce que Nietzsche a nommé volonté forte ou faible. Nous constatons souvent que les démarches d'évaluation sont menées (tambour battant) par des volontés faibles qui cherchent, malgré eux, à l'insu de leur plein grès, une maîtrise du monde et d'eux-mêmes car la relation sincère avec l'autre, autrui leur fait peur. Comme l'annonçait Descartes, ils se

veulent « Maître et possesseur de la nature ». Comment mettre de côté ce que Nietzsche, Freud et Bataille ont cherché à élucider, ce pour quoi les pulsions sont-elles aussi instables, à moins de mécanismes de défense stéréotypés et socialement armés (Latour 1995, Feyerabend 1988). La question Nietzscheenne est bien : « que veut dire cet évaluateur derrière sa volonté de vérité ? », il s'agit de questionner la valeur de la valeur, de penser la généalogie de ces évaluations, voire de la morale. Et nous nous situons alors dans une réelle, puissante démarche multiréférentielle qui renvoie les thérapeutes, dos collé contre le mur, à la capacité, désir, de supporter le regard et la parole de l'autre. Cette parole est toujours mise sur un piédestal, mais oh combien de fois refusée, niée comme corollaire de cette mise au centre de l'autre pour mieux l'étouffer et rassurer le cercle des tout-puissants thérapeutes. Cette volonté de vérité, de l'évaluation pure et objective car dégagée de tout ce qu'elle a d'humain, d'humanité serait-elle en fait une volonté de mensonge par la fabrication d'un monde qui est en devenir et donc aléatoire, incertain, instable effrayant, faux, contradictoire et qui a été transformé en monde de la vérité, rassurant, stable, sécurisant pour permettre l'introduction de la mesure en tant qu'une partie d'elle, ou plus exactement pour eux, en tant qu'elle est absolument, totalement rationalité, raison unifié, unique, prévisibilité, universalité, transmissibilité et refusant par la même la monstrueuse, déviante, démesure de tout humain. Il est ainsi facile d'oser agir dans un tel monde qui est prévisible, teinté d'un faux doute Cartésien rassurant, prévisible et propice aux volontés faibles. C'est alors refuser que la nature dépasse l'homme en tant qu'elle est autonome, au-delà de nous, ahistorique. C'est pourquoi nous recherchons toujours à transformer le monde à la mesure d'un certain type d'homme en y introduisant nos propres mesures, souvent Cartésiennes car ce sont elles qui ont fondé la mécanique, la médecine et la morale. Il y a donc une nécessité de ce type de monde rassurant pour oser agir, pour oser annoncer l'évaluation tout en sachant que cette volonté est réduite de part le monde dans lequel l'évaluateur évolue. S'agit-il alors d'évaluer pour évacuer sans évoluer à l'instar du changement de type I de Watzlavick, changer pour ne rien changer.

Celui qui cherche dans cette logique est alors trompé dès le départ car le doute propre à toute démarche scientifique digne de ce nom, et à ce moment Bruno

Latour rit, est basée sur la création d'un monde mensongé, stable, de raison où le « *cogito ergo sum* » peut oser un « *cogito ergo thérapeuô* ». Cet aveuglement pour un monde qui se résume à donner la valeur de et de façon objective et absolument vraie évite la rencontre avec un monde qui est flou, mouvant, polyglotte, avec nos alter dans un mensonge de capacité de maîtrise et de contrôle. Mais l'évaluation est oser la rencontre avec le sens qu'il a d'irréductible. « J'évalue donc je suis » renvoie à ma propre existence mais la plus part du temps à mon existence consciente, j'évalue donc je suis celui qui évalue et à chaque fois que je l'annonce, cette annonciation-confirmation semble vraie, donc mon évaluation est vraie. Mais cette confirmation ne serait-elle pas une duperie si le « Je » se résumait à un sujet grammatical. Ce « je » renvoie en fait à une multiplicité de sentiments, d'expériences, à notre double-fond pulsionnel (Castoriadis, 1975).

Mesure et valeur : métrologie et axiologie

Il est par habitude, et ce depuis les travaux de Jacques Ardoino et de Guy Berger, de dégager dans l'évaluation le contrôle de ce qui serait l'évaluation. Compte tenu de ce que nous avons dit précédemment, il nous semble aussi important de regarder la métrologie et l'axiologie. La première semble relever tout « naturellement » de la logique du contrôle alors que l'axiologie de la régulation. Mais ce serait trop simple car les situations sont plus complexes.

Métrologie fluctuante

La métrologie a à voir avec la mesure, mais sous ce terme qui semble univoque, nous trouvons moult dimensions, impressions, recommandations morales. En effet, un océan semble séparer la mesure du coude, de l'influx nerveux et la mesure du comportement, du propos. Nous fluctuons entre ces deux rives au gré du temps jusqu'au jour où, tel Ulysse, nous accostons un rivage qui nous semble être notre terre faisant le choix du coude ou du propos. Mais ce choix est-il le notre en tant que Cogito ou celui plus pernicieux des vents, des courants qui nous agitent de dedans et de dehors ? S'agit-il de fluctuation au singulier en tant que

balancement, mouvement, rêverie ou fluctuations au pluriel en tant qu'écart par rapport à une moyenne ?

Toujours est-il que la mesure nous renvoie à notre *ergon*, *erga* Grecque en tant qu'elle puise son origine dans une première ambivalence étymologique. Mesure vient du latin *Métior* qui est traduit dans le Gaffiot par « estimer, juger, évaluer ». Mais nous trouvons aussi « répartir en mesurant » (répartition du blé entre des soldats par exemple), mais aussi avec un ablatif, « mesurer quelque chose d'après une chose », comparer.

Cette origine latine vient de la *Mêtis* grecque qui correspond à la capacité de ruse, à notre potentiel d'inventivité, d'ingéniosité pour arriver à un but. La *Mêtis* utilise notre *praxis*, mais va au-delà, en la transformant en ruse, finesse, adaptation. Si on se reporte à la mythologie Grecque, nous lisons que Zeus a eu pour première épouse *Mêtis*, puis après l'avoir dévorée, *Thémis*. Cette dernière portait le Droit. Or ces deux femmes portent déjà deux perspectives du monde. *Mêtis* est l'ingéniosité mais dans un monde incertain alors que *Thémis* est la grille (de lecture ?) du monde grâce aux interdits, lois, limites, au cadre stable dans lequel les hommes doivent se cantonner. Pour *Mêtis*, chaque chose a sa place, pour *Thémis*, chaque chose à sa place. Pour *Mêtis*, le monde n'est pas épuisé, fini et l'homme peut agir dans ce monde grâce à son ingéniosité. Pour *Thémis*, le monde est stable et chaque chose doit être à sa place, ordonné, rangé selon des règles.

Métior est donc issu de ce mélange, de ce croisement entre un monde déjà la renvoyant à la première dimension du travail et qui a des règles qui lui servent à se maintenir, se reproduire, éviter l'inconnu, le chaos. Mais en même temps, *Métior*, c'est le possible, le jeu, l'entre deux, l'estimation, l'appréciation en ce qu'ils ont de sentimental, d'affectif. Il y a ainsi la règle en tant qu'elle est opération mathématique sur des nombres, des intervalles, de l'universel ; et en même temps, elle est le Droit, l'interdit, la loi qui codent les rapports légaux, politiques. Mais elle est aussi ce qui inscrit dans le clos, la discipline à l'opposé du séculier. Elle est aussi règle du jeu dans cet espace potentiel où se joue les appropriations des règles, du potentiel d'autonomie cher à D.W. Winnicott. Enfin, elle est (surtout ?), l'exception, sans règle point d'autorisation.

Mais ce court voyage le long des berges de l'étymologie nous montre que certaines choses sont curieuses, ou à tout le moins pas anodines pour ce qui nous concerne. Nous reportant aux dictionnaires « étymologies du français » de l'Encyclopædia Britannica, édition 2000, nous lisons que les racines *med-* et *mod-* sont communes et font références à réfléchir, mesurer, peser. Les mots latins en *med-* évoquent la réflexion, la pensée, ceux en *mod-* la mesure. Or, le verbe *mederi* signifiait « penser à, s'occuper de », d'où, entre autres, soigner, médecin, médicament ; mais aussi remède, remédier. La racine *mod-* quant à elle se retrouve dans le nom *modus* traduite en mesure en français d'où nous retrouvons modéré et mesuré. Différentes acceptions découlent de cette racine latine *mod-*. De *modulus*, nous retrouvons (le) moule, le modèle désignant « l'objet sur lequel on moule des objets semblables » et qui a donné en français « modèle ». De cette même racine, nous retrouvons *modicus*, c'est-à-dire « de juste mesure ». Mais aussi, *moderare*, qui signifiait « mettre à la juste mesure » et qui a donné modéré, modeste. De même, *modicus* renvoyait à la « juste mesure ». Pour finir cette racine riche, l'adjectif *commodus* signifiait « dont la mesure va bien avec... », « approprié ». Nous en avons tiré commode et la commode ainsi que accommoder, c'est-à-dire, ajuster.

Mais en même temps deux autres racines latines venaient se mélanger : *pend-* et *pand-* qui à leur origine renvoyaient à l'idée de suspendre, peser et penser. De ces racines, nous retrouvons deux verbes : *péndere* qui lui, évoquait « laisser pendre les plateaux chargé d'une balance » d'où l'idée de peser tout aussi bien dans une dimension quantitative que de justesse, de justice. En latin populaire, *péndere* garda le sens premier de pendre d'où le verbe pendre en français. Mais il existait un verbe *pensare* qui prit le sens de « peser matériellement ou intellectuellement ». *Pensare* s'est transformé en *pesare* qui a donné « peser ». Mais en même temps, une ambiguïté sémantique se dévoila. De son sens primitif (peser matériellement ou intellectuellement), *pesare* participait du premier sens, et *pensare* devint petit à petit l'aspect intellectuel et déboucha sur le « panser », c'est-à-dire soigner. Mais continuons ce petit voyage pour le plaisir, où l'on vient de voir que de cette origine commune *pend-* et *pand-* nous avons retrouvé penser et panser, mais nous retrouvons aussi, dérivé lui aussi de *péndere*, le mot français

de « pension » et qui signifiait « poids d'argent pesé », « paiement ». Donc, nous retrouvons de cette origine la réflexion, le soin et l'argent. Étonnant, non ?

Mais au final, c'est bien la Révolution Française qui a scellé le sort de la mesure en proclamant la *metron* Grecque, et donc le mètre comme fondement du nouveau monde qui s'ouvrait à ce moment. La mesure avait son étalon objectif par ce mètre, mais aussi théorique par l'affirmation politique de l'objectivité dégagée de toute relation sentimentale. Mais cette promotion de l'étalon métrique avait comme arrière pensée la dimension universelle de la valeur de la Révolution française qui devait s'exporter, être universelle et rationnelle.

L'axiologie toute aussi fluctuante

« *Les lois grecques anciennes commencent toutes par la clause édoxè tè boulè kai to démo*, « *il a semblé bon au conseil et au peuple* ». « *Il a semblé bon* », et non pas « *il est bon* ». *C'est ce qui a semblé bon à ce moment -là* » (Castoriadis, 1998).

Le problème de la mesure est qu'elle est nécessaire mais en aucune mesure suffisante. Si tout est causal, décontextualisé, lissé, tout est tellement clair, transparent, évident qu'il ne peut plus y avoir de défense. Le juge n'écoute plus l'avocat, la parole n'existe plus, l'homme disparaît derrière le factuel et il n'y a plus de pardon possible. Mais comment doivent faire les thérapeutes qui ne doivent pas juger les hommes mais les réparer ? Et souvent, ces « les » sont des victimes, mais des victimes sans coupable...

L'axiologie, en quoi concerne-t-elle la mesure ? Si la mesure est la connaissance des limites en tant qu'elles sont repères, si elle est la connaissance de soi, de ses limites et donc de qui nous sommes, de qui est l'autre, alors la mesure inscrit notre être dans un monde organisé, objectivé et pour partie connaissable. La mesure pose des limites, des frontières qui objectivent le connaissable, le raisonnable et donc les lois afférentes. Ne dit-on pas que nous devons avoir une juste mesure des choses ? Qu'il faut raison garder et rester mesuré dans nos

propos ? Dès lors que nous dépassons les limites, nous entrons dans l'ordre de la valeur humaine et du démesuré²⁸, dans ce qui risque de troubler l'intelligibilité du monde. Autant la mesure est relative à la norme (l'étalon), autant la démesure défie cette normativité nous renvoyant à cette absence de sens partageable. La mesure permet de voir, de prévoir, de déterminer à l'avance les phénomènes ; la démesure est cette part de risque, d'incertain en chacun de nous qui fait que les lois ne sont pas fixées pour l'éternité. La mesure est notre part de biologique, elle est l'amplitude articulaire de l'épaule, la démesure est le potentiel de geste irraisonnable pouvant être réalisé avec notre épaule.

Puisque l'évaluation est un rapport aux valeurs, que ces dernières sont représentatives de l'é(É)tat d'une société, comment élucider et tenir ensemble ces valeurs et ces normes qui se modifient, s'« anglo-saxonnisent » ? Les romains ont malencontreusement effacé le *zoon politikos* au profit de l'animal social et depuis Saint Thomas d'Aquin, nous sommes devenu, grâce ou à cause de ces évidences, des êtres bio-psycho-sociaux. Or, comme à l'école, devenons nous former, soigner des animaux ou des êtres politiques ? Doit-on enseigner ou éduquer, doit-on préparer un retour à domicile ou une arrivée dans la cité²⁹ ?

Ces oppositions termes à termes sont assez représentatives des enjeux du monde sanitaire français, traversé depuis une dizaine d'année par une lame de fond anglo-saxonne et anglicane qui prône une régulation des rapports humains par le juge en tant qu'il est au-dessus de l'État et vis-à-vis de qui tous les citoyens doivent se soumettre comme garant des libertés individuelles. Cette conception

²⁸ Nous parlons de démesure dans la mesure où nous nous situons à ce niveau dans l'axiologie étant entendu que pour la mesure métrologie, nous parlerions d'incommensurable.

²⁹ Nous pouvons alors regarder nos pratiques sous un angle politique, c'est-à-dire comme genre de vie en commun orienté vers telle ou telle fin et qui se parle, se construit. Or ce genre de vie en commun est le conflit par excellence qui nous fait épouser et éprouver des niveaux de réalités différents, divergents. Nous ne sommes pas déterminés par des nécessités naturelles à être ce que nous sommes ; nous sommes des « machines désirantes » comme le martelaient Deleuze et Guattari et, en tant que tel, nous sommes création, changement et liberté. Or ce qui caractérise la liberté, c'est l'autonomie qui est, de fait, politique car, comme précisé précédemment, l'homme implique la société et réciproquement, et ce, bien que l'un ne soit pas réductible à l'autre. Ce tout pour *être*, implique le mouvement de ses composantes individuelles, communautaires et sociétales, ce mouvement s'objective par la création d'institutions qui sont les porteuses, les garantes de valeurs fondatrices.

des relations humaines n'est pas sans heurter la conception française issue des Lumières et qui prône une régulation par l'État et ses élus populaires et une liberté par l'obéissance.

Nous vivons, ou à tout le moins, nous vivons en actualisant les créations sociales historiques dans la sphère publique/publique et non dans l'exclusive sphère privée/privée qui est celle de l'économique. Ainsi, trouvons nous cette expression récurrente de l'homme qui serait un animal bio-psycho-social. Or, c'est faire l'impasse sur la dimension proprement humaine qui nous fait être avant tout politique car nous seul avons le pouvoir de créer notre vivre ensemble. L'homme n'est pas un animal social, mais avant tout un animal politique comme l'a si bien vu Aristote. Il l'est parce qu'il a cette capacité de pouvoir inventer des modes de vivre ensemble qui dépassent le simple social même si on tente de nous faire croire le contraire. L'homme est un animal biologique (la pieuvre aussi), il est psychologique (le singe aussi), il est social (le dauphin de même) ; mais l'homme est politique car il crée, invente la façon dont nous vivons ensemble. Or nous n'avons jamais vu des lions décider de vivre en communauté, et devenir végétarien. Nous avons vu l'homme le faire car il est politique, car il est auteur. L'autorisation veut dire créer ses propres lois en toute conscience et en tenant compte des autres. L'homme ne fait pas que s'adapter car il crée, il invente, il change, en un mot, il agit dans et sur le monde.

Cela étant dit, il n'en demeure pas moins que le singulier et le social, bien que n'étant pas réductible l'un à l'autre, ne peuvent se penser qu'ensemble sans pour autant être coexistant et sans chercher une origine originale, originaire, un début absolu qui serait la « cause de tout », voire la « raison du tout ». Chercher l'origine absolue comme explication serait se focaliser sur l'*ergo* latin, sur la conséquence.

Penser cette question du sujet individuel ou politique, mais on peut y inclure aussi la famille, ne peut pour autant nous faire envisager que le social serait une pure juxtaposition, une co-existence d'éléments personnels, communautaires, sociaux car chacun d'eux ne peut « exister qu'à l'intérieur d'un social déjà posé. Les prétendus éléments de la société sont déjà, en eux-mêmes, sociaux : ils sont des

créations sociales, donc ils présupposent la société qu'ils font être, mais qui, en même temps, les faits être. L'articulation du social n'est jamais donnée une fois pour toute : elle est impensable comme composition ou assemblage de composantes simples qui préexisteraient au social ; elle est tour à tour, création de la société considérée.³⁰».

Cela revient à dire que le sujet n'existe en tant qu'être humain que parce que le social a été créé. Sans société, il ne peut y avoir d'humanité, mais uniquement des hommes comme espèce animale. Mais ce cercle n'est pas pour autant vicieux car c'est dans l'auto-crétion a-originelle de la société que l'humanité se crée elle-même, ne pouvant se penser en dehors d'elle-même. C'est l'auto-crétion d'un imaginaire social qui nous fonde en tant que sujet ontologique et grammatical à devenir ce que nous ne sommes pas car sujet fou enfermé dans une élaboration psychique dont le gouffre de notre inconscient tente de nous maintenir dans l'hallucination de notre toute puissance. C'est parce qu'il y a intrusion du social dans notre « monade psychique » (Castoriadis, 1975) que nous pouvons créer le rapport aux autres en tant qu'aménagement imposé par les autres. Il s'agit de permettre le passage du social imaginaire à l'imaginaire social par ce double rapport où le sujet reçoit le social alors que le social permet au sujet autiste, car uniquement tourné vers ses satisfactions égocentriques, de devenir individu en tant que produit de la socialisation de la psyché. C'est donc parce que l'extérieur existe que la caverne peut être et c'est par l'autre que j'existe tout en lui permettant d'être en me donnant une place qu'il ne peut occuper. Il n'y a donc pas de boucle qui dirait qu'en premier est l'homme, puis la société ; on ne peut comprendre l'un sans l'autre car le social, le politique est pensé par l'homme.

Où l'on voit clairement que l'on ne peut plus, dès lors, poser un individu et un environnement, que l'on ne peut plus poser une cause pour en déduire une-des conséquence(s) car cela serait en rester exclusivement à la strate biologique, voire physique. L'individu « existe » parce que la société « socialise » sa psyché. Plus

³⁰ CIARAMELLI F., *Le cercle de la création in Autonomie et autotransformation de la société*, Librairie DROZ, Genève, 1989, p 89

exactement, il ne s'agit pas de ne pas poser l'homme comme animal bio-psycho-social, mais juste de savoir d'où l'on parle et de ce fait, de pouvoir affirmer ce point de vue comme étant un choix, certes réducteur, mais nécessaire à un moment donné. Par contre, poser cette perspective comme holistique est un leurre car elle ne présuppose en rien de ce lien entre le sujet et l'individu, des modalités de la socialisation de la psyché, et des coûts psychiques, affectifs de cette socialisation du sujet. Que connaissons nous de l'imaginaire qui porte chacun de nous à être avec les autres dans cette perspective ? Ou nous situons nous lorsque nous choisissons telle ou telle méthode d'évaluation ?

La psyché est surgissement continu d'information, de création plus ou moins contrôlable car ce n'est pas le « Je » qui pense mais la psyché elle-même qui se pense, qui pense. Les pensées viennent quand elles veulent et non quand « je » veux ; ce n'est pas le « je » grammatical qui pense mais le sujet ontologique. Pour autant, ce n'est pas cette psyché qui crée la société, l'universel, ce n'est pas le gouffre de l'inconscient qui crée la loi. Elle lui est imposée par la société. La psyché reçoit ainsi dans ce processus de socialisation la totalité des significations imaginaires sociales (Castoriadis, 1975) que la relation porte et rend possible. L'activité est une création individuelle, mais aussi collective et communautaire, en tant qu'elle porte justement ces significations. Un marteau est tel parce que la société le pense comme tel. L'activité est une création du collectif social, c'est l'imaginaire instituant, c'est l'imaginaire social à l'œuvre en institution (Castoriadis, 1975),.

L'objet de l'ergothérapie est de permettre au sujet d'investir « une activité sociale, d'utiliser les objets créés par la société, institués et élaborés par elle ³¹ ». Ceci non pas par impérialisme thérapeutique, mais parce que l'homme est la société et qu'il est homme avec, par et dans cette société. Ces deux pôles ne peuvent exister l'un sans l'autre et ne sont pas réductibles l'un à l'autre ce qui pose la question de l'indépassable de cette dialectique. Le rôle de la société en tant qu'imaginaire

³¹ CASTORIADIS, 1997, p 102

social historique institué et instituant (Castoriadis 1975) est de ramener le sujet psychique à un niveau de réalité qui puisse être partageable. C'est la relation qui permet la création car le connaître et l'agir sont indiscutablement psychique et social. Tout ce que nous trouvons de social dans l'homme est socialement créé par la relation. Lorsque des hommes sont réunis, il se passe quelque chose faisant émerger autre chose qu'un rassemblement d'animaux. Mais pour que naisse ce niveau proprement humain de relation, il faut que le processus de socialisation de la psyché ne soit pas trop douloureux. Or, la maladie mentale est excès de souffrance et les circonstances de rencontre entre le thérapeute et le sujet s'expriment dans une clôture insupportable. L'homme cherche le sens et pour satisfaire cette quête du sens, il crée le sens mais trop souvent dans la clôture, créant par la même la clôture du sens. Le rôle de l'ergothérapeute est de rompre cette clôture du sens pour engendrer, mettre en question les significations, imaginaires de l'activité. La mise en situation d'action, de choix, de changement, nous permet d'accompagner la personne dans ces situations à risque relatives à une activité proprement humaine.

L'évaluation est une activité et en tant que telle, un fait social impliquant ses auteurs. Suite à la lecture du numéro 1 de la revue *Lignes*³², je vous propose une relecture partielle d'un article de Michel Surya sur l'engagement et l'utilité de la littérature chez Sartre et Bataille en remplaçant le mot « littérature » par celui « d'évaluation ». L'évaluation est libre et « *il ne saurait être question que cette liberté ne lui octroie pas le droit de dire tout ce qu'elle croit de son devoir de dire, et qu'il n'appartient qu'à elle de le dire. Pourtant une liberté aussi définitive n'en serait plus une (serait une liberté pour rien) si elle ne servait pas une fin qui la dépassât en même temps que celle-ci l'accomplit* ». Comme l'évoque Michel Surya dans cet article « *de quelque mot qu'il [G. Bataille] use, le point de réfutation demeure cependant le même : l'action, l'intérêt, l'utilité, l'engagement ont l'humanité pour raison d'être ; or l'humanité n'est pas une mesure à laquelle l'action (l'intérêt, l'utilité, etc.) puisse raisonnablement prétendre* ». Michel

³² LIGNES, *Sartre – Bataille*, Éditions Léo Scheer, Paris, N° 1, mars 2000

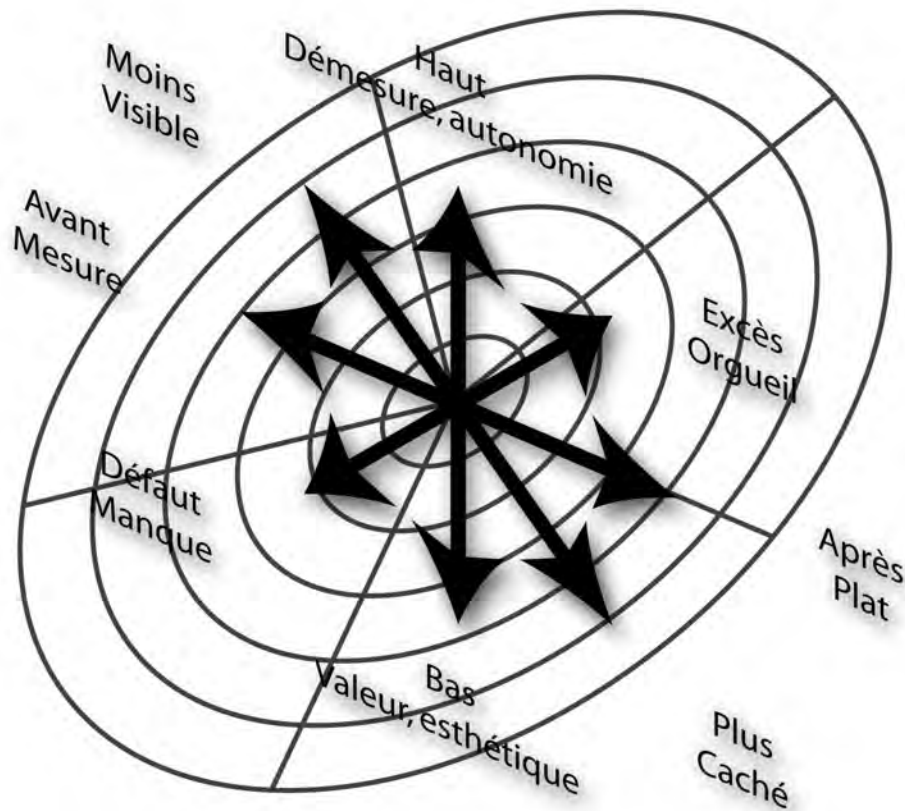
Surya complète en citant Bataille : « *il importe de définir ce que met en jeu la littérature [l'évaluation], qui ne peut être réduite à servir un maître. Non serviam est, dit-on, la devise du démon. En ce cas, la littérature [l'évaluation] est diabolique.* » L'évaluation ne doit pas ainsi servir l'évaluateur car c'est l'autre, celui que l'on nomme « évalué » qui agit l'évaluation. Pas plus que la thérapie n'est celle du thérapeute, l'évaluation ne saurait être celle du thérapeute Si l'évaluation est relative aux valeurs, nous ne pouvons pas évacuer cette dimension de la valeur comme implication, comme excès, comme objet transcendantal relatif au Beau, au Vrai, au Bien. Il y a de la morale, du politique car nous avons des jugements de valeur en tant qu'ils sont ce que je juge être désirable, préférable, ce que je ressens, vit dans cette situation. Elles ont l'esthétique de toute vie, le beau de l'activité, de l'inutile, de tout ce qui nous fait accéder à autre chose qu'à notre nécessité, à nos besoins. Les valeurs en soi n'existent que parce que nous les actualisons, les vivons et posons comme telle. Elles ne sont ni singulière, ni sociales, elles sont ce qu'il y a d'humain et qui ne peut se distinguer de notre mode de vivre ensemble. Elles sont à ce titre mesurables et mesurées en tant que porteuses du niveau d'autonomie de la société.

Qu'est-ce à dire alors que cette servitude volontaire à une quête effrénée du bilan, qui plus est validé ? L'évaluation a à voir avec la valeur et l'axiologie car elle nous rencontre dans ce que nous avons de plus intime et elle porte notre volonté d'être au monde dans des choix, des lois, des libertés. Mais les valeurs sont le socialement partageable d'un monde, d'une société que nous participons à actualiser. L'évaluation dans sa composante axiologique doit ainsi nous permettre d'envisager des contenus idéologiques, de les ordonner et d'en aménager l'interprétation par la mise en relation des valeurs conscientes et inconscientes, sociales et subjectives. Il s'agit bien de lire ces relations, mais aussi d'interpréter les valeurs en jeu dans ces évaluations (mise en situation de discours et d'activité). Utiliser des bilans, des grilles, pose l'homme comme mécanique, homogène, séquentable, réparable et interchangeable. Au contraire, l'entretien, la mise en situation d'activité humaine renvoie à l'homme en tant qu'humanité, à l'incertitude, au possible, à la potentialité, à l'altérité et à l'expérience. La valeur de l'expérience est qu'elle est un moment duquel nous sortons toujours transformé

et donc l'expérience, dans toute sa polysémie axiologique, est une transformation, elle agit sur... et elle est agitée par...

La science n'existe pas (Latour, 1995) car elle est viscéralement conditionnée, inscrite dans une démarche sociale historique qui la guide, la meut et dont les objectifs reposent sur des visées refoulées. Pour être dans le politique et le social, la science doit connaître ses limites afin de communiquer du socialement partageable. Mais en même temps, c'est le politique et le social qui borne l'homme et la science à sa mesure et à sa place.

Nous retrouvons ainsi, dans cette dimension axiologique, une fluctuation propre à l'humain que nous pouvons représenter comme ci-dessous ;



L'évaluation, c'est du cinéma

Où l'on pressent que la mesure renvoie tout autant au singulier qu'au naturel. En effet, la mesure, mais aussi l'évaluation, fait jouer ensemble la *Métis* et la *Thémis*. Il y a régularité, norme, ce sont les 24 images par secondes du cinéma, mais aussi le vécu du spectateur qui est par-delà cet aspect purement objectif et technique.

Mais il ne s'agit pas pour autant de dissocier sans réarticuler ses deux positions car l'évaluation, la valeur est avant tout la vie. Il ne s'agit donc pas de nier, discuter la notion de vérité, de preuve, du fait mais de regarder en quoi cette croyance, car il s'agit bien de croyance, serait le reflet de volontés, de pulsions de vouloir croire. Et comme la croyance est une idée, semble-t-il, nauséabonde, il a été creusé un gouffre sans fin, ou plutôt si, fini, entre l'idée de croyance et celle de science. Ainsi, à force d'évidence, de mensonge, mais à l'insu de son plein gré, l'homme s'est construit un monde artificiel en le posant pour vrai, véritable et immuable car sous notre contrôle. Ainsi, réarticulant ces deux axiologies, car la métrologie est un type d'axiologie, il ne s'agit plus de voir celui qui a raison, de discuter de la vérité du fait, de son existence mais bien de revenir à la généalogie de la morale afin de penser les valeurs des valeurs en jeu, des ontologies sous-jacentes et de penser le pourquoi et le pour quoi de tel ou tel type d'évaluation, de tel ou tel type de discours évaluatif. À quoi servirait-il de se bagarrer pour savoir si ce que tel ou tel thérapeute a jugé vrai lors d'une évaluation est vrai ? Ce serait une querelle sans fin, sans finalité tant que nous ne nous serions pas questionnés sur les « raisons » qui motivent le thérapeute à dire cette vérité. À quoi sert-il de demander à un patient alcoolique si sa permission du week-end s'est bien passée si c'est pour ne pas le croire et vérifier qu'il ne ment pas ? Ce qui importe dans la valeur du propos de cette personne, c'est justement ses intentions, ses motivations et non la véracité du propos car nous serions à écouter le mobile et tomberions dans le judiciaire.

Il ne s'agit donc pas de nier le bilan, le test ou l'entretien, la mise en situation d'activité mais bien de s'ouvrir à notre part d'impureté pour ne privilégier ni l'un, ni l'autre, pour que la nature, le monde ne vaille pas plus que les valeurs, les

morales. En effet, nous avons à vivre et l'être est avant tout la vie, mue par elle et ne s'en remettre qu'à des évaluations « purement » morales, relationnelles, c'est ne pas vouloir les confronter au principe de réalité qui est que la vie est la nature aussi, que le monde est aussi contrainte, lutte. En outre, n'en rester qu'aux évaluations subjectives, c'est refuser de se frotter, de se coltiner à la réalité et ne pas voir les qualités de l'homme et devenir psychotique par une hallucination de ce que je crois avoir fait, ne l'ayant que fantasmé et jamais expérimenté. En effet, c'est par nos « agirs » que nous nous réalisons, et en ergothérapie, nous devrions en savoir quelque chose !

La polysémie de tous ces mots est bien la source de leur richesse. La mesure est tout autant le nombre, l'espace, le quantitatif que nos actions sont dans la mesure du possible, que le propos se devrait d'être mesuré. L'évaluation est tout autant le positivisme que l'herméneutique et pas plus que le vrai ne rencontre le beau, la vérité ne croise que rarement la croyance. Mais nous ne pouvons nier que croire à l'évaluation contrôle ou à la transcendance relève de postures contradictoirement liées et intimement personnelles. « Le bilan est une affaire de chiffres, de constat, de figure et donc de contrôle par rapport à des attentes, des normes, à quelque chose d'antérieur.³³ » Mais des bilans sans commentaire, et souvent nous les retrouvons avec un « comment taire », sont des lettres mortes, des hallucinations. « Le commentaire est la glose, l'ouverture, mais aussi l'improvisation, peut-être la création, l'autorisation. C'est toujours aussi important que ces deux idées soient toujours associées et je crois que ce que je dis, là, a aussi un sens au niveau des pensées scientifiques qui peuvent, dans certaines écoles, certaines conceptions, se vivre en terme de bilan, et pas assez en terme de commentaire, d'ouverture.³⁴ »

Ainsi, réfléchir les troubles de la relation ne se pense pas de la même façon suivant que les écrivons psychiatrie ou santé mentale.

³³ Table ronde sur la pédagogie et l'Eros par Jacques Ardoino, Actes du colloque « Approche plurielle en éducation, questionnements et perspectives » en l'honneur du Professeur Jacques Ardoino, juin 1998

³⁴ Ibid

L'évaluation en psychiatrie

L'évaluation, *credo* d'une société qui réclame plus de contrôle, plus de maîtrise, plus d'uniformité, fait les beaux jours des cabinets de consultants et d'experts et des organismes de formation, mais laisse peu de place à l'humain, au sensible, à l'aléa, à l'incertitude, en un mot, à la parole. Or, la psychiatrie travaille sur des matériaux mous, instables, temporels et ne peut se contenter des accréditations sécuritaires qui ne reposent que sur la crainte du procès, et *de facto*, sur le plus petit dénominateur commun.

Les institutions psychiatriques, dans leurs acceptions administratives, encouragées par la politique, la philosophie de nos sociétés occidentales qui impose le *prima* à tout ce qui est quantifiable, mesurable, objectif, rejetant, niant *de facto* le vivant, le sensible, entendent évaluation comme synonyme de contrôle. Cette obsession du mesurable, c'est-à-dire du respect - ou du non respect - d'une norme, d'un étalon tient aussi à la fonction explicite, au rôle implicite donné à l'institution comme référence normative des pratiques et des devoirs des individus, des sujets. Or l'évaluation, comme nous l'avons vu., ce n'est pas que ça ; c'est aussi étymologiquement, donner de la valeur à..., c'est prendre en compte, interpréter des processus, et cela est effectué par un sujet évaluateur qui est partie prenante, impliqué (Ardoino J., 1992) dans cette évaluation. Mais cette dernière renvoie à une peur diffuse qui, semble-t-il, ancre cet *archao-princeps* du contrôle familial et de ses conséquences punitives. Pour devenir, pour évoluer, l'homme doit pouvoir assumer ses actes transgressifs face à la règle qu'il participe à actualiser. Cette actualisation passe par une régulation tant symbolique qu'active, qui place le sujet en situation d'évaluation où le risque est socialement, culturellement inscrit comme punition, péché. Il est de fait difficile de modifier ce schéma car la frontière entre la transgression et l'infraction est ténue ; la première renvoie à l'implication (Ardoino, 1992) et à la compréhension, la seconde met en situation d'explication, de justification où seul l'évalué est impliqué dans son acte. Malgré

tout, et bien parce que l'homme doit garder une partie de sensible, de sacré³⁵ (Bataille, 1930) afin de se préserver d'une évaluation qui réclamerait, sous couvert d'objectivité scientifique, d'économie, une protocolisation rigide, un nivellement par le bas lié à cette obligation de recherche du plus petit dénominateur commun, il nous faut envisager que l'évaluation puisse éviter que la rationalité ne se transforme, en ce que S. Freud a décrit comme étant de la rationalisation. L'évaluation intègre une rationalité dans ses procédures, contrainte nécessaire mais qui est insuffisante. Que dire alors à cette hyper rationalisation qui a fait disparaître la psychiatrie pour prôner, faire trôner une santé mentale qui serait la sœur de la santé physique et dont le seul mot est « fric » et le seul discriminant est le lit nous faisant passer des folies aux faux lits³⁶ ?

³⁵ Dans quelle mesure cette part de sacré « serait caractérisée par le fait qu'elle aurait la puissance de libérer les éléments hétérogènes et de rompre l'homogénéité habituelle de la personne. [...] Le sacrifice considéré dans sa phase essentielle ne serait qu'un rejet de ce qui était approprié à une personne ou à un groupe ». BATAILLE G., « La mutilation sacrificielle et l'oreille coupée de Vincent Van Gogh », in *Oeuvres complètes, Tome I*, p 269

³⁶ Comme l'a annoncé Bernard Kouchner lors de son discours aux journées mondiales de la santé mentale de l'O.M.S. en 2001, l'hôpital psychiatrique à (trop ?) bien vécu, et de ce fait, il doit disparaître. Nous allons traiter la folie dans la ville, au sein même de la cité, en supprimant, non pas les hôpitaux, mais les lits qu'ils contiennent, puisque le discriminant comptable est le fameux lit ! Alors, au regard de ces modifications sociales et politiciennes, la folie des faux lits ne va-t-elle pas avoir des conséquences sur l'ergothérapie, et donc sur les ergothérapeutes ?

Au début de juillet 2001, le f(a)umeux rapport Piel et Roelandt est publié publiquement et a été le best seller de l'été Il ne s'agit pas pour autant de rester béat devant ce rapport et ceux qui ont suivi, qui, sous couvert de volontarisme obligatoire, éludent nombres de questions relatives à la démarche d'une santé publique profondément citoyenne car trop éloignée des considérations électoralistes. Il a néanmoins le mérite de poser quelques problèmes éthiques (ergothérapeutiques ?) comme le rôle et la place du travail dans notre société. « *Cela suppose que l'on cesse de penser a priori l'avenir des personnes et que, au contraire, on leurs permette d'élaborer, avec notre aide, des projets de vie « sans tabou ni exclusive ». La psychose, par exemple, est aussi une potentialité de l'être humain, un mode d'être au monde. Beaucoup de patients « résistent » à la réinsertion par le travail. L'insertion n'est pas que dans le travail mais aussi par la possibilité de trouver une place dans la société (rapport Piel et Roelandt, p 85)* ». Il en est de même pour le découpage holistico-globalitaire des CIH et autres classifications.

Comme le précisent Piel et Roelandt, « *L'objectif de tout ceci est de permettre aux personnes, souffrant de quelque trouble psychique que ce soit, de choisir ses soins auprès de professionnels spécialisés recentrés sur leurs compétences, dans une société qui les aiderait à lutter contre la stigmatisation en restaurant le lien social...* ». Cet objectif nous renvoie à la formalisation des actes en tant qu'enjeu majeur de toute action politique des ergothérapeutes, mais aussi enjeu clinique, à moins de vouloir nous maintenir dans notre libre soumission au corps des mes deux seins.

De même, dans ce monde mouvant, fluctuant de la psyché, la référence aujourd'hui se fait de plus en plus prégnante sur la nécessité de la preuve, c'est-à-dire, sur l'irréfutabilité de l'argument avancé. Nous naviguons allègrement entre le « j'ai raison » et le « c'est un fait » mélangeant le « Je », sujet grammatical de l'énoncé qui le dégage du sujet ontologique et le « Je » inacceptable de celui qui aurait le volonté d'intervenir dans la démonstration. Au-delà de toute recherche généalogique qui viserait à connaître le pourquoi et le pour quoi de l'affirmation, le raisonnement dit scientifique paraît être la seule perspective acceptable comme si l'illusion de la mise à l'index de ces sujets grammatical et ontologique suffisait à prouver que le fait en tant qu'il serait le résultat d'une observation rigoureuse et neutre serait l'argutie maître, le coup « échec et mat » d'une partie qui nierait le bluff, le froncement de sourcil. Or avoir raison sous entend de fait le « avoir tort » quand bien même la réplique ultime est « tu n'as pas tort, mais admet quand même, que nous sommes dans le vrai !! ». Comment avancer dans ces termes relatifs à l'évaluation qui postulent des ontologies différentes dans la mesure (n'est-ce pas ?) où la valeur de référence reste justement la « valeur » ?

La psychiatrie est un vivier de courants, d'obédiences, de concepts, de notions, de paradigmes, d'épistémologies pouvant laisser envisager que cela puisse ne pas être aussi simple que le sens commun le sous-entend. Or l'évaluation en psychiatrie est une démarche générale, généraliste qui vise à apprécier, estimer, juger et elle ressort de multiples facettes que sont, par exemple, la mesure, la représentation, la valorisation, la science, le contrôle, la condamnation... Toujours est-il, pour resserrer la focale sur la thérapeutique, le monde de la santé, cette impérieuse nécessité d'évaluer ne peut que nous laisser perplexe sur le sens de ce mot, sur les visées des commanditaires, si tant est qu'ils en aient, les stratégies mises en œuvre et le comportement des professionnels de santé face à cette injonction qu'ils ont admis, pour beaucoup, de fait, fantasmant une chance pour eux de devenir scientifique, donc des professionnels reconnus comme relevant du vrai, du pur, de l'intelligent. Que veut dire être obligé d'évaluer le patient avant chaque prise en charge. Soit nous nous posons la question traditionnelle du comment je vais m'y prendre, soit nous nous interrogeons sur les pourquoi et pour quoi. Et encore, nous restons à ce niveau au sens commun du terme évaluer. Le

réflexe premier est alors de rechercher le bon outil d'évaluation, la bonne grille, le bon bilan et si ce dernier est validé, ça y est, c'est ce qui se fait de mieux, d'imparable car nous n'avons plus aucune question à nous poser puisque celui qui a défini ce bilan est sensé l'avoir déjà fait. Nous appliquons benoîtement le protocole et l'évaluation est réglée. La question des conditions de sa validation relève alors du scandale, de la profanation et du blasphème. Pensez donc, un bilan validé est forcément valide !

Mais la vérité est ailleurs disait le film et lors des séances cliniques, nous évaluons ce qui s'exprime à travers une production de signes, d'actions, d'activités. Ce qui importe alors est de considérer l'évaluation comme pratique sociale encadrée par des dispositifs institutionnels et les modalités afférentes. Évaluer est donc produire des significations à partir des produits de quelqu'un. Il s'agit de gérer des processus, des procédures afin d'obtenir des produits individuellement ou collectivement et ce, en termes d'actions ou de produits symboliques ou concrets. C'est donc par création de significations nouvelles que l'évaluation peut participer à l'autonomie car elles impliquent un sens, mais aussi une compréhension des objets considérés (action ou produit de cette action) qui conduisent à ramener ces significations au contexte de production de cet objet. C'est par cette rencontre entre un sens qui est contextualisé et la compréhension que j'ai que je peux évaluer le degré de validité produit par ces significations. En effet, lire un texte, regarder un tableau, une sculpture ne me permet pas de connaître les intentions de son auteur. Je ne fais que produire des significations à partir de l'objet qui vont se confronter à mes propres représentations. Alors que l'évaluation de l'activité de production, de création de l'autre me permet la rencontre et la création d'un autre niveau de signification collectivement partagé et qui va, parce que nous nous inscrivons dans une pratique sociale et historique, participer à la mise à jour sociale, historique de notre double-fond.

L'évaluation est donc de rapporter un sens, une compréhension, une signification à une validité de fait contextuelle, sociale, historique. Des énoncés non valides socialement (Elvis était breton) peuvent avoir un sens mais ils ne permettent pas le lien social, la rencontre avec l'autre. Il s'agit de renvoyer à l'autre mon

interprétation, à partir de l'imaginaire collectif, de ce qui est produit, agit, la validité que j'en donne pour que l'autre devienne le lecteur de ce qu'il a produit et qu'il se comprenne.

Ainsi, vérifier un progrès en ergothérapie, et nous prenons volontairement ce verbe « vérifier », c'est essayer d'apprécier la valeur d'un objet particulier, séparable, différencié mais potentiellement confondu du sujet humain qui l'a réalisé. Mais c'est, avant tout, nous semble-t-il, prendre la démesure de ce sujet et se mesurer à lui. C'est participer à l'élaboration psychique, affective de cette image de soi à travers laquelle chacun se construit et en vertu de laquelle il prend valeur, de la valeur par la perpétuelle médiation des autres. Nous ne pouvons alors qu'évaluer des produits et en aucun cas des hommes...

Un outil

Si nous lisons ce qui a été écrit sur la notion de l'outil, nous constatons que la littérature est relativement « pauvre » parce que l'outil a été peu développé en tant que notion isolée. En outre, le mot outil arrive tard en France (±XIII^es). L'outil se trouve rattaché soit à la chose, soit à la technique, soit à l'activité de création. Il sert quelque chose n'ayant pas de valeur en lui-même, si ce n'est celle de créer d'autres outils. Au demeurant, nous pointons déjà trois axes principaux de compréhension de l'outil. En effet, l'outil est une chose qui s'inscrit dans une dimension technique – il a un (des) mode(s) d'emploi – et qui met en acte l'homme en vue d'une fin. On manie un outil pour faire quelque chose dans un triptyque : homme – outil – création. Un autre sens nous dit que l'outil est le propre de l'homme en ce qu'il est même sans être utilisé ; un marteau restant un marteau même posé sur une table. Enfin, « l'outil est une chose fabriquée par l'homme qui sert à un travail³⁷ ». L'outil fait être ce sur quoi il agit, sans marteau point de clou.

L'outil : départ, objectif, moyen, fin

Mais qu'en est-il de la question qui arrive toujours en premier ? A quoi ça sert alors que c'est le pour quoi qui devrait primer. Toujours est-il que nous pouvons dire que la langue, le langage est un outil de communication, que la langue est l'outil du langage et que l'acte est la parole de l'échange et nous n'y trouverons rien à y redire. Mais nous savons que l'homme est lui-même la communication, qu'il est lui-même l'activité et l'une et l'autre passe par l'appropriation de règles. L'action comme le langage repose sur des règles techniques et praxiques, syntaxiques et sémantiques. Il y a donc une grammaire et un lexique, un dictionnaire de l'agir. Mais on dit avoir besoin de tel ou tel outil pour faire ceci, nous ne disons pas avoir besoin de telle ou telle langue pour dire cela. Or nous savons bien que cela est faux car nous avons besoin de langues différentes,

³⁷ Dictionnaire historique de la langue française, 1998

adaptées suivant les interlocuteurs les langues devenant par la même les outils de la communication. Mais alors, la langue en tant qu'organe buccal, est-elle un outil si nous en restons dans le registre du moyen pour une fin ? Comme nous le verrons plus loin, la langue est dans le registre de la mécanique, du support et, même s'il y a une notion de mouvement, d'évolution et même s'il est envisageable de penser la langue comme support d'émission de sons, peut-on pour autant envisager « langue » comme production de sens ? Ne serait-ce pas uniquement l'instrument de cette production de sens dans la mesure où la langue ne fait que permettre la projection du sens élaboré par des structures intra-psychiques interfacées par des structures corticales ?

L'outil est le moyen pour une fin disions-nous, il n'est donc pas le moyen de la fin, il sert la fin, cette dernière étant le stade ultime d'une action engagée qui possède en son point de départ un objectif, c'est-à-dire, cette fin. Donc la fin est contenue dans le départ et l'outil devient par la-même le moyen pour un départ. On peut alors commencer quelque chose sans fin, juste avec un outil sans connaître la fin car c'est l'outil qui est le départ. On peut alors poser des moyens avant les objectifs. Ou alors, serait-ce que l'outil possède en lui-même l'objectif ? En fait, l'outil est, certes l'instrument, le moyen pour une fin, mais il est aussi et en même temps, médiation entre le moyen et la fin.

L'outil serait action et non plus seulement instrument, acte. L'acte est mouvement, contractions musculaires alors que l'action est intention, initiative, choix, liberté. Le marteau serait en lui-même le tableau accroché au mur étant le début, la fin, l'objectif et le moyen. C'est par le passage à l'acte que le marteau-tableau passe de l'intention à la réalisation. L'instrument est dans l'acte, l'outil est dans la fonction. L'acte est mouvement, contraction – et non contraction – musculaire, il est échanges électriques, chimiques, il est l'instrument du pourquoi. La fonction est l'outil du pour quoi de ces mobilisations, elle est la liberté exprimée par et dans le troisième élément : l'activité.

Chose ou outil ?

Maintenant regardons ce qu'est un outil : est-il une chose ou est-il une autre

chose ? Dans le cadre de ce texte, nous ne chercherons pas à définir ce qu'est une chose³⁸ nous limitant à élucider ces deux termes de chose et d'outil. Nous considérerons la chose en tant qu'objet à portée de main, animée ou non : un briquet, une pomme, un chat, une pierre... Et nous envisagerons cette chose du point de vue du sens commun. La pomme est un fruit classiquement, tandis qu'elle est tout autre chose pour le biologiste, le jardinier, le cuisinier...

Une des questions à se poser en premier est : comment une chose devient-elle un outil ? Partons du principe que l'outil est une catégorie de chose et reposons la question : comment une pierre devient-elle un marteau ? Puis, comment se fait-il qu'un marteau reste un outil quand bien même il est posé sur une table ? Dans notre première question, la pierre est une chose, un objet pierre, reconnue et nommée en tant que telle. Cette pierre devient un outil quand j'en ai besoin. Ainsi, quand je plante ma tente, il me faut un objet pour enfoncer les sardines dans la terre. En l'absence de marteau, de maillet, je puis utiliser une pierre suffisamment plate et grosse. La pierre passe alors du statut de chose à celui d'outil. Mais une fois ma tente plantée, la pierre redevient alors « chose non-outil » Dans cet exemple, nous avons parlé d'une pierre en particulier qui doit avoir des propriétés particulières pour remplir la mission envisagée. Nous ne pouvons pas parler à ce moment des pierres en général comme outil de plantage de sardines alors que nous utilisons le marteau, le maillet dans son acception générique, universelle. Le marteau reste toujours une chose-outil car il a été fabriqué, façonné par l'homme pour une fin donnée à un moment donnée et dans un contexte particulier.

L'outil est une chose utilisée dans un contexte donné, chose qui est, a été, adaptée par l'homme à un contexte en vue de réaliser une fin. Une « chose non-outil » ne sert pas, n'est pas utile en soi à l'homme. Peut-on parler d'outil *a priori*, sans en

³⁸ « Il est donc clair que nous entendons le mot « chose » tantôt en un sens étroit, tantôt en un sens large. Au sens *étroit*, chose signifie ce qui est saisissable, ce qui est visible, etc., ce qui est donné à portée de main. En un sens *plus large*, « chose » signifie toute affaire, tout ce dont il en va de telle ou telle manière, les choses qui adviennent dans le « monde », les faits, les événements. Enfin, il y a encore un usage du mot au sens *le plus large* possible : [...] Selon un usage rigoureux de la langue, « chose » ne signifie ici que « quelque chose » c'est-à-dire cela n'est pas rien. » HEIDEGGER M., 1971, pp 16-17

faire l'expérience et créer ainsi une catégorie, une notion, un concept universel ? Il va de soi que cela peut se faire, mais nous semble-t-il, cela est insuffisant car ce qui prime, mais qui n'exclut pas, c'est l'expérience du quotidien, la pratique. Il y a lieu alors de tenir ensemble l'universel et le singulier .

En n'excluant ni le général, ni le singulier, nous pouvons comprendre que le marteau sur une table reste un marteau, c'est-à-dire qu'il reste un outil même quand il ne sert pas, contrairement aux « choses non-outil » La pierre ne devient outil que lorsque j'en ai besoin ; une pierre non utilisée reste une « chose non-outil ». Lorsque nous regardons ce marteau, nous savons que c'est une chose, catégorie outil qui sert à planter, enfoncer autre chose dans quelque chose. C'est comme si le marteau portait en lui-même l'outil. Mais comme c'est l'homme qui a façonné l'outil, le marteau est devenu catégorie « outil » de l'agir de l'homme. C'est parce que l'homme a taillé une pierre, l'a accrochée à un bout de bois que le marteau est devenu catégorie « outil ». Il y a donc eu mouvement, changement, modification. Or, c'est bien de mouvement, de transformation, d'invention dont il est question avec l'outil. Il y a transformation du monde, potentiel de modification avec l'outil ; ce que ne portent pas en elles les « choses non-outil ». Le mouvement se situe au-delà du local, du déplacement, de la translation, il est changement, certes spatial, mais aussi transformation avec en corollaire l'altération, l'apparition, la création de formes nouvelles. Mais ce mouvement est avant tout potentiel à... et se trouve toujours contextualisé à un moment donné, dans un lieu donné avec une-des personne(s) donnée(s) et donc, des savoirs donnés. Ces derniers sont normés socialement et font la multiplicité d'un même type d'outil. La forme, le type d'outil est déterminé par le type de société tout en déterminant aussi le type de société. Ainsi ne trouvons nous pas les mêmes outils suivant les cultures rencontrées. Quelle que soit la culture, l'outil marteau reste attaché au travail manuel mais nous savons bien que la perception en termes de valeur culturelle du travail manuel diffère. De même, la présence de l'homme dans l'outil varie : ainsi le marteau porte l'artisan, le pianiste tandis que le bilan porte le comptable et le thérapeute, la grille le géôlier et le professeur, le fouet le maître et le cuisinier... Mais le marteau du piano s'inscrit dans le travail de l'accordeur, tandis qu'il est appropriation du pianiste qui interprète.

Néanmoins, l'outil, la dextérité, le savoir faire modifient les modes d'emploi et les outils eux-mêmes dans un processus d'adaptation réciproque dont l'homme, en tant qu'animal politique, est l'auteur.

Outil : artiste ou artisan ?

Mais alors, lors d'une activité terre par exemple, quel est l'outil de celui qui prend de la terre dans ses mains afin de créer quelque chose ? Seraient-ce les mains ? Serait-ce la personne ? Mais alors la personne serait-elle son propre objectif étant elle-même objectif, moyen, début et fin ?

Or quand bien même nous sommes dans cette situation courante, nous ne sommes pas seuls, mais hétérologie³⁹ (Bataille, 1930). Et quand nous agissons, utilisons un outil (ça y est le mot est lâché), nous agissons toujours pour, vis-à-vis (d')autrui en tant que donataire de cette action. L'objet créé et à offrir rayonne comme triple support : de représentation, d'activité physique et de relation. Il est dans le cadre des séances d'ergothérapie tout en étant le créateur de ce cadre, de cette fenêtre vers une histoire se faisant. L'objet entre dans l'intimité des sujets et participe à leur communion, par la même nous sortons de la clôture précédente. « Les objet-matière, déjà-là, sont occasion de trouver en eux, la possibilité d'un geste créateur, d'une poussée créatrice ou re-créatrice⁴⁰ ».

Nous sortons aussi de la stricte utilisation et donc du besoin, de la nécessité pour y apporter du désir, de l'imaginaire, de l'affectif et du pédagogique. Mais nous y apportons du législatif, de l'ethnique, et (surtout ?) du risque sortant par la même de la fin. Cet imaginaire, cet affectif fait sortir aussi l'artisan qui s'ouvre ainsi à l'artiste. L'outil – objet-moyen-fin-départ – fait passer l'invisible au visible, il

³⁹ « Lorsqu'on dit que l'hétérologie envisage scientifiquement les questions de l'hétérogénéité, on ne veut pas dire par là que l'hétérologie est, dans le sens habituel d'une telle formule, la science de l'hétérogène. L'hétérogène est même résolument placé hors de la portée de la connaissance scientifique qui par définition n'est applicable qu'aux éléments homogènes. Avant tout, l'hétérologie s'oppose à n'importe quelle représentation homogène du monde, c'est-à-dire à n'importe quel système philosophique. » (BATAILLE, 1981, La valeur d'usage de D.A.F. de Sade.)

présente, représente, il agit, réagit et imagine ce qui était par ce qui sera. L'outil porte donc le temps, non pas l'instant en tant qu'il est intervalle sur une règle, mais le présent futur passé en tant que vécu, ressenti. L'outil devient alors production, récit, histoire.

Mais nous avons mis de côté l'instrumentalité, la technique et de fait le mode d'emploi, ou plus exactement, les modes d'emploi. En effet, un outil a toujours des modes d'emploi, quand bien même un outil a une fonction donnée face à une fin donnée. Cette fin varie suivant celui qui la pose, et suivant le contexte d'utilisation. Cela a à voir avec le savoir faire (Ardoino, 1963), la dextérité qui ne se trouvent pas *a priori* dans le mode d'emploi. Un tourne-vis sert *a priori* à visser, mais il sert aussi à ouvrir des pots de peinture, à ouvrir des huîtres, voire à se blesser quand le savoir faire tourne à la maladresse.

Or ce savoir faire est relatif à l'expérience, à l'apprentissage, il est le retour sur investissement de celui qui a fait. J'ai réussi, atteint mon but mais en plus, je suis riche d'un nouvel apprentissage. Et c'est cette nouvelle richesse qui nous sort de la répétition compulsive, machinale, qui nous rend « intelligent », qui affirme notre psyché et nous permet de vivre et de créer un nouveau savoir faire. Ce n'est pas la richesse d'une bibliothèque qui fait notre aptitude à la consulter et à savoir quoi en faire, mais notre capacité à pouvoir formuler nos besoins et les moyens à mettre en œuvre.

L'outil renvoie aussi au travail manuel, à la peine, et l'ergothérapeute est souvent jugé dans la catégorie de bricoleurs du dimanche, reflet de la culture traditionnelle transmise et véhiculée, entre autres, par l'école. « En caricaturant à peine, le schéma classique distillé avec bonne conscience par l'école s'énonce comme suit : *l'usine c'est le bagne, le bagne est pour les mauvais sujets, le technique et le professionnel sont pour les mauvais élèves,...* et les mauvais élèves sont ceux qui ne « suivent » pas dans les « matières nobles » (CQFD) ! L'école a déjà mis beaucoup de temps à intégrer et à accepter le scientifique, elle se méfie et refuse

⁴⁰ PIBAROT I., L'ergologie, une perspective française de « l'occupational science » ? in *Actes des*

encore la technique. Cette attitude n'est pas l'apanage de la seule école, elle est largement partagée dans l'ensemble de la société ⁴¹». Nous trouvons tous le plombier génial lors d'une fuite, mais quand même moins noble que l'ébéniste qui lui, relève de l'art . Or, l'activité est l'instance, le lieu de rencontre entre l'acte et l'action comme aventure, mais elle est aussi l'expression littéraire du geste. Même si une dimension intellectuelle est apparue, l'outil reste attaché fortement au travail manuel. Nous avons affaire avec la transformation de ce qui existe déjà, à la modification mais pas à la création. L'outil sert la création mais ne crée pas. Une rééducation des doigts, dixit les patients, par la vannerie est beaucoup moins pénible que de la kinésithérapie. « Cela passe le temps, je fais quelque chose au moins... ». C'est bien la transformation d'un outil de torture kinésithérapique (poulie, électrothérapie...) en un outil de travail manuel (brin d'osier – outil et matériaux) qui fait passer le temps et donc inscrit ce temps dans l'histoire de la personne. Nous le savons bien, nous ergothérapeutes, qui profitons de ces moments privilégiés de rencontre autour de l'activité, et donc de l'outil, pour créer une nouvelle histoire avec cette personne par l'ouverture d'un nouvel espace potentiel de relation. Nous agissons dans une histoire que nous ne maîtrisons pas parce que nous recevons une part de passé que nous n'avons pas agi, parce que nous rêvons, envisageons ce que nous allons faire *a priori*, mais que nous ne pouvons nous regarder qu'*a posteriori*. Le passage à l'acte est aveugle car nous ne nous voyons pas agir. Nous ne pouvons observer la trace de notre action qu'après l'acte et non pendant.

Activité outil

Mais alors, l'activité est-elle un outil ? L'ergothérapie est-elle la thérapie de l'activité ou la thérapie par l'activité ? S'il ne peut y avoir d'activité sans outil et réciproquement, comment se fait-il qu'ils existent encore ?

VI^e journées ENOTHE, Paris, 2000, pp 21-28

⁴¹ GUÉRIN J.-C., reconnaître et développer une véritable culture technique in *Ville-École-Intégration*, n° 116, mars 1999, pp 153-170, p 155

La vieille tautologie du tout dans le tout qui donne le rien fait justement la richesse et la force de l'ergothérapie. Nous nous réclamons les thérapeutes de l'activité humaine, mais il paraît évident que tout thérapeute ne peut que s'en réclamer puisque l'homme est l'activité lui-même. Or, comme nous l'avons vu, nous sommes les seuls à mettre en situation d'activité l'homme. Quand nous disons situation d'activité, nous voulons parler d'activité proprement humaine, c'est-à-dire celle qui tient ensemble l'acte (mouvement, dépendance, instrument) et l'action (choix, autonomie, outil). Le mouvement est de l'ordre du vétérinaire, l'action est de la dimension magique. La difficulté est justement de tenir ensemble ces deux dimensions, de jouer sur cette frontière entre l'artisan et l'artiste car faire un panier demande de la technique, des mouvements idoines ; mais faire un « beau » panier relève de la magie, du mystère car il y a création. Mais cette frontière pointe que les deux sont intimement liés : pas d'artisan sans un peu d'artiste, et pas d'artiste sans un peu d'artisan. L'acte et l'instrument deviennent outils par la rencontre dans une activité, dans une *praxis poiésis*, entre le geste, le savoir faire et l'imaginaire. Et nous, ergothérapeutes, sommes présents pour faire prendre conscience à l'autre de cette dimension intime de l'activité. Nous accompagnons la création du sens de ce qu'a fait l'autre *a posteriori* parce que la personne observe, étudie, comprend et réalise une activité qui potentiellement lui permet de se regarder, de se comprendre et de modifier son réel. En ce sens, l'ergothérapie est avant tout un moyen de prévention car elle ouvre le champ des possibles car « je peux le faire ». Ensuite, elle devient un champ d'investissement de la « guérison ».

Ces champs des possibles sont alors inscrits dans l'outil, ils passent par les nœuds de la qualité de la relation outil-personne, mais aussi par la dimension pédagogique de création et appropriation de modes d'emploi pour s'exprimer dans l'*ergon*, c'est-à-dire la création, la production d'une œuvre concrète, comme trace des processus en jeu en tant que intentions, délibérations, choix, rêves et promesse : en un mot, comme passage à l'activité. Ce passage à l'activité est indispensable pour dépasser l'hallucination, pour permettre la socialisation de l'activité.

Il est du devoir du thérapeute de faire éprouver les règles du jeu par l'aménagement d'un espace où cette activité peut parler. Or la parole est aussi une activité en tant que puissance de transformation, coincée entre rêverie psychique et positivisme scientifique⁴².

L'homme appareille son rapport au monde à *minima* pour y vivre car il est nu et doit transformer pour survivre. L'homme est nu et il est intelligent car il peut créer, utiliser de multiples outils. Contrairement à l'animal, l'homme n'est pas condamné à n'utiliser que l'outil que la nature lui a donné, il n'est pas contraint à ne pas pouvoir enlever ses outils, sa carapace car l'homme est vierge. Cela veut dire qu'il a la possibilité du changement, de l'invention... Cette possibilité est accentuée par cette contrainte d'appareillage dont nous sommes libres par le choix des modalités qui forgent justement l'activité proprement humaine. Nous pouvons créer un monde différent de notre environnement naturel. L'homme construit des outils pour habiter (maisons), mais en les façonnant, en les personnalisant par un investissement affectif et imaginaire proprement culturel.

Le mémoire : un outil

Alors dans le cadre de ce présent mémoire, quel est notre outil au delà de ce qui a déjà été écrit présentement ? Nous partirons du principe que cet outil sera relatif à l'évaluation dans le cadre que nous avons précisé précédemment. Conscient que l'outil possède plusieurs mode d'emplois, que ce qui prime est son « à quoi ça sert », nous le définirons ainsi. Ce sera un repère, c'est-à-dire un objet qui donne à un moment donné et en un lieu donné une idée, une appréciation de ce qui est, mais pas d'un « qui est » absolu, juste de ce que celui qui a l'outil en perçoit par rapport à ses visées conscientes et inconscientes. Sachant que l'outil guide, voire impose la fin, nous pensons que cet outil permettra à celui qui va l'utiliser d'arriver ailleurs.

⁴² « La vraie science est celle de l'activité, mais la science de l'activité est aussi la science de l'inconscient nécessaire. Absurde est l'idée que la science doive aller au même pas que la conscience et dans les mêmes directions. On sent dans cette idée, la morale qui pointe. En fait, il

Il s'agit d'un outil d'évaluation, donc de mise en valeur et de mesure. Il doit permettre de faciliter la lecture de la situation, ce qui implique de savoir lire. Mais l'on sait bien que lire implique un désir tant la lecture dépasse, comme l'évaluation, la simple procédure cognitive. La lecture ouvre le gouffre du rêve, de l'implicite et de l'imaginaire et elle est, encore une fois comme l'évaluation, opération de traduction, d'interprétation et elle a aussi différents axes, différentes langues car lire un texte législatif ou littéraire ne nous amène pas au mêmes endroits. Comme cet outil se fera aussi, dans un premier temps par une opération de lecture, celui-ci va intégrer des logiques contradictoires, opposées, refoulées et va tout aussi bien s'adresser à la part consciente du lecteur qu'à sa part maudite (Bataille, 1967).

Cet outil, comme tout outil doit permettre le questionnement, l'interrogation. Mais « cette interrogation n'est pas une interrogation vide ; une interrogation vide ne signifie rien. Pour avoir une interrogation qui fait sens, il faut déjà qu'on ait posé comme provisoirement incontestable un certain nombre de termes. Autrement il reste un simple point d'interrogation... (Castoriadis, 1998) ». En effet, il est nécessaire de « dissocier, dans un premier temps, pour mieux reconnaître chacun d'eux en sa spécificité respective, quitte à devoir les réarticuler ensuite (Ardoino, 2000) », et nous ajoutons que cette réarticulation nous semble être le processus indispensable pour pouvoir mettre en perspective, non pas en termes de simple spectateur, mais d'acteur de cet horizon qui s'ouvre de la réarticulation de pensées qui sont sur des épistémès différentes hétérogènes mais toujours complémentaires et fondamentalement pleines d'impuretés.

Notre outil sera un tableau car il est tout autant œuvre d'art que grille et il présentera deux colonnes. Ce qui est intéressant sera ce qui est à côté, au dessus du tableau, son cadre disons nous en psychothérapie. En effet, « le cadre permet l'analyse, il ne le produit pas. Il faut au peintre les limites d'une toile pour que l'illimité d'un paysage apparaisse... (Pontalis, 2000, p 83) ».

n'y a de science que là où il n'y a pas de conscience et ne peut pas y avoir conscience. »
DELEUZE G., op cit, p 47

Nous voulons proposer un tableau qui permet de dissocier les deux axes de l'évaluation et du travail pour que les ergothérapeutes essaient de voir dans quelle logique ils se trouvent et ainsi puissent questionner leurs modalités d'évaluation ainsi que celles de l'institution.

Mais comment construire, fabriquer cet outil ? Dois-je partir d'un déjà-là pour le modifier ? Dois-je partir de rien ? La réponse a été vite trouvée : ce sera de rien car nous n'avons pas rencontré d'exemple, non pas parce que les tableaux n'existent pas mais ceux que nous avons lu ne nous ont pas inspiré, ne nous ont rien dit. Nous avons donc décidé de nous laisser guider pour essayer de réaliser ce fameux tableau. En fait, il a été découpé en deux tableaux, le premier relatif à l'évaluation d'un sujet et le deuxième, relatif à l'évaluation de la mise en situation d'activité d'un sujet, voire d'une évaluation d'une activité. Au départ, il se présentait ainsi :

Objective	Subjective
Reproduction	Création
Découverte	Invention
Universelle	Singulière
Normative	Éthique
Neutre	Affective
Tiers-inclu	Tiers-exclu
Chronomètre	Histoire
Un bilan, un test, un contrôle...	une mise en situation d'activité, un entretien...

La mise en situation d'activité est-elle ?

Acte	Activité
Erga	<i>Ergon</i>
Labor	Opus
Labeur	Sport
Travail	Art
Social	Singulier
Économique	Politique
Gain	Dépense
Utile	Inutile
Infraction	Transgression
Norme	Valeur
Maîtrise	Communiel
Raisonnable	Sacré
Indépendance	Autorisation
Hétéronomie	Autonomie
Domination	Puissance
Dominant	Dépendant
Homogène	Hétérogène
Chronos	Temporalité
Confirmation	Révélation
Confirmer	Affirmer
Imposer	Exposer
Opposable	Apposable

Mais, nous en convenons, ce n'est que peu satisfaisant car le lien avec ce qui été écrit auparavant ne nous apparaît pas, il ne nous parle pas bien que son contenu nous semble approprié et en cohérence avec notre propos général. Ce serait donc *a priori* la forme, la mise en forme qui n'irait pas. L'outil a besoin alors d'une forme idoine, d'être *ergonomique*. Mais quelle forme lui donner ? Et s'il fallait des formes, ou plusieurs tableaux ? Nous avons alors soumis⁴³ ce tableau à des professionnels exerçant en psychiatrie pour recueillir leurs réactions, commentaires et éventuelles suggestions. Nous avons essayé de mettre le plus loin possible notre préjugé qui nous soufflait « tu pars de trop loin. » pour rester ouvert et libre à la parole de l'autre. Nous avons réuni ensuite en trois catégories les items du tableau, catégories correspondant le moins maladroitement possible au

⁴³ Nous n'avons pas mené une enquête avec la rigueur méthodologique en termes de méthode, d'outil statistique précisément car notre objectif n'était pas une étude utilisant des variables repérables, modifiables de type âge, sexe, catégorie professionnelle, obéissance. Pour autant, nous avons utilisé avec rigueur et souplesse l'enquête clinique.

singulier, au pluriel et au socio-politique. Mais cela ne semblait pas être facilement utilisable eu égard aux retours que nous avons eu. Comme nous l'avons constaté lors de nos entretiens avec les professionnels, le deuxième tableau ne peut être lu que si le mémoire a été lu. Le premier tableau relatif à l'évaluation d'un sujet semble quant à lui, plus facile de lecture mais pas satisfaisant pour autant. Un facteur joue aussi dans l'évaluation de ces tableaux, le temps qui fait que les professionnels ne veulent pas en perdre disent-ils. Nous pouvons aussi ajouter une hypothèse qui est que ces entretiens les plaçaient face à leur non-savoir, à leur absence de réflexion quant aux démarches d'évaluation et impliquaient des mécanismes de défense. Dans la mesure où nous avons dit que l'évaluation est aussi parler de soi, nous ne pouvons pas mettre de côté ce facteur dans les réactions. Nous avons modifié notre tableau pour proposer un tableau à double entrée, avec un axe métrologique et un axiologique.

L'objectif est que cet outil soit utilisable sans avoir à lire tout le développement, présumant que ce qui importe principalement aux thérapeutes toujours pressés, c'est l'outil en tant que moyen, comment faire. Souvent la grille, le bilan porte l'alibi, le symbole d'une reconnaissance professionnelle, un objet magique alors qu'il nous semble si « simple » de construire avec l'autre ce que nous voulons observer, écouter et nous accorder dans une optique musicale. La grille est le réflexe de l'universel, de l'applicable à tous, ou tout du moins à un type de pathologie donnée, oubliant par la même l'humain qui est caché derrière et qui lui, ne demande qu'à abattre cette pathologie. Toujours est-il que ce tableau nous bloque. Est-ce parce que nous nous sentons plus à l'aise avec les grands espaces ? Ce tableau à double entrée, le voici :

l'outil que vous utilisez, est-il :

Objectif	 	 	 	 	 	 	
Valable pour tous	 	 	 	 	 	 	
Reproductible	 	 	 	 	 	 	
Neutre	 	 	 	 	 	 	
Indépendant de l'évaluateur	 	 	 	 	 	 	
Calculé par rapport à une moyenne	 	 	 	 	 	 	
L'avez vous adapté d'un autre outil ?	 	 	 	 	 	 	
	Subjectif	Propre à un patient	Original	Personnel	Participez vous pleinement à l'évaluation	Singulier	L'avez vous inventé ?

Mais que faire des croix ainsi posées ? Nos cours de solfège sont loin et la partition nous semble trop fermée, ou trop enfermante, comme aspiré par ces croix, son contenu pour pouvoir regarder à coté, au dessus, au delà. Nous avons bien en tête que la somme des croix dans les deux colonnes donnerait la somme des options choisies et que de ces sommes, nous pourrions voir laquelle serait la plus grande et ainsi en déduire, inférer ?, le type d'évaluation choisie en se reportant au premier tableau. Dans la logique qui prône la valeur de la relation, ce n'est pas satisfaisant car ce qui importerait dans ce cas, c'est ce que l'autre me dit de son résultat et non le résultat lui-même. Mais cet autre est absent et nous sommes dans l'impossibilité de tenir ce choix méthodologique. En plus, nous ne nous sentons pas pour autant aspiré dans ce tableau comme le serait un psychotique, pas plus que lorsque nous sommes aspiré face à un Dali ou un Vélasquez. Il y a quelque qui ne va pas.

Reprenons notre propos. Nous avons essayé de montrer en quoi l'ergothérapie n'était pas du travail au sens actuel, qu'elle était tout autant production d'objet que de soi. Puis nous avons regardé du côté de l'évaluation pour nous dire dans un premier temps que l'évaluation était deux axes : un du côté du contrôle, de la métrologie, de l'universel ; l'autre du côté de l'axiologique, de la mise en valeur et du singulier. Nous en sommes arrivé à être obligé de les réarticuler et de les penser comme pluriels, non réductibles et intimement liés. De même que la mise en situation d'activité fait produire de l'objet et de l'humain, l'évaluation est dans le monde des choses et de l'humain. L'on pourrait alors trop facilement céder à la tentation de mettre en lien objet et contrôle d'un coté et soi et humain de l'autre.

Mais ce serait trop simple nous semble-t-il. Nous arrivons à quatre points de vue maintenant et il ne nous semble pas exister de tableau à quatre entrées à partir du moment où nous le voulons plat, à deux dimensions. Certes, un tableau est rectangle et a quatre cotés mais comment se remplit-il ? Cela dépasse nos capacités d'imagination pour le moment.

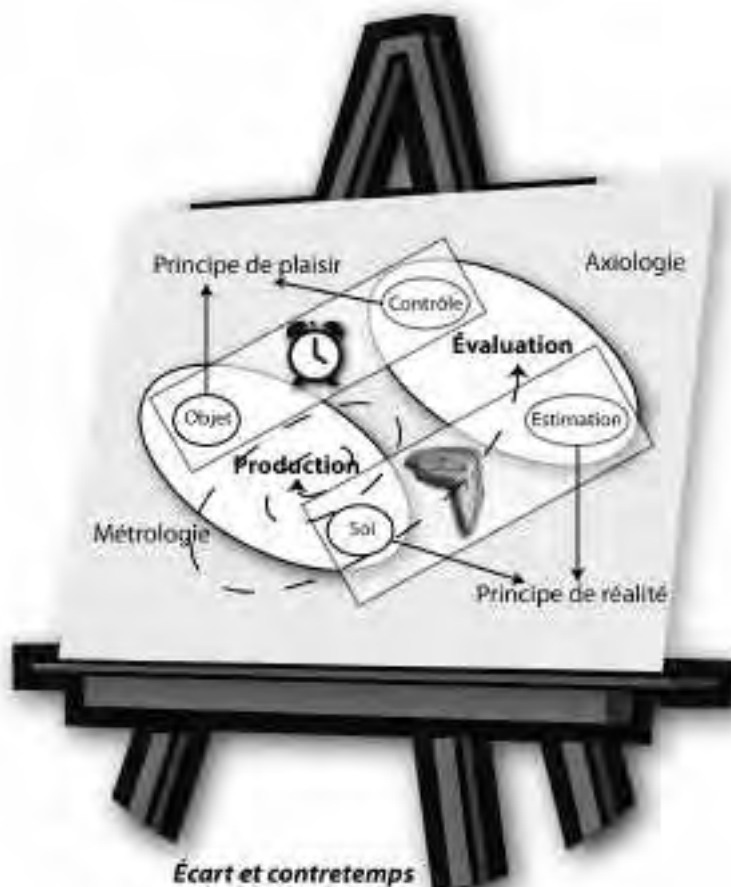
Nous avons insisté sur l'importance du cadre, reprenant ainsi l'image de J-B Pontalis. Et si nous ne faisons qu'un cadre ? Un tableau vide, laissant toute la place à l'infini d'un paysage absent physiquement, objectivement mais présent subjectivement. Mais encore faut-il que ce cadre soit suffisamment bon pour que ce paysage puisse apparaître, ne laissant pas notre spectateur aussi perplexe et dubitatif que nous le sommes actuellement. Mettons tous nos mots autour pour encadrer le vide, mais pas un vide lacunaire, un vide de potentiel, de création radicale, d'*ex nihilo*. Après tout, la mise en situation d'activité ou d'évaluation n'est-elle pas celle-là ? J'ai un cadre spatial et temporel, des outils à ma disposition et une page blanche que je dois remplir, mais pas seul, à quatre au moins. Je dois mettre en valeur, donner de la valeur à ce que fait, dit l'autre et cette mise en valeur est aussi donner une valeur. Monsieur P. n'est jamais à l'heure à ses séances d'ergothérapie, je le lui dis, je mets en valeur ce constat et lui fait part du pour quoi cela me semble important. En même temps, je mesure son retard et lui donne la valeur de celui-ci. Je peux même lui donner la moyenne, les variations... mais vient toujours le moment où il nous faudra accorder nos valeurs de la ponctualité, en quoi et pourquoi, pour quoi est-ce si important pour moi ? Il faudra aussi se mettre d'accord sur les limites, les frontières car M. P. a rendez-vous à 14H00. À partir de quelle heure est-il en retard ? 14H01, 14H05, 14H10, 14H15... Si il est devant ma porte à 13H55, est-il en avance, à l'heure, en retard ? En plus, dire « à l'heure » ou être « ponctuel » n'est pas la même chose. La première expression signe un fait à un moment donné tandis que la deuxième signe une qualité, un trait de personnalité qui présente une certaine régularité, non pas chronologique (mesure), mais temporelle (axiologique). De même, être ponctuel veut dire que les deux protagonistes soient en même temps car autrement, il y en a un qui attend l'autre, et ce dernier s'arrange alors, pour être sur d'être à l'heure, à arriver un petit peu en avance attendant patiemment et

sagement qu'on lui ouvre la porte. Il n'est pas ponctuel mais à la merci de l'autre, maître de sa porte, situation classique de l'entretien d'embauche, du rendez-vous chez le médecin. C'est alors nous qui sommes patients. Être ponctuel à deux est tout autre chose car cela veut dire se synchroniser, s'accorder en termes de tonalité, d'harmonie et de rythme. Alors, la ponctualité est-elle affaire de métrologie ou d'axiologie, de contrôle ou d'estimation ? Elle est dans les deux. Il faut de la mesure pour se « caler » mais aussi de la régulation pour évoluer et de l'intersubjectivité pour pouvoir s'accorder et supporter, non pas le regard de l'autre, mais le retard de l'autre et le sien. Est-ce à dire qu'il faut mettre une montre molle dans notre tableau ?

Qu'est ce que nous voulons au juste avec ce tableau ? Nous voulons pouvoir objectiver des faits que nous avons perçu comme suffisamment importants dans le cadre des séances. Nous voulons en plus que cette objectivation puisse nous permettre de comparer entre deux ou trois séances pour noter les modifications. Pour cela, nous devons mettre de la distance, mesurer nos interprétations et faire en sorte que nos observations soient partageables. Nous allons donc traduire une situation en critères, indicateurs, mesurer ceux-ci et ensuite traduire cela en mots de notre langue de professionnel et enfin, nous allons à nouveau retraduire ces mots en mots à peu près compréhensibles par la personne concernée. Cela fait beaucoup de traductions, mais c'est le « prix à payer » pour que l'évaluation puisse être dite et partagée par tous et en tout premier lieu, par celui que nous accompagnons et qui nous accompagne pendant les séances. Nous avons donc normé nos critères un tant soit peu, nous avons essayé de nous exclure de la situation, non pas physiquement, mais en mettant de la distance affective. Et là, ayant pris un peu de distance, nous nous apercevons que nous nous égareons car nous retournons à l'outil par rapport aux pathologies, à l'universel. Ce tableau doit être relatif à ce travail et doit « juste » permettre au thérapeute de lire, soit *a priori*, soit *a posteriori* ce qu'il met en place comme évaluation. Cet outil doit donc permettre au thérapeute de se lire et *in fine*, de s'évaluer. Nous utilisons tel type d'évaluation avec monsieur A., mais pourquoi (à cause de quoi) et pour quoi (dans quel dessein ?).

Il s'agit alors d'un tableau d'analyse d'activité, d'une activité particulière : l'évaluation. Le thérapeute découpe à sa façon cette activité en critères, moments et lit c(s)es parties grâce au tableau pour ensuite les réarticuler, non pour reconstruire le même objet initial à partir de ses parties, mais parce que séparées et réarticulées, créer un autre niveau d'évaluation.

Voici dans un premier temps ce que pourrait être une modélisation de notre propos. Il s'agit d'une modélisation qui comprend les deux dimensions de l'évaluation et celles du travail. Ce que pourrait être ce tableau :



Nous avons ici introduit deux notions supplémentaires que sont le principe de plaisir et le principe de réalité. Nous ne les évoquons que subrepticement ici faute de place bien qu'elles nous semblent fondamentalement liées à notre activité de psychothérapeute. Ce qui importe néanmoins dans cet ajout, c'est le lien que

nous faisons entre ce tableau et le principe d'autonomie et d'autorisation qui est, *primo* ce qui nous fait advenir à l'humanité et *secondo*, ce qui nous oblige à être dans les deux logiques à moins de se prendre pour Dieu. Cela dit, le principe de plaisir repose sur la règle qui veut que l'appareil psychique cherche à se dégager de tout déplaisir. Freud a posé que l'inconscient évolue suivant des logiques pulsionnelles et répond en termes de quantité rejoignant en cela Nietzsche. À ces logiques internes de quantité de pulsion, notre psyché reçoit des signaux extérieurs au niveau conscient qui eux sont de nature qualitative. Il y a alors frottement entre ces qualités qui heurtent l'inconscient via le pré-conscient et procurent des sensations de plaisir ou de déplaisir. La difficulté est de relier, d'articuler tension et vécu car toute tension n'est pas forcément déplaisir. Mais si nous avons tenu à mettre sur ce tableau la notion de principe de plaisir, c'est parce que le principe de plaisir s'inscrit dans un temps court, de difficulté à différer, attendre, élaborer psychiquement. Le sujet qui est principalement dans ce principe de plaisir passe à l'acte tel que nous l'avons défini précédemment, incapable d'élaborer une réponse et de se mettre en situation d'accorder une valeur à l'attente liée au principe de réalité. Ce qui prime est de faire et non de se faire.

Au demeurant, la difficulté de l'évaluation, surtout quand elle est caricaturale comme proposée par M. Vial⁴⁴, c'est qu'elle tend vers un juste milieu de réduction à zéro, vers un principe de Nirvana qui est pulsion de mort. Assumer des contraires quand ils sont « juste » opposés est un fonctionnement psychique normal. Mais penser l'évaluation comme généalogie, comme contrôle - mais des corps -, comme éducation politique, c'est clairement autre chose car le principe de réalité avec ses temporalités renvoie à l'*infans* et son appropriation d'un besoin bestial de se nourrir qui est transformé en plaisir de l'attente d'une mère présence

⁴⁴ Michel Vial essaie de trouver des articulations possibles, des algorithmes (Vial, 2001, p 207), mais c'est oublier que « toutes les valeurs par quoi nous avons essayé jusqu'à présent de rendre le monde estimable pour nous, et par quoi nous l'avons précisément déprécié lorsqu'elles se montrèrent inapplicables - toutes ces valeurs sont, au point de vue psychologique, les résultats de certaines perspectives d'utilité, établies pour maintenir et augmenter les terrains de domination humaine: mais projetées faussement dans l'essence des choses. C'est toujours la naïveté hyperbolique de l'homme qui le fait se considérer lui-même comme le sens et la mesure des choses... » Nietzsche, *La volonté de puissance*, livre I, § 5.

et potentiellement absente. J'ai besoin mais j'ai tant de plaisir à différer que mon désir advient à l'autre. Or le contrôle est dans cette pulsion qui veut maîtriser le temps pour pouvoir rapidement, dans l'instant et le présent savoir et limiter autant que faire ce peut le risque d'un sentiment de déplaisir. « C'est comme ci ou c'est comme ça, non parce que je le veux comme tel mais parce qu'il en est ainsi ». Ainsi les pulsions sont contenues par la création d'un monde fantasmé qui nous convient car reposant sur les besoins vitaux, organiques.

Principe de plaisir et de réalité sont indissociables et des discriminants pertinents pour cette modélisation de l'évaluation. Comme nous nous adressons à de l'humain, que nous le postulons potentiel d'autonomie et d'autorisation, cette dialectique entre ces deux principes, et nous pourrions y adjoindre celui de constance, oblige l'évaluateur à regarder aussi les pulsions et les tensions en jeu afin d'écouter ce qui se dit et s'agit pour appréhender l'autre face à ce que d'aucun nomme la réalité, et sentir, humer les valeurs en jeu. Comme Winnicott l'a montré, l'homme ne trouvant immédiatement réponse à ses besoins, il cherche une réponse satisfaisante par rapport à s(c)es besoins dans l'hallucination, puis face à cette impossibilité à auto répondre, à s'auto satisfaire, il se frotte au monde « réel » pour le faire sien et agir trouvant en cela du plaisir. L'évaluation est dans ce domaine et il faut séparer objet d'évaluation dans toute sa polysémie (l'autre, la grille, la volonté de puissance...) et sa fonction pour soi et pour l'autre. C'est de cette séparation, de cette différenciation que contrôle et estimation s'en trouveront indissociables comme le sont les deux principes de plaisir et de réalité. « J'ai faim !! » la réponse à ce besoin est-elle conforme à celui-ci ou est-ce que j'en « profite » pour saliver jusqu'au moment où mon corps me dira que cela est intolérable. La traditionnelle opposition corps/esprit s'en trouve apaisée autour de la table.

Partant de cette modélisation, nous vous proposons le tableau suivant. Ce dernier sert à évaluer, mettre en valeur les modalités d'évaluation utilisées par les professionnels. Mais ce tableau peut aussi être utilisé par les patients afin qu'ils

élaborent avec le thérapeute une façon de faire. Lorsque le thérapeute souhaite faire une évaluation, ces tableaux devront lui permettre de mettre en lumière différents points qui vont lui servir de repère. Il les liera avec les différents paradigmes en jeu afin d'élucider sa posture. Nous ne présentons ci-après que les tableaux relatifs aux situations d'évaluation étant entendu que le principe est le même pour un tableau relatif à la mise en situation d'activité, au travail. Ce dernier tableau permet de voir quelle situation d'activité est utilisée et si elle est en cohérence avec les évaluations utilisées.

Outil utilisé	Temps	Lieu	Objet	Modalité	Gnose	Pourquoi	Pour quoi	Attendu	Retour

Exemple

Outil utilisé	Temps	Lieu	Objet	Modalité	Gnose	Pourquoi	Pour quoi	Attendu	Retour
Bilan	Précis	Atelier	Conforme	Bilan	Expliquer	Prescription	Accompagner	Résultat	Dossier
Grille	Précisé	Table	Beau	Observation	Analyser	Obligation	Repérer	Espoir	Entretien
Entretien	Séances	Bureau	Personnel	Écoute	Comprendre	Accréditation	Comparer	Changement	Réunion
Activité	répété	Machine	Singulier	Faire	Percevoir	Crise	Dire	Préparation	Professionnel
Exercice	rythmé	Objet	À façon	Faire faire	Élucider	Pourquoi pas	valoriser	Expertise	Personnel

Ergothérapie et le travail des institutions

Cette question se poserait compte tenu des formations, des obédiences hétérogènes des équipes. En fait, nous semble-t-il, cette question ne se pose pas. Nous intervenons dans le cadre du plateau médico-technique et de rééducation d'un centre hospitalier et en tant que tel, cette non assimilation au service de soins infirmier, non par soucis de corporatisme stérile, est déjà une démarche thérapeutique et étayée conceptuellement. Nous nous sommes approprié un texte de Paul Fustier ⁴⁵ qui nous semble correspondre au processus en jeu dans le distingo entre service de soins infirmier et plateau technique. Il va de soi que cet étayage théorique n'est qu'un modèle, mais il fonctionne remarquablement dans notre système de références.

Paul Fustier propose de regarder les institutions avec internat selon deux modèles, deux modalités de fonctionnement. L'un qu'il définit comme étant le modèle de prise en charge du *vivre avec* correspond au fonctionnement institutionnel des services de soins infirmiers et qui « définit un système de relations suivies entre soignants et soignés prenant forme d'un partage de vie, d'un accompagnement dans le quotidien ⁴⁶ ». Le deuxième modèle est nommé *acte technique*, « il s'agit des actes techniques rééducatifs mais surtout thérapeutiques qui s'effectuent en séances, délimitées à la fois dans l'espace [...] et dans le temps (fréquence et horaires) ⁴⁷ ». Il ne s'agit alors pas de partage global mais d'inscription partielle délimitée dans le temps et l'espace avec un travail symbolique sur ces délimitations, ces frontières et *de facto*, sur la frustration liée à ces deux modes de prises en charge. C'est parce que ces deux temps sont présents que le patient pourra jouer avec le *vivre avec*, temps pendant lequel il pourra chercher à se fondre dans l'institution, à fusionner avec les soignants ; mais aussi avec les temps parcellaires de l'*acte technique* qui symbolisent cette impossibilité d'être

⁴⁵ FUSTIER P., Institution soignante et double prise en charge in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, N° 13, 1989

⁴⁶ *ibid*, P 59

tout dans l'institution et récursivement. Il y a donc de mises en place les conditions pour que la distinction entre un dedans et un dehors puisse advenir et entraver la tendance à l'homogénéisation fusionnelle. Le patient s'inscrit dans cette double logique du *vivre avec* et de l'*acte technique*, logique qui peut, au prix d'une transformation du sens, être présente ponctuellement au sein du *vivre avec*. En effet, si un soignant propose une activité de cuisine par exemple sans changer de modèle, il reste dans le *vivre avec* car cette activité est intégrée dans le quotidien par le patient qui ne perçoit pas la, les coupure(s). L'ergothérapie, au même titre que la psychomotricité, la kinésithérapie, la consultation médicale, le psychologue relèvent de ce deuxième modèle. Nous avons affaire au sein des institutions psychiatriques qui ont un internat et donc qui pratiquent conjointement et le *vivre avec*, et l'*acte technique*, avec des séances pratiquées par des thérapeutes (acte technique) et des soins pratiqués par des soignants (*vivre avec*).

Cette perspective nous permet de regarder le travail institutionnel plus en profondeur pour affirmer la différence entre ces deux moments, une différence fondamentale entre le service de soins infirmiers et l'ergothérapie entre autres. En effet, la continuité des soins est certes la règle de toute institution psychiatrique, mais, en premier lieu, dans une acception administrative. En effet, il est essentiel pour que cette continuité soit opérante afin que les informations puissent circuler, que les moyens mis à disposition soient fonctionnels (dossiers médicaux, administratifs...). L'institution est garante du bon fonctionnement des différents services afin que cette continuité permette une coordination des différents acteurs dans le sens de la sociologie des organisations. Néanmoins, cette continuité des soins, d'un point de vue thérapeutique, ne doit pas être la règle absolue. Comme nous venons de le préciser à propos de ces deux temps (*acte technique*, *vivre avec*), il est important que la continuité soit du fait du service de soins infirmiers mais que, toujours d'un point de vue thérapeutique, c'est-à-dire du contenu et des modalités de la prise en charge du patient, la non continuité relative à l'*acte*

⁴⁷ Ibid 63

technique, puisse exister dans ce contexte. En effet, la règle impose ses propres exceptions pour être et l'*acte technique* s'inscrit comme une exception dans la continuité, comme repère à la loi. Il y a double niveau, un niveau de coordination qui est de l'ordre de l'administratif et qui met en place les conditions pour que les différents protagonistes du soin ne soient pas exclusivement juxtaposés (Guihard, 1999) ; un niveau d'articulation qui est de l'ordre du thérapeutique. La prise en charge ergothérapique ne peut pas être dans le *vivre avec*, nous serions alors dans ce que d'aucun appelle la sociothérapie que nous définissons comme les activités infirmières inscrites dans la continuité des soins. Ce modèle nous permet d'entrevoir une assise conceptuelle à nos pratiques reposant sur la différence et non le corporatisme et engageant les différents intervenants dans une promotion respective de son champ d'exercice professionnel. Il ne s'agit plus de promouvoir l'ergothérapeute mais l'ergothérapie.

Ces nécessaires coordinations, articulations pointent que le service d'ergothérapie, parce que praxis, est inscrit dans le fondement tétracéphale (médical, médico-technique et de rééducation, infirmier et administratif) de l'institution. Néanmoins, cette inscription n'est encore que trace furtive au regard d'une histoire institutionnelle marquée par des années de pratiques asilaires où l'occupation, le rendement et le beau rencontrent aujourd'hui l'imaginaire social de ce début de millénaire marqué par les nouvelles pathologies clandestines⁴⁸, le chômage, l'esthétisme. L'ergothérapie n'est donc plus exclusivement dans le beau

⁴⁸ Nous voulons évoquer cette population que l'on peut considérer comme ne relevant pas, *stricto sensu*, d'une prise en soin psychiatrique et que nous avons surnommé les S.H.F. (Sans Hôpital Fixe) et qui passe d'hôpital en hôpital faute de revenu, de logement fixe et parce que les conditions hôtelières et occupationnelles de ces institutions se révèlent être d'un haut niveau. Notre société transforme, sans se l'avouer, les exclus sociaux qui deviennent consommateurs de C.H.S., ou plutôt d'asile comme au XIX^e siècle. La désadaptation sociale est de ce fait une nouvelle pathologie clandestine quand bien même elle commence à se retrouver de plus en plus en milieu carcéral puisque le ministère de l'intérieur et celui de la justice estime que nous sommes passé de 10 % de la population carcérale à plus de 50 % de cette population à être dans le registre de la psychiatrie. Cette augmentation est liée à la fermeture des hôpitaux psychiatriques français ainsi qu'aux consignes ministérielles qui visent à rendre responsables de leurs actes de personnes psychotiques qui, de fait, sont aliénées et en aucune manière autonome et auteurs de leurs actions. En cette année où nous fêtons les vingt ans de la mort de Michel Foucault, bien des livres restent à relire...

mais dans une démarche qui s'affine et qui prend en compte les différences, l'hétérogénéité des professions d'origine afin que le regard posé sur le patient puisse être multiple et ne soit pas tributaire d'une mono référence à une formation qui imposerait le thérapeutique comme moyen et fin. Certes le non-savoir peut être une gêne, mais ce n'est que par la reconnaissance de notre non-savoir, l'acceptation de la non maîtrise de l'autre, reconnu comme sujet inconnaissable, que le travail, la rencontre peut advenir.

Ainsi, l'ergothérapie se doit d'être la mise en situation d'activité du sujet en souffrance. L'ergothérapeute interprète ce qui se fait, se dit, se joue afin de donner à l'autre des clés pour qu'il puisse se comprendre dans un faire et un discours à plusieurs voies(x) autour d'une relation inscrite dans une dimension sociale partageable. Ces clés, parce que la situation de jeu est suffisamment bonne, sécurisante, facilitent, guident l'autre dans un processus de changement où le choix, l'angoisse et la culpabilité peuvent s'exprimer dans une activité significative pour les protagonistes, les partenaires.

Cette situation thérapeutique est encadrée par une référence institutionnelle à l'espace et à la temporalité qui fait que la séance n'a pas lieu n'importe où, ni n'importe quand. Elle ne s'inscrit pas dans une logique de continuité du temps, dans une fusion. Elle doit s'inscrire dans l'événement, dans l'aléa, l'incertitude, dans une permanence spatio-temporelle ; le thérapeute, l'atelier sont toujours présents mais dans le cadre du rendez vous afin de permettre le jeu symbolique de l'attente, de la demande, du désir. C'est parce que l'enfant découvre l'absence qu'il découvre son existence, c'est parce que l'enfant découvre la loi qu'il découvre l'exception.

Au demeurant, l'ergothérapie n'est pas que prise en charge individuelle, elle est aussi, et surtout pourrait-on dire, prise en charge en groupe et de groupe. Cette différence entre individu et groupe place les partenaires en situation d'activité partagée avec une position, un rôle, une fonction où le thérapeute est « celui qui n'est pas ».

Nous pouvons distinguer trois dimensions dans l'ergothérapie :

- ☞ Une de type activité de travail au sens « industriel » qui est utilisé pour son cadre référent d'obligation à suivre les règles inhérentes à l'activité (techniques, sécurités...), ainsi que les règles liées à l'atelier et aux conditions de travail protégé ou ordinaire. Il s'agit du travail de production d'objet ;
- ☞ Une de type psychothérapique et qui nécessite un travail sur soi et de fait, une formation complémentaire. Nous sommes ici dans le travail sur soi, la production de soi ;
- ☞ Une dernière dimension est intermédiaire aux deux précédentes. Il s'agit d'utiliser des activités de type professionnel mais dans une visée de création. Le patient se trouve alors dans un espace intermédiaire et confronté aux règles de l'activité ainsi qu'à ses valeurs créatrices fondamentales.

Nous nous situons dans ces trois dimensions eu égard aux origines professionnelles des différents personnels qui travaillent dans les services d'ergothérapie. Il ressort que dans la mesure où nous parlons d'hétérogénéité, de valeur, de mesure mesurée, nous nous inscrivons dans une démarche de plateau technique qui vise à offrir ces différences comme garantes d'une diversité de prise en charge, reflet de la souffrance psychique.

Au demeurant, ces trois dimensions renvoient aussi à trois logiques de l'évaluation telle que proposées par Yvan Abernot. Nous les insérerons au fur et à mesure de notre propos sur ces trois dimensions de l'ergothérapie.

Ainsi avons-nous défini, compte tenu des trois dimensions précédemment exposées, des visées et des modalités différentes compte tenu de la population que nous accompagnons. Nous avons opté pour une démarche par rapport aux finalités de l'ergothérapie et non par rapport aux types de population que nous recevons. Nous aurions, en effet, pu nous concentrer sur des prises en charge spécifiques relativement à des groupes de population, de pathologies, ce qui aurait été en

contradiction avec les principes que nous avons énoncés dans le cadre de référence de ce document.

Dans une première dimension, nous avons tenu à développer une prise en charge basée sur les contraintes inhérentes à une (ré)orientation professionnelle et qui nécessite une prise en charge spécifique en partenariat étroit avec les organismes extra institutionnels afin que les mises en situation, *de facto* artificielles que nous proposons, soient entendues comme telles mais puissent s'inscrire dans une logique proche de celles rencontrées à l'extérieur. Nous nous situons dans le premier axe du terme travail entendu comme production d'un objet relatif à une commande et ces activités s'inscrivent dans une prise en charge toujours caractérisée par un substantif (activités menuiserie, activité espace vert...). Ce qui importe, comme nous l'avons vu, c'est le résultat, la conformité de l'objet à la commande et la relation thérapeute-sujet ne laisse que peu de place à l'autre, à l'aléa, à l'incertitude puisqu'il est impératif d'arriver au résultat commandé. L'évaluation, dans ce cadre, est un contrôle en tant qu'il est vérification de la conformité et refus de la différence, de la présence du fabricant dans l'objet puisque ce dernier n'est pas *son* objet. Il s'agit de prises en charge instrumentales, comme les espaces verts, la forge, la menuiserie, qui confrontent le patient aux règles, ces dernières ayant une valeur forte en termes d'apprentissage et d'éducation. En même temps que l'évaluation contrôle, nous pouvons trouver une évaluation maîtrise eu égard à la nécessité des savoirs que d'aucun pourrait qualifier de fondamentaux, élémentaires, véhiculés par une information plus qu'une communication et dont l'évaluation consiste en la vérification de la capacité de reproduction dans une optique d'inscription-appropriation réflexe, ou à tout le moins habituelle. À ceci s'ajoute une dimension de citoyenneté compte tenu du changement de la valeur du travail. Cet axe, cette dimension prend sa valeur compte tenu des finalités qui sont une (ré)orientation professionnelle et est mis en valeur par la qualité de la relation entre thérapeute et sujet.

La deuxième dimension, quant à elle, est basée sur des prises en charge individuelles et sur une temporalité sociale-historique où la création radicale a sa place parce qu'encadrée par des évaluations telles que définies précédemment.

Partant de ce principe, et considérant que la personne se construit dans un mouvement à deux interlocuteurs, mouvement qui induit que le sujet se mobilise pour faire passer un message et pour recevoir celui de l'autre, la construction de soi ne peut se faire que dans une dimension sociologique à plusieurs niveaux, passant du micro à la macro, de la parole à l'acte. Ce mouvement dialectique, parasité par l'affectif, le psychologique, le culturel, le religieux, l'économique... est de l'ordre, entre autres, de l'apprentissage car il nous construit, nous renvoyant en miroir des représentations, des attentes, des attendus. C'est par la découverte de nouveaux possibles, par la mise à disposition de l'autre comme accompagnateur, repère que nous avançons dans la découverte de soi, de nos possibilités de voir les choses différemment. Dans ce cadre, je suis présent pour pouvoir écouter, comprendre et transférer ce qui m'est transmis à mes propres expériences, mes savoirs, mes idées afin de les transformer et pouvoir les utiliser dans d'autres situations. Ceci implique que l'on soit respectueux du fait que je pensais, que l'on tienne compte des attendus individuels et institutionnels afin de pouvoir mettre en place une aire de jeux suffisamment bonne pour que je puisse exister et devenir dans mon projet professionnel, lui-même en interdépendance étroite avec mon projet personnel. Il est donc important que soit mis en visée de tout apprentissage le savoir-être (Ardoino, 1963). Malheureusement, ce savoir être est galvaudé et souvent oublié au profit de savoir-faire et des connaissances, pensant que chacun est à même de créer son propre savoir être. Or, le savoir être est une chose éminemment difficile, fatigante et qui tend vers l'art, au sens ergologique du terme (J Gagnepain). Nous sommes clairement dans le travail sur soi et dans une évaluation qui est appréciation, expression où se mêlent acquis, technique et personnalité.

La troisième modalité repose sur l'utilisation d'activité dans une dimension de création, de travail sur et pour soi. Il s'agit du deuxième axe qui concerne l'*ergon* relatif à la singularité, l'intersubjectivité et où l'activité est avant tout le support à la relation. Nous y retrouvons ainsi, par exemple l'atelier de travail du bois que nous appelions dans le cas de la dimension précédente, menuiserie. Il s'agit alors de confronter le patient aux règles techniques de l'activité car elle est tout aussi instrumentale, mais aussi aux règles de vie psychique d'un groupe confronté à une

dynamique de création individuelle, au regard de l'autre présent à l'atelier, mais aussi de l'autre, de celui ou celle à qui l'objet de ce travail va être offert. Se joue alors tout les processus culpabilisants, les conflits entre le désir de l'autre et la demande exprimée, la pudeur du sentiment désiré comme retour en reconnaissance de l'existence, de l'amour attendu et (enfin) objectivé au travers de cet objet. Ce travail demande une supervision tout aussi bien théorique que pratique quant à ce qui se passe dans l'atelier. Dans cette perspective, nous entendons la création comme étant le sentiment par le patient de (se) créer quelque chose, que la création de cet objet est basée sur l'utilisation du modèle, d'une technique, d'un guide proposé par l'ergothérapeute. Il ne s'agit pas d'une création *ex nihilo*, où l'expression serait totalement libre. Le travail est fait par l'appropriation de la technique et de l'objet. Dans ce cadre, l'évaluation commence à laisser de la place à l'autre en tant qu'il est porteur de savoir, d'être. Nous sommes dans une relation didactique, pédagogique où les savoirs techniques, les apprentissages se mêlent, se croisent avec les inventions de soi, la découverte de ses potentialités dans un entre deux, un espace potentiel (Winnicott, 1971) et où la régulation, l'évaluation évolue entre valeur de... et valeur à..., entre quantité de principes acquis et qualité de ces acquisitions. Il s'agit alors de naviguer entre vérification et estimation et donc de ne pas mettre à l'index une évaluation au profit d'une autre et ainsi, pourquoi pas envisager que la note⁴⁹, le chiffre de la grille puisse être un repère en tant qu'il est en même temps norme, mesure mais aussi temps, histoire de vie, amer.

⁴⁹ « Selon Bonniol, la notation de copies ne peut s'apprécier à l'aune de la mesure physique, car une copie n'est pas un objet physique, au sens strict, mais un objet construit et multidimensionnel. Or, pour estimer, au sens de la mesure, un tel objet, il faudrait que chacune de ses dimensions soit isolable, pourvue d'une échelle métrique, combinable avec les autres selon une règle de composition, et que la nouvelle dimension obtenue soit munie d'une échelle numérique. Or cette conception métrologique ne peut s'appliquer à des copies, de français par exemple, comprenant plusieurs dimensions comme en témoignent les barèmes analytiques du type: plan, style, précision de la pensée, élégance, etc. Selon Bonniol, il est possible d'évaluer une copie, non pas au sens de la mesurer, mais de l'apprécier en référence à une échelle de valeur. En d'autres termes, la note serait un moyen de résumer des appréciations de nature différente afin de les communiquer à un élève. » (R.Amigues, M.T.Zerbato-Poulos, p 135).

Espace vert

Afin d'aider à la compréhension de notre propos, nous vous proposons un travail sur une activité quasi universelle au sein des institutions psychiatriques françaises, les ateliers dit d'espace vert. Dans le cadre d'un projet de restructuration des services d'ergothérapie, nous avons été amené à réfléchir les pratiques de cet atelier après avoir proposé une réflexion sur les spécificités de celui-ci. Un groupe de travail fut mis en place pour ce projet. Nous proposons la partie concernant les spécificités de cet atelier en regard du travail sur le sens de celui-ci. Il nous est apparu important de pouvoir effectuer cette réflexion sur le sens, sur la validité de notre pratique dans le cadre de cet atelier. Au même titre que pour un projet qui malheureusement est toujours entendu sans sa partie politique, sans ses visées (J. Ardoino, 1996) mais exclusivement avec le programme, les objectifs, les procédures, un travail sur les caractéristiques d'une activité, sur ses propriétés en termes de dynamisme, de symbolisme nous semble être un préalable indispensable pour argumenter une technicité interdisciplinaire, voire transdisciplinaire.

Nous avons essayé de définir les particularités relatives à cet atelier afin de réfléchir à des axes de prises en charge, des caractéristiques d'activités en relation avec les populations que nous sommes amené à accompagner et ainsi de participer à l'évaluation de cette activité, évaluation entendue comme mise en valeur.

L'atelier d'espace vert, c'est :

Un tout

On peut considérer l'atelier espace vert comme un tout composé de plusieurs sous-ateliers intimement liés et dont leur somme représente un niveau supérieur de représentation symbolique. En tant que tel, il est moins contenant parce que ouvert, étendu, dispersé, non intégrable en un regard et peut être source de dissociation pour les patients. En effet, les différents lieux d'activités n'ont de réalité que par rapport à cet ensemble, cet espace, à cette dimension de l'atelier ; chaque participant n'est qu'une partie, ne contribue qu'à une partie de l'existence

de l'atelier. L'acte n'a de sens que repris dans le tout de l'atelier. Les patients agissent pour eux mais aussi pour le lieu, pour ce tout, compte tenu de l'absence d'objet exclusivement personnel. Néanmoins, les phénomènes d'appropriation, de personnalisation de chaque partie jouent symboliquement en tant que participation à une œuvre collective, communautaire, d'appartenance à un lieu, un groupe, voir d'équipe au sens Mucchillien⁵⁰ du terme.

Une absence d'objet

Une autre caractéristique est l'absence de création d'un objet dont le patient en serait le propriétaire et qu'il pourrait amener avec lui, matérialisant son passage institutionnel auprès de sa famille par exemple. En effet, à la différence d'activités comme la menuiserie, la poterie, le patient ne garde pas un objet qu'il a lui-même réalisé et qu'il pourrait exposer. Il n'en demeure pas moins que les processus transitionnels peuvent se mettre en place et que le passage d'une prise en compte d'une réalité éprouvée comme extérieure à lui puisse s'effectuer par le média d'un objet symboliquement élaboré, ce dernier pouvant être un parterre, une haie...

Extra-muros

Il en ressort que les mécanismes d'appropriations sont différents avec ceux éprouvés dans d'autres activités où l'objet est symboliquement et concrètement présent et exposable à tous parce que présent au sein de l'institution. L'atelier Espace Vert se situe à 3 Km de l'hôpital et se trouve en situation de ne pas être (re)connu des autres patients et des personnels. Le travail effectué par les patients acquiert une valeur différente, dont le plaisir narcissique se trouve renforcé par le regard des autres patients et non par l'institution. Cette reconnaissance pourrait être alors considérée comme auto narcissique de la part du groupe. On pointe ainsi l'importance d'une fête comme la Saint Jean pour les patients qui peuvent ainsi exposer leurs activités à une population élargie.

⁵⁰ MUCCHIELLI R., *Le travail en équipe*, ESF éditeur, 1975, 1996

Cet objet commun - le lieu - peut, parce l'appropriation émerge, devenir un chez-soi et lorsque les phénomènes de groupe deviennent opérants et significatifs, un chez-nous. Il y a donc ambivalence entre les demandes exprimées de reconnaissance et les désirs d'indépendance des patients qui voudraient qu'on les considère comme chez eux à Saint Jean. Il s'agit d'un fonctionnement psychique classique qui joue sur l'ambivalence de la différence et de l'appartenance au groupe. Cela ne pourrait-il pas être source de chronicisation dans la mesure où le « chez nous » renvoie au plaisir, au confort, au bien être suffisamment bon, à l'indifférenciation, à l'homogène ? C'est alors de la responsabilité de l'ergothérapeute de rappeler les interdits.

Des temporalités

Une autre particularité repose sur une inscription forte de la temporalité prise dans son acception sociale historique car l'atelier vit - subit – aussi le temps qui passe, les rythmes et changements de saisons. Outre la nécessaire adaptation des activités aux différentes saisons et conditions climatiques, le support des activités, parce que matériaux vivants, évolue, se transforme sans possibilité de contrôle, de maîtrise humaine. Cette nécessaire adaptation des activités se répercute sur les possibilités offertes aux patients, mais aussi sur le contexte lui-même. Il y a opposition apparente entre la permanence de la terre, la temporalité « agricole » qui est lente, immuable et les actions temporaires de l'homme.

Des médiateurs vivants

Les matériaux, les médiateurs que sont les végétaux, les animaux, *de facto* vivants, amènent les patients à jouer avec la vie, à respecter les contraintes, intégrer les lois naturelles inhérentes à ces matériaux. Ces contraintes amènent ainsi, par exemple, à planter des bulbes obligeant le patient à imaginer ce que donnera son massif plusieurs semaines après. Ainsi, cette activité d'aménagement de parterres fleuris n'a-t-elle pas la même résonance affective chez un patient en court séjour qui ne verra pas le résultat concret de ses plantations que pour celui qui pourra contempler le résultat de ses plantations. Cette dimension du vivant se retrouve dans les activités saisonnières de tonte de pelouse, marquée par l'aspect

temporaire du résultat visible. Parce que la pousse des végétaux ne saurait être maîtrisable, elle renvoi à une impossibilité du mécanisme de défense d'omnipotence, de maîtrise et de gestion des frustrations. Cette activité est, elle aussi, différemment perçue suivant les durées d'hospitalisation. Elle peut représenter le moyen de prouver une « bonne santé » par une tonte faite en force, avec dextérité chez les patients en court séjour sur le mode du « Tu as vu, je sais tondre rapidement et correctement », alors que les patients de moyen et long séjour renverront une activité de tonte relative à l'aménagement du lieu « Saint Jean a de la gueule maintenant que j'ai tondu » comme support narcissique de leur lieu bien présenté, comme appropriation de cet espace. Il y a donc des langages distincts sur une même activité, des possibles hétérogènes qu'il convient de prendre en compte suivant le type population accueillie. Cette nature est à entendre comme permettant au patient d'aller contre elle en la tondant par exemple, mais aussi, comme support de relation d'activité car ils peuvent se reposer contre elle pour être dans ce lieu et parmi les autres.

Des activités individuelles et/ou de groupe

Comme nous l'avons précisé, compte tenu de la surface du lieu, il y a possibilité d'offrir des activités individuelles, de petits groupe et de groupe. Ceci permet à certains patients qui ne peuvent encore supporter le regard de l'autre de commencer une mobilisation physique et psychique par le biais d'activités individuelles avec des niveaux de difficultés adaptés. Dans la mesure où nous avons affaire à un tout, un travail sur cette notion d'atelier fédérateur peut amener le patient à se reconnaître parmi les autres sans que le contact direct soit vecteur d'angoisse insupportable. Progressivement, il pourra être conduit à intégrer, créer de petits groupes dans le cadre d'activités significatives nécessitant pour leur réalisation la collaboration avec d'autres patients. Il est alors possible d'observer et exploiter les relations de leader ship, de mise en retrait au sein de ces différents groupes, ainsi que les mécanismes de défense mis en jeu.

Des évaluations

Cette relative liberté éprouvée à cet atelier lié, entre autres, à son éloignement de l'institution, à sa superficie, permet d'apprécier les évolutions relatives à la gestion des liens de dépendance des patients, dépendance aux ergothérapeutes, aux patients et au lieu en tant que propriété. Une évaluation, entendu comme donner de la valeur à... et donner la valeur de..., des capacités physiques, psychiques, d'apprentissage..., un repérage des types d'investissement dans une activité donnée, à un objet particulier, un lieu donné sont alors mis en place afin d'envisager en quoi l'activité proposée répond à la satisfaction de celui qui l'exécute. Toute activité est opérante si elle est effectuée à un moindre coût physique, psychologique, affectif et soulage la souffrance, l'angoisse, le sentiment de perte... Cette évaluation passe, comme nous l'avons évoqué précédemment, par l'activité qui n'est pas la fin, mais l'analyse de la fin. Elle n'est que le support, le vecteur de l'interprétation qui est, de fait, différente pour l'observateur que pour l'observé. C'est dans l'appréciation de cette différence que l'évaluation peut advenir et être source de changement, d'être pour l'observé, mais aussi pour l'observateur. Il y a donc lieu de repérer les nœuds d'action afin de diminuer les angoisses relatives à ceux-ci. Il est à noter que les activités de cet atelier présentent des nœuds d'action beaucoup moins anxiogène, engageant que d'autres activités comme la couture, la vannerie...

Une activité occupationnelle

Les espaces verts peuvent être considérés comme une activité occupationnelle mais dans une perspective d'occupation des lieux, de l'espace, du temps. En effet, bien que cet atelier soit peu contenant de par sa configuration géographique, architectural, l'appropriation des lieux passe par une occupation de ceux-ci qui se matérialise sur le terrain, inscrite dans son sol et significative du travail accompli.

La mise en action du sujet schizophrène

Nous plaçons ce propos dans le registre de la psychose telle que décrite par le courant psychanalytique sans pour autant nous reconnaître *in extenso* dans ce dernier ne souhaitant pas inscrire ce texte dans une mono référence. L'hétérogénéité des « êtres au monde » nous invite à penser la clinique ergothérapique sous le sceau des paradigmes et non, comme le souhaitent certains ergothérapeutes, sous la chape du « paradogme ». La psychose renvoie explicitement au problème de la compréhension, au partage du sens. L'expression psychotique, que ce soit dans le langage ou dans l'acte, fait sens pour le sujet et est l'expression créatrice de la vie psychique humaine dans sa dimension non fonctionnelle, non biologique, relative à la symbolisation, à la création d'un monde pour soi. La difficulté clinique tient à l'impureté de cette rencontre où deux mondes ne peuvent se parler faute de pouvoir se faire comprendre. Il s'agit alors de mettre en place les conditions *suffisamment bonnes* (Winnicott, 1971) de rencontre médiates qui permettront non pas la (re)production, mais la procréation en acte d'une relation objectale qui serait par la même, parce que socialement partageable, une grille de lecture commune de ce qui se dit et se fait. Cette procréation à deux passe par l'agir, par le jeu avant tout car la distanciation permettant une élaboration psychique qui adviendrait par le langage est, dans un premier temps, trop coûteuse en termes d'économie psychique. Le lieu de rencontre privilégié du sujet dit schizophrène est donc avant tout le lien de l'agir, de l'acte et non celui de la parole en tant que mots et phrases faisant sens social.

Mode d'emploi et sens de l'objet social

Comme nous l'avons évoqué précédemment, rien ne peut entrer dans une psyché qu'à la condition d'être métaphorisé, élaboré par elle. Il y a clôture du sens qui est forte dans la schizophrénie dans la mesure où la codétermination singulière prime sur le particulier et le social. Il n'y a plus régulation entre le singulier de la psyché et la société, mettant le sujet à côté-dans une société sans être pour autant dedans-dehors. Nous voyons bien en ergothérapie que cet « à-côté dedans » n'est pas pour

autant un autre monde car le sujet schizophrène sait parler notre langue, sait qu'un pinceau est un pinceau, qu'une scie sert à scier. Il s'agit d'une dialectique du mode d'emploi et du sens de l'objet social qui crée un mode d'emploi propre. C'est la façon d'être à côté avec les autres, les conditions de production de ses actes qui changent. Pourquoi est-il toujours plus facile de mettre en acte un sujet en tant que relation, plutôt que par la parole ? Parce que l'acte objective le signifiable d'un monde humain codéterminé par la vérité brute (la nature) et la création humaine, reflet de cette rupture de la clôture ouvrant ainsi la voie au changement, à l'altérité. Mais en ergothérapie, il nous importe de mettre en actes un sujet pour permettre une élaboration conjointe des actions qui sous-tendent l'acte. En effet, au-delà du visible de l'acte, il importe de comprendre, au sens étymologique de prendre ensemble, les intentions, le trajet entre le début de la mise en acte et sa finalité afin de replacer l'action dans une dimension active et non factuelle.

La schizophrénie telle que nous l'avons décrite pointe ce délicat problème de la mise en action du sujet qui, quand il agit, n'expose pas d'intention visible, compréhensible. Mais de la même façon, le repli sur soi, cette clôture, est une mise en non-acte d'une action exprimant cette incapacité à pouvoir partager des relations vécues comme porteuses de codes sociaux et politiques par trop figés et rigides.

Ergon-Thérapie ?

L'ergothérapie vise ce qui pourrait être autrement. Longtemps, l'ergothérapie fut enfermée (avec notre libre soumission ?) dans un seul des deux sens de la *poësis* : celui du fabriqué, du travail, du labeur, du *ponos*. Mais l'ergothérapie est aussi, comme nous l'avons évoqué précédemment, parce que la relation est un gouffre inconscient, dans le registre de l'*ergon*, de la création, du temps qui passe, libre. Or ce temps libre fait peur car il est vide *a priori*, il exprime « la crainte profonde au sein de chacun de nous de ce qu'on fera de tout ce temps libre puisque l'idée d'en avoir un usage créateur non marchand a été presque assassinée. La société de

consommation nous renvoie à un psychisme de l'avoir, négateur de l'autre, et donc violent ⁵¹».

L'objet observable de l'ergothérapie est l'acte, l'action et la difficulté tient à ce que cet objet est partout, dissout dans la banalité du quotidien. Mais cet objet est bicéphale : il est le sujet absorbé par son activité tout en étant présence dans un monde déjà-là, réifié car indépendant de ce qui nous constitue. Il s'agit alors pour l'ergothérapie de penser l'activité et de la faire penser par l'autre dans une dimension qui tienne ces deux faces ensemble (liberté et détermination) afin de permettre au sujet de pouvoir se lire. Il s'agit de renvoyer au sujet l'interprétation de l'ergothérapeute à partir de l'imaginaire collectif, de ce qui est en production, agit, la validité qu'il en donne, pour que le sujet devienne le lecteur de ce qu'il produit et qu'il se comprenne dans les retours que l'ergothérapeute lui soumet de son activité.

Mais alors comment pouvoir exposer ici une méthode, des solutions autres que ces mystérieuses conditions *suffisamment bonnes* qui relèvent de la relation, du transfert et non du discours scientifique, voire scientifique ?

Nous ne le ferons pas car cette question n'a pas de sens, ni de valeur dans ce propos. En effet, chercher dans cette direction c'est envisager des causes, des effets, des explications alors que nous sommes dans le sens, dans les limites impures de toute relation qui est parasitée par du culturel, du spirituel, du social, du politique... Ceci nous empêche alors de poser comme vérité absolue l'existence de schizophrènes. Nous parlons, nous agissons à et avec un sujet envisagé et perçu comme sujet qui agit et parle avec raison et souffrance dans une relation qui ne doit pas être *a priori* non partageable socialement. Cette incapacité - mais pour lequel des deux protagonistes ? - à pouvoir être et faire dans une relation qui est inscrite dans des normes et des codes est bien le nœud de cette relation unique et singulière. Il ne s'agit pas de comprendre ce que fait le sujet mais de nous faire comprendre de lui. Ce renversement ne peut être universel

⁵¹ ROCARD M., La démocratie inventive, in ENRIQUEZ E., *Le goût de l'ALTÉRITÉ*, Desclée de

et infaillible car il relève de l'éthique du thérapeute (Hernandez 2000) qui pose que la prise en charge ergothérapique a une chance de permettre une transformation du sujet dans ses actions et donc dans son *être*.

L'ergothérapie s'intéresse aux actes des hommes et à ce qui les présuppose et les anime : les actions. Ce regard spécifique s'accomplit dans des moments, des lieux particuliers qui offrent un espace sécurisé, non seulement pour que le sujet schizophrène puisse fabriquer, mobiliser ses capacités, mais aussi pour qu'il mette en *œuvre* son être afin d'éprouver ces frontières entre ses différents êtres. L'ergothérapie évolue dans ce risque partagé où la vie est en création et non en construction. Et ce risque est grand car l'écart qui sépare le thérapeute du sujet schizophrène est immense car vide. Nous ne rencontrons jamais de sosie psychique bien que nous évoluons en même temps dans l'universel de la socialisation de notre psyché. Il est alors impossible si nous souhaitons tenir ensemble le singulier et l'universel de l'homme en tant qu'homme, qui plus est s'il est envisagé schizophrène, de définir les conditions de cette rencontre en acte, en *ergon* autrement que *suffisamment...* Comment pourrions-nous spécifier des conditions qui ne sont pas spécifiables compte tenu de cette dialogie de l'être singulièrement universel ? Et c'est parce que nous le posons comme sujet, comme auteur de ses actions, que nous ne l'envisageons plus comme discours de l'autre, comme volonté de se faire comprendre par le thérapeute. Le sujet schizophrène ne vient pas vierge de son histoire qu'elle qu'en puisse être l'interprétation et son vécu de celle-ci. Mais il ne s'en perçoit pas comme membre à part entière car manifestement ses actes dépassent ses pensées, sans qu'il y ait pour autant passage à l'acte physique : dans la pensée hallucinée, penser, c'est faire. Il nous faut alors, au travers d'une activité, d'une mise en actes, action, permettre le participable de la relation, de la représentation actuelle et non factuelle. Il s'agit d'une histoire se faisant et non à faire. L'ergothérapie n'est pas oralité, théorie, mais mouvement, acte, action, en un mot activité, elle est la *poiésis* en œuvre. Le sujet n'advient à l'humanité que dans la relation. Or, à ce jour, ce qui prime dans

la relation, ce sont les modalités instrumentales et non l'« activité communicationnelle ». L'ergothérapie ne résout pas, elle ne cherche pas de solution pour, par et en l'autre en tant que parole unique, procédure, protocole objectif et rationnel. Nous évoluons dans la réalité de l'acte pour chercher la vérité de l'action qui est par là même inépuisable. L'ergothérapie n'est pas « paradoxe » parce qu'elle est avant tout actes co-déterminés et non déterminés, tout aussi bien pour la schizophrénie que pour le thérapeute.

Au demeurant, « Observer le cours des choses et intervenir dans le monde ne sont pas la même attitude⁵² ». L'une est passive, l'autre est active. L'observation est incluse dans une totalité que l'on pourrait à la limite concevoir ; tandis que le faire en tant que création, fait que la totalité n'est pas globalisable. Elle bouge sans cesse, sa clôture est perforée par ce faire. Ainsi la cause est toujours derrière l'action car pour envisager la cause, il faut observer et ne plus agir. C'est après l'action que nous pouvons voir des causes ce qui implique une évaluation à deux et qui ne peut être dans le registre du bilan, du contrôle car il n'y a pas de conformité à repérer. La conformité est une comparaison avec un étalon, un universel or la schizophrénie est en dehors de cette dimension. Être conforme à quoi, à qui ? Qu'est ce que veut dire être dans les normes quand la norme, le partageable n'a aucun sens, quand de toute façon, le sens est sans. Faire passer des tests, des bilans quand il est difficile, voire impossible de traduire ceux-ci en parole au sujet ne sert à rien, sauf à rassurer le thérapeute. C'est par une évaluation qui passe par l'agir, l'action, que les interprétations peuvent se montrer, s'éprouver. Nous avons en tête cette jeune femme schizophrène de 28 ans célibataire et mère d'une petite fille de 5 ans élevée par sa grand-mère maternelle. Elle a été suivie régulièrement par les équipes du secteur jusqu'au jour où, hospitalisée, elle est venue en ergothérapie début novembre pour faire un jouet à offrir à Noël. Nous avons vite perçu une discordance entre discours et acte et avons pointé au bout de deux semaines de séances, qu'elle n'avait toujours pas commencé son jouet. Elle avait fait des objets, mais pas de jouet et en tous les cas,

⁵² Ricoeur, 1986, p 299

aucun objet pour son (cet) enfant. Égarée dans ses discours et ses pensées magiques et hallucinés, persuadée de faire, elle fut confrontée doucement au principe de réalité de son non-faire d'un jouet à offrir à sa fille. Nous pouvions faire tous les bilans du monde, elle avait les capacités techniques, intellectuelles adaptées aux activités que nous lui avons proposées. Mais c'était toujours pour réaliser autre chose qu'un jouet. Clivée entre son désir d'être une mère en tant qu'elle s'objectiverait dans ce jouet, objet symbolique de sa posture maternelle et son incapacité à être, dans cette situation où sa propre mère est amenée à être les deux mères de deux générations, elle se réfugia ?, dans un agir halluciné, où le rêve de ce que je vais faire, de ce que je peux faire prend la place de la mise en acte, de l'action effective. Il ne s'agit pas par cette petite monographie de nier la nécessité d'une évaluation de type bilan, mais juste de montrer que l'une ôtée de l'autre donne toujours zéro. Il fallait certes vérifier⁵³ ses capacités cognitives à pouvoir élaborer un travail, un objet et le réaliser. Mais il fallait aussi, et surtout, mettre cette jeune femme en acte et en action afin de voir, écouter la souffrance à l'œuvre à l'idée de se présenter face à sa mère et sa fille comme une mère et une fille. Il ne s'agissait pas pour autant d'une mise à distance pour éprouver ses potentiels face au principe de réalité en tant qu'il est différer le passage à l'acte pour prendre du plaisir dans l'attente et dans la jouissance qui n'arrivera jamais.

⁵³ Et encore, était-il vraiment nécessaire de faire passer des bilans pour s'apercevoir que ses potentiels praxiques étaient performants et que le problème était ailleurs ? La mise en situation d'activité a vite fait de nous révéler les manques, les vides et les contradictions car ils sont justement à l'œuvre. Pour faire, d'un faire d'autorisation, il faut pouvoir élaborer psychiquement des actions, qui plus est partageables. Or le faire, que cela soit dans le registre du travail, de la production d'objet ou de soi, est une confrontation avec la matière, avec sa réalité et donc une expérience vécue dans le corps, dans sa chair qui ne peut que laisser des traces visibles à qui sait regarder ce qu'il n'y a pas à voir.

Conclusion

Ce que nous avons montré dans cette étude, c'est la valeur intrinsèque de l'activité et le nécessaire travail sur son contenu et sa forme afin de dépasser une ergothérapie asilaire, ancrée dans le bien-être des patients et dans la chronicisation inhérente à ce type de démarche. Ce processus nous permet de poser les pratiques afin de contextualiser les actes ergothérapeutiques, de mettre en place les conditions d'évolution, de changement individuel du patient tout en veillant au maintien d'une dynamique de groupe. Cette double contrainte nous oblige à mettre en place une conceptualisation de ces phénomènes pour que les thérapeutes puissent eux aussi vivre leur pratique quotidienne. En effet, parce que nous nous inscrivons dans les *actes techniques*, cette relation à tendance homogénéisatrice et fusionnelle est un interdit qu'il nous faut imposer pour que la relation puisse devenir, pour que le travail symbolique sur la loi, la transgression, le cadre, les limites soit opératoire. Au sein des unités de soins où la permanence des équipes, la continuité des soins est la règle, le groupe des soignants *est* parce que présence rassurante, permanente et partagée collectivement, voire communautairement ; en ergothérapie, les activités sont encadrées par des personnes seules, ou en binôme au maximum. Il n'y a donc pas de perception d'une équipe soignante, pas d'option d'interchangeabilité des possibilités d'investissement, il y a une présence, une loi et la survie de l'équipe des ergothérapeutes tient dans ses liens extra thérapeutiques, dans sa cohérence par de là les distances physiques. L'équipe dans le cadre de prises en charge en ergothérapie de groupe – les indications individuelles étant aussi pratiquées – est donc constituée par les sujets (thérapeutes et patients) présents en situation d'éprouver cette notion d'équipe, sa dynamique, ses contraintes, ses choix et ses ambivalences. Il se crée donc des personnages qui risquent de masquer les sujets, risque qu'il nous faut assumer et avec lequel le jeu, qui n'est ni la réalité psychique interne, ni le monde extérieur, se situe dans une zone intermédiaire qui est représentée symboliquement par la situation d'activité. Il y a alors appropriation par les protagonistes d'éléments extérieurs extraits de cette situation d'activité pour les modeler à la, les réalité(s) interne(s) de chacun. Cette appropriation s'inclut elle-même dans une dynamique

récurive de création de groupe, d'équipe autour de cette situation d'activité et dans laquelle l'ergothérapeute, à la différence des murs, est élément permanent, fondateur parce qu'il est sensible, humain.

Les processus d'évaluation sont mis en jeu par le thérapeute qui peut ainsi exprimer la validité des phénomènes observés et permettre au groupe de se comprendre, aux sujets d'élaborer une stratégie face aux lois inhérentes à l'atelier et à l'activité. C'est dans cette rencontre dans un cadre imposé mais ouvert que la dimension sociale de la relation, parce que dans une dynamique d'activité, de mouvement tant physique que psychique, pourra passer du geste à la fonction de celle-ci. Cette fonction devient propriété du sujet lorsque le sens de l'activité est donné par celui qui la pratique et se confronte aux validités sociales partagées, lorsque l'objet matériel et symbolique se déplace, évoluant dans l'instabilité *subobjective* où il n'est pas confondu avec le sujet sans être réalité externe. Ces phénomènes peuvent se produire car l'ergothérapeute met en place les conditions pour que le plaisir à être et à faire soit *suffisamment bons*, pour que la relation, les échanges autour de cette activité soient garants de ce plaisir et du seuil de tolérance à l'angoisse, seuil *de facto* individuel. C'est donc dans cette instabilité entre les contraintes individuelles et groupales que l'ergothérapeute exprime sa spécificité de remédiateur aux problèmes d'activité du sujet. L'activité comme nous l'avons vu n'est pas anodine et la réflexion sur ces implications est indispensable pour pouvoir dépasser la simple observation, le simple bien-être à être ici et maintenant. L'autre essaie, pour se construire, de modeler, de s'appropriier les règles, les lois externes pour les faire siennes en les adaptant, les transgressant à sa propre réalité psychique interne. Cette appropriation trouve un terrain d'expression au sein de l'atelier qui est dans l'*acte technique*, loi en lui-même. Ce que nous appelons le test du patient, c'est-à-dire, ce jeu qui se vit entre le patient qui teste l'ergothérapeute, le groupe afin de déplacer le seuil de tolérance, est l'expression « concrète » de cette aire intermédiaire qui se situe dans la rencontre entre des partenaires de jeu entendu comme des adversaires de jeu - comme au tennis par exemple - et qui cherchent à éprouver les limites internes et externes d'eux et des alters.

Cet aspect des choses doit s'articuler avec la partie programmatique du projet de soin ergothérapique. Cette partie est la plus connue car elle est commune à toutes les professions qui posent des objectifs et des moyens comme on (dé)pose son stylo une fois le travail fini. Or évaluation, objectifs, moyens et situations à éviter ne sont pas suffisants comme nous venons de le voir et l'ergothérapie doit entrer dans une démarche sur le sens profond de sa pratique et de sa technique qui ne sont pas que praticienne⁵⁴ et technicienne. Nous ne sommes pas que des professionnels d'une technique, nous ne sommes plus des vanniers, des menuisiers car l'expression du travail s'est sociologiquement déplacée et est inscrite aujourd'hui dans notre composante sociale historique compte tenu des bouleversements sociétaux de ces vingt dernières années. Malheureusement, l'ergothérapie doit se battre contre les cultures institutionnelles qui n'ont pas vu, ne veulent pas regarder ces changements et ne considèrent pas cette pratique soignante comme élément de la stratégie thérapeutique, comme une prise en compte de l'aspect social des conséquences de la pathologie. Cette perspective participe, comme nous l'avons évoquée précédemment, à cette image limite de l'ergothérapie qui est située dans les limites, à la frontière de différents champs sanitaires, mais aussi médico-sociaux, voire sociaux.

Nous venons de voir que l'ergothérapie s'inscrit dans des modalités de prises en charge relevant de l'*acte technique*, que cette notion d'activité recouvre une spécificité pratique liée à ses modalités fonctionnelles et conceptuelles et que, de par notre regard interprofessionnel respectueux de l'hétérogénéité institutionnelle et communautaire, l'ergothérapie s'inscrit dans une prise en compte, certes des conséquences personnelles, sociales, culturelles et le cas échéant, professionnelle, de la pathologie, mais aussi dans une stratégie thérapeutique qui nous conduit à intervenir tôt dans la prise en charge du patient. Sans parler d'intervention dans la phase aiguë du patient, l'ergothérapeute est conduit à proposer des interventions

⁵⁴ Nous vous renvoyons à l'article de J. Constant « Quoi de neuf, docteur ? La multidisciplinarité médicale en service public » paru dans l'information psychiatrique, en mai 1990. Il y est développé « les oppositions entre les titres et les travaux de la catégorie professionnelle des médecins », c'est-à-dire les docteurs, les médecins, les psychiatres et les praticiens hospitaliers. « [...] Est

rapidement afin, dans un premier temps de soulager et d'écouter le(s) symptôme(s), la plainte avant de prolonger cette démarche dans une perspective (ré)éducative, puis réadaptative. Il ne s'agit pas d'envisager une réadaptation centrée sur le travail mais de proposer un cadre qui prenne en compte une certaine réalité de vie extra institutionnelle et de poser comme règle que l'hôpital n'est pas un lieu de vie, et ce, même pour les prises en charge au long court. « La vie est en dehors de l'hôpital » : Cette expression n'est pas sans poser de problème car qu'est ce qu'une vie socialement adaptée ?

Nous ne tenterons pas de répondre de manière formelle à cette vaste question, mais, sans chercher à esquiver ce propos, nous ne pouvons la mettre de côté car elle influe de façon profonde sur notre pratique, sur le sens que nous donnons aux activités que nous proposons. Elle reflète les valeurs de chacun, de sa vie personnelle, de sa vision du monde et de l'influence de la société à laquelle nous participons et que nous construisons. Ainsi avons-nous vu que le sens du mot « travail » a profondément évolué tout au long des siècles, passant d'une notion de peine, de labeur réservé à une catégorie d'homme pour devenir petit à petit celui que nous connaissons. Cette évolution s'est faite en même temps que celle des idées et elle montre que le sens de l'effort, du mouvement, du contrôle des corps est une donnée à prendre en compte quant au type d'ergothérapie que nous souhaitons promouvoir et exercer. Ainsi, regarder le sens de l'*ergon* n'est pas sans incidence sur notre conceptualisation et elle nous permet de refuser une définition qui confine l'ergothérapie à une thérapie des troubles de l'activité de production d'objet, en un mot du travail manufacturé. L'ergothérapie est la mise en situation d'activité humaine et donc s'inscrit dans la toute la polysémie de ce terme. Elle est multiréférentielle, ou plus exactement, notre regard doit être posé en ces termes afin de dépasser des clivages, des oppositions qui ne peuvent penser, parler de façon polyglotte.

docte celui qui sait... contrairement au médecin qui soigne, au psychiatre qui écoute, au praticien qui organise. »

Trop longtemps, l'ergothérapie fut confondue avec le travail productif, rentable et rémunéré (pécule), n'étant qu'une thérapie par le travail en vue de réadapter au travail professionnel. Cette image qui nous colle encore à la peau ne doit pas être rejetée pour autant dans la mesure où des orientations, des prises en charge sont encore axées sur ce modèle parce que correspondant au projet d'un patient. Il n'en demeure pas moins que cette dimension du travail socialement reconnu comme étant (encore) une valeur, doit être dépassée afin de créer les conditions pour que l'acte créatif puisse avoir une place ; ce n'est que le cadre de cette activité qui s'inscrit dans telle ou telle modalité (professionnel, temps libre...). Si nous reprenons notre exemple de l'atelier espace vert, nous pouvons soit l'entendre comme étant un atelier de production, soit comme étant un atelier de création au même titre que l'atelier du peintre, du sculpteur. Il n'est pas anodin que le mot utilisé en ergothérapie pour qualifier le lieu des prises en charge soit « atelier » avec ses connotations différentes suivant le point de vue, les références de celui qui le nomme. L'atelier vient du latin *assūla* et apparaît en 1332 sous le mot « astelier », de « astelle » signifiant « éclat de bois quand on le coupe ». L'atelier renvoie au lieu qui permet à des ouvriers de travailler ensemble, soit à une partie d'une usine où les travailleurs fabriquent un même objet ou travaillent à plusieurs sur un même objet, soit le lieu d'ouvrage de l'artisan, enfin, soit au lieu où travaille un artiste à son œuvre. Mais atelier implique aussi la notion de groupe de travail comme les ateliers théâtre, d'écriture, de mosaïque, les ateliers débats lors de séminaires... L'atelier est donc le lieu du faire, de l'agir pour produire un objet, reproduire mais aussi pour produire de soi, de l'humain et il nous paraît tout à fait adapté à la polysémie du mot « travail » et donc de l'ergothérapie⁵⁵. Mais, comme nous l'avons dit, pas d'artisan sans un peu d'artiste et réciproquement.

⁵⁵ En lisant le Gaffiot, il est à noter que « atelier » et « attelle » ont la même origine, *assūla* en latin. Nous disons aujourd'hui orthèse et non plus attelle mais il est intéressant de noter cette origine commune de l'atelier qui est le lieu de production des attelles. De cette même origine, nous retrouvons aussi *astūlus* qui est une petite ruse ce qui nous renvoie à la *Métis*. Tous ces mots ont pour origine latine *assis*, génitif de *as*. Or *as* est une unité pour la monnaie, le poids, les mesures. Pour la monnaie, *as* désignait les valeurs faibles et est devenu synonyme d'une valeur insignifiante. Pour le poids, il correspondait à une livre et pour la mesure, il s'agissait de la mesure d'un pied, un arpent. Décidément, nous retrouvons beaucoup de référence à l'évaluation dans les termes de l'ergothérapie.

Il en est de même pour l'évaluation que nous avons aussi dissociée pour mieux réarticuler ses différentes facettes. Dans ce dessein, nous avons vu que la métrologie, la mesure n'est pas aussi univoque que les discours qui ne prônent que l'évaluation objective, rationalisée et transparente. Ne vouloir que ce type d'évaluation qui veut dire test, bilan, conformité et donc que l'homme doit être conforme à ce que l'imaginaire institutionnel et social entend est un leurre et un mécanisme de défense obsessionnel. Mais dissocier sans réarticuler, c'est croire au miracle de l'identique. La question reste néanmoins ouverte de savoir ce que veulent dire ceux qui évaluent, ce qu'ils ont derrière la tête quand ils pratiquent une évaluation. Parce que métrologie et axiologie, contrôle et estimation ne sont pas la même chose, l'évaluation ne peut être pensée qu'avec ces deux axes, en même temps et articulés. En effet, l'articulation selon Le Grand Robert, peut être soit : un mode d'union des os entre eux, l'ensemble des parties molles et dures par lesquelles s'unissent deux ou plusieurs os. Par analogie, il s'agit de l'assemblage de plusieurs pièces mobiles les unes par rapport aux autres. En didactique, c'est une manière dont un système complexe est articulé. Il s'agit aussi, de l'organisation en éléments distincts contribuant au fonctionnement d'un ensemble. Enfin, l'articulation est l'action de prononcer distinctement les différents sons d'une langue à l'aide des mouvements des lèvres et de la langue. Il s'agit de joindre, d'unir des éléments différents par une articulation. Ce terme fait explicitement référence à l'article, c'est-à-dire, entre autres, à « un écrit formant par lui-même un tout distinct mais faisant partie d'une publication ».

Il y a une notion de mouvement, d'évolution mais, même s'il est envisageable de penser articulation comme émission de sons, peut-on pour autant envisager articulation et production de sens ? Ne serait-ce pas uniquement l'outil de cette production de sens dans la mesure où l'articulation ne fait que permettre l'émission du sens élaboré par des structures intrapsychiques interfacées par des structures corticales ? Néanmoins, une dimension intéressante nous semble être, au-delà de l'aspect mécanique, cinesiologique, tous les intermédiaires contenus dans ces articulations afin que le mouvement puisse se faire, et ce, en respectant l'intégrité de cette articulation et permettant un mouvement non douloureux et adapté à la morphologie de celle-ci. Cette dimension permet d'inscrire

l'articulation, non pas exclusivement dans le mécanique mais aussi dans le biologique, et donc dans le vivant, dans un registre d'une autonomie, certes relative, mais offrant des possibles de création, de jeux mécaniques mais aussi pourquoi pas, ludiques.

Ce terme reste marqué par la mécanique, les engrenages, les os et de fait, par le geste plus que par la fonction, or, ce n'est pas tant le geste, que la finalité de celui-ci qui nous fait avancer. Un élément de réponse nous ait fourni par C. Castoriadis⁵⁶ qui propose que le mouvement puisse se situer au-delà du local, de la translation. Le mouvement est alors changement, certes spatial, mais aussi transformation avec en corollaire l'altération, l'apparition, la création de formes nouvelles. En effet, l'articulation repose sur cette idée de lier, de « relier sans toute fois les confondre, sans fusionner, sans les unifier pour autant, des éléments reconnus explicitement séparés et hétérogènes entre eux » (Ardoino J., 1998). En ce sens, l'articulation peut ouvrir les portes d'une dynamique qui ne précise pas les modalités de cette organisation, mais qui de fait, est garante du fonctionnement de ses liens, de son auto intégrité. Néanmoins, l'articulation ne laisse qu'une relative liberté aux éléments qui la constitue car chaque partie doit respecter les amplitudes de mouvement sous peine de provoquer une usure prématurée, une luxation, une implosion de l'ensemble. Ce pourrait-il alors que l'articulation soit, si nous entendons liberté comme auto-limitation, un des rouages de l'autonomie telle que défendue par C. Castoriadis ? C'est alors le lieu de débat, d'échange, d'expression des conflits où agonistes et antagonistes se doivent d'être synchrones dans une impulsion de contraction - décontraction musculaire. Il y a de l'élasticité et des points de ruptures, des amplitudes à ne pas dépasser. Cela nous place dans une dimension thérapeutique et, en cela, nous ne pouvons qu'être dans le registre de la communauté, du sujet, du biologique et *de facto*, de l'intersubjectivité sociale, historique. Nous retrouvons ainsi la clinique et non l'examen clinique qui se fait de plus en plus au travers de machines comme si les thérapeutes avaient peur du corps, n'osant le toucher que par l'intermédiaire de l'instrument, qui lui

⁵⁶CASTORIADIS C., *Fait et à faire, les carrefours du labyrinthe*, Tome V, Édition du Seuil, Paris, 1997, p200

est sans objectif et par là même objectif et rationnel car il dit la vérité, le vrai, il est la preuve.

Notre participation à la création de l'histoire de notre vie est en partie aveugle dans l'instant produisant ainsi le risque de l'acte et de l'instrument, la magie de l'action et de l'outil et l'aventure de l'activité humaine. Nous sommes bien en ergothérapie dans le registre de la création du sens, et ce, quel que soit notre lieu d'exercice et les modalités de nos pratiques. D'aucun diront que c'est jouer sur les mots. Mais il n'en demeure pas moins que ce travail sémantique est indispensable pour pouvoir envisager d'élaborer, de créer de nouvelles ergothérapies. N'en rester qu'au sens commun, aux glissements à l'emporte-pièce transatlantique ne permet pas l'émergence de nouveau. Nous ne restons que dans la répétition, l'imitation, la découverte tentant l'assimilation d'une culture par une autre, cherchant l'imposition du paradigme. Nous n'en restons qu'au niveau de l'interfaçage, et ceux qui ont fait un travail de traduction le savent bien. Or, l'échec des révolutions nous suggère insidieusement que ce qui reste est *de facto* ce qui doit *être*. Face à l'effondrement et à l'échec du communisme, il serait logique de penser que le libéralisme anglo-saxon soit *LA* solution. Or, Éric Hobsbawm a bien montré dans *L'âge des extrêmes* que tout paradigme ne peut vivre que s'il y a contre-paradigme, c'est-à-dire que si le paradigme s'entend au pluriel. Dans la négative, *LA* solution se vide de son sens faute d'échange avec l'autre.

Bibliographie

- ABERNOT Y., *Les méthodes d'évaluation scolaire*, Dunod, Paris, 1996
- AMIGUES R., ZERBATO-POULOS M.T., *Les pratiques scolaires d'apprentissage et d'évaluation*, Dunod, Paris, 1996
- ARDOINO J., *Management ou commandement : participation et contestation*, Fayard-Mame, Paris, 1970
- ARDOINO J., De PERETTI A., *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer Éditeur, 1998
- ARDOINO J., *Éducation et politique*, Anthropos, Paris, 2^e édition, 1999
- ARDOINO J., *Les avatars de l'éducation*, PUF, Paris, 2000
- ARENDT H., *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Levy, Coll. Pocket/Agora, Paris, 1994
- BALANSARD A. et Coll., *Le travail et la pensée technique dans l'Antiquité Classique*, Éditions Érès, Ramonville Saint-Agne, 2003
- BATAILLE G., *La part maudite*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1967
- BATAILLE G., *L'Expérience intérieure*, Éditions Gallimard, Paris, 1976
- BATAILLE G., *Oeuvres complètes, Tome I*, Éditions Gallimard, Paris, 1981
- BATAILLE G., *Oeuvres complètes, Tome II*, Éditions Gallimard, Paris, 1999
- BATAILLE G., *Oeuvres complètes, Tome VI, La somme athéologique*, Éditions Gallimard, Paris, 1986
- CASTORIADIS C., *L'institution imaginaire de la société*, Éditions du Seuil, Paris, 1975...1991
- CASTORIADIS C., *Les carrefours du labyrinthe, Tome I*, Éditions du Seuil, Paris, 1995
- CASTORIADIS C., *Fait et à faire, les carrefours du labyrinthe, Tome V*, Éditions du Seuil, Paris, 1997
- CASTORIADIS C., *De l'autonomie en politique : L'individu privatisé* in *Le Monde Diplomatique*, février 1998
- CONSTANT J., *Quoi de neuf docteur ? La multidisciplinarité dans l'exercice médical en service public* in *L'information psychiatrique*, volume 66, mai 1990, pages 429 à 538
- DELEUZE G., *Nietzsche et la philosophie*, Presses Universitaires de France, Coll. Quadrige, Paris, 1962...1999

- ENRIQUEZ E., *Le goût de l'ALTÉRITÉ*, Desclé et Brower, Paris, 1999
- FEYERABEND P., *Contre la méthode*, Éditions du Seuil, Paris, 1988
- FOSSIER R., *Le Travail au Moyen Âge*, Hachette, Paris, 2000
- FOUCAULT M., *Histoire de la folie à l'âge classique*, Éditions Gallimard, Paris, 1989
- FUSTIER P., *Institution soignante et double prise en charge* in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, N° 13, 1989
- GAGÉ J., *Les classes sociales dans l'empire romain*, Payot, Paris, 1971
- GAGNEPAIN J., *Leçon d'introduction à la théorie de la médiation*, BCILL Édition, Louvain, 1994
- GAGNEPAIN J., *Du vouloir dire, tome III*, Édition De Boec&Larier, Bruxelles, 1995
- GUÉRIN J.-C., *Reconnaître et développer une véritable culture technique* in *Ville-École-Intégration*, n° 116, mars 1999, pp 153-170
- GUIHARD J.-P., *L'interprofessionnalité au risque du C.H.S*, mémoire réalisé dans le cadre de la validation pour l'obtention du diplôme de cadre de santé et de la licence en sciences de l'éducation, Paris Aix/Marseille, 1999, disponible à <http://www.multimania.com/jph/>
- GUIHARD J.-P., *L'évaluation au risque de l'ergothérapie en psychiatrie ?* in *Journal d'Ergothérapie*, Masson, Paris, 2000, 22, 3, 111-118
- GUIHARD J.-P., *Et si l'ergothérapie était une thérapie politique ?*, in *ErgOThérapies*, N° 1, ANFE, Paris, 2001
- GUIHARD J.-P., *Et si l'ergothérapie était une condiscipline parce qu'indisciplinée ?*, in *ErgOThérapies*, N° 7, ANFE, Paris, 2002
- HEIDEGGER M., *Qu'est-ce qu'une chose ?*, Éditions Gallimard, Paris, 1971
- HEIDEGGER M., *Qu'appelle-t-on penser ?*, PUF, Paris, 1999
- HERNANDEZ H., *L'éthique au service de la qualité en ergothérapie* in *Ergothérapie : mémoire et devenir*, Actes du VI^{ème} congrès européen d'ergothérapie, ANFE, Paris, 2000
- HOBSBAWM E. J. , *L'âge des extrêmes, histoire du court XXème siècle*, Éditions Complexes, Bruxelles, 1999
- LATOUR B., *La science en action*, Folio, Paris, 1995

- LE GOFF J., *Un autre Moyen Âge*, Éditions Gallimard, Paris, 1999
- MEMMI A., *La dépendance*, Éditions Gallimard, Paris, 1993
- MUCCHIELLI R., *Le travail en équipe*, ESF éditeur, 1975...1996
- NIETZSCHE F., *Par-delà bien et mal*, Flammarion, Paris, 2000, traduction P. Wotling
- NIETZSCHE F., *La volonté de puissance*, Mercure de France, Paris, traduction Henri Albert
- PIAGET J., *Réussir et comprendre*, PUF, Paris, 1992
- PIBAROT I., L'ergologie, une perspective française de « l'occupational science » ? in *Actes des VI^e journées ENOTHE*, Paris, 2000, pp 21-28
- PONTALIS J.B., *Fenêtres*, Éditions Gallimard, Paris, 2000
- RICŒUR P., *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*, Édition du Seuil, Paris, 1986
- SCHWARTZ Y., *Le paradigme ergologique ou le métier de philosophe*, Octares entreprise, Paris, 2000
- SURYA M., Sartre – Bataille, in *LIGNES*, Éditions Léo Scheer, Paris, N° 1, mars 2000
- VERNANT J.-P., *Mythe et pensée chez les Grecs : études de psychologie historique*, Éditions La Découverte, Paris, 1955...1996
- VERNANT J.-P., VIDAL-NAQUET P., *Travail et esclavage en Grèce ancienne*, Éditions Complexe, Bruxelles, 1988
- VIAL, M., *Se former pour évaluer*, Éditions De Boek université, Bruxelles, 2001
- WINNICOTT D.W., *Jeux et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1971

L'évaluation renvoie à la valeur dans toute sa polysémie. Elle est ainsi métrologie, axiologie, contrôle et estimation et chacune de ses perspectives porte en elle une vision de l'homme et du monde. Or, se situer c'est avoir des points de repère qui nous permettent de savoir d'où nous venons et où nous allons sans connaître notre arrivée. Il est donc important de savoir d'où l'on parle et dans quel champ nous nous situons quand nous pratiquons tel ou tel type d'évaluation car faire passer un bilan n'est pas la même chose que de faire un entretien. La promotion farouche de l'objectivité et de la preuve ne peut que nous laisser perplexes car elle est dégagée de toute réarticulation des différentes perspectives en jeu. La mutation des pratiques thérapeutiques d'évaluation fait que la clinique se transforme en examen instrumentalisé comme si le corps et le cœur faisaient peur. Ainsi promouvoir une relation intersubjective n'est pas la même chose que de se focaliser sur la conformité. Ce débat récurrent nous fait entrevoir qu'il doit exister, non pas une troisième voie mais une voie qui lie et lit les deux en même temps. Il ne s'agirait pas d'un entredeux caricatural mais d'une posture ontologique qui ne dissocierait que pour mieux réarticuler et ainsi, envisager un autre niveau de réalité.

Cette discussion, nous avons tenu à la lier à la notion d'activité humaine, à celle de travail. En effet, l'ergothérapie compte tenu de son étymologie a à voir avec l'activité et trop souvent elle est confondue avec le travail en tant qu'il est fabrication d'objet. Or, le radical *ergon*, le mot « travail » sont beaucoup plus complexes. Comme l'évaluation, ils renvoient à des mondes différents suivant que nous envisageons l'*ergon* comme production d'objet ou de soi. S'agit-il alors de définir l'ergothérapie comme prise en charge des troubles du travail par la mise en situation de travail ou la prise en charge des troubles de l'activité humaine par la mise en situation d'activité humaine ? De même que la clinique disparaît derrière l'examen instrumentalisé, les pratiques de l'ergothérapie emboîtent le même pas, mettant au placard les activités dites artisanales pour se cacher derrière la technologie et le bilan, de préférence validé.

Ces deux notions - évaluation et travail - se rejoignent trop souvent car elles portent des ontologies que l'on veut nous faire croire opposées, guerrières. À n'en rester qu'au niveau des évidences, des logiques toutes faites et conformes, nous nous laissons piéger par des discours qui prônent le transparent, l'identique et l'absolu de la preuve. Comme nous le verrons, la vie est plus complexe et les mots portent leurs propres maux. Cela nécessite de pouvoir supporter la parole de l'autre et de sortir du « paradigme » stérile de l'homme comme animal bio-psycho-fiscal.

Mots clé : ergothérapie, travail, évaluation, métrologie, axiologie